This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

4m
0475
KNK

[Cailleau (Catherine, comtesse de Lintot)]

Vet. Fr. II A. 1242

PAHARCFF
FUND

E Bateman

Bought from Blackwell

TROIS
NOUVEAUX CONTES
DES FÉES.

Avec une Préface qui n'eſt pas moins ſérieuſe.

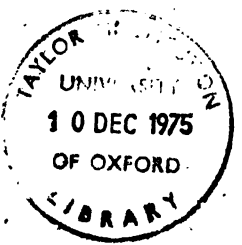
*Par Madame D***.*

A PARIS,

Chez DIDOT, Quay des Auguſtins; près le Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


TAYLOR
UNIV
10 DEC 1975
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

SI j'entrois dans une carriere nouvelle, & que les trois *Contes des Fées* que je livre à la Preſſe fuſſent le premier Ouvrage qui eut jamais paru dans ce genre, je ne manquerois pas d'emprunter les lumieres de quelque ſçavant pour donner à ma Preface un air d'érudition. L'origine du nom de *Fée* ſeroit le premier point que je voudrois approfondir. J'examinerois enſuite quelle eſt la premiere Nation qui a connu cette noble eſpece de créatures, & qui a été favoriſée de leur préſence & de leurs bienfaits. Je ferois des recherches phyſiques ſur leur na-

ture, ſur la figure qui leur eſt propre, ſur la ſource de leur exiſtence, & ſur ſa durée: J'en ferois d'Hiſtoriques ſur les occaſions les plus éclatantes où elles ſe ſont revelées aux hommes, & où elles ont fait admirer leur puiſſance. Enfin, j'en ferois de morales ſur l'utilité dont elles ſont dans l'Univers; & je n'oublierois pas, après avoir épuiſé une ſi belle matiere, d'y joindre un petit Traité ſur le bois dont ſont compoſées leurs baguettes.

Mais ne faiſant que marcher ſur les traces de Madame d'Aunoy, de M. Perault, & de pluſieurs Ecrivains illuſtres, je me crois déchargée d'un ſoin qu'ils ont dû prendre avant moi; ou s'ils ne l'ont pas pris, je puis fort bien m'en diſpenſer comme eux. Ils m'ont frayé la route, c'eſt

assez pour moi de les suivre. Je serois sur-tout extrêmement flattée qu'on s'apperçût que j'ai pris dans cet Essai Madame d'Aunoy pour modele. Mon sexe & le goût que j'ai pour son stile me font tourner mon ambition de ce côté-là. L'aimable plume & la belle imagination! Je regrete quelquefois que ce qu'elle raconte avec tant de graces ne soit que des Avantures de Fées; & par l'effet d'une séduction charmante je m'accoutumerois volontiers à les regarder comme des Avantures réelles.

Qu'importe en effet ce qu'elles sont en elles-mêmes, si ce que l'imagination leur prête à des charmes? Une innocente & agréable erreur ne vaut-elle pas mieux pour nous qu'une vérité séche & inutile? Si l'on excepte la Religion & la Morale

ſur leſquelles on ne peut jamais acquerir des lumieres trop certaines, peut-être ſeroit-il à ſouhaiter pour la douceur de la vie, qu'au lieu de combattre les erreurs de l'imagination, on aidât au contraire à les accréditer. J'y voudrois mettre du moins quelque diſtinction; & ſi le bon ſens ne permet pas de s'arrêter à celles qui le bleſſent directement, rien n'empêche qu'à l'égard de mille choſes qu'on revêtiroit aiſément d'une certaine vraiſemblance, on ne put ſe faire un peu d'illuſion. Les Eſpagnols étoient-ils moins heureux qu'aujourd'hui, lorſqu'ils ſe livroient à leurs idées de Chevalerie errante, & qu'ils bâtiſſoient ſur ce fondement les plus agréables chimeres du monde? Nos ancêtres n'auroient-ils pas perdu beaucoup à être détrompez ſur

le compte de l'Archevêque Turpin & des douze Pairs de France, & ſur celui de Merlin & de Méluzine ? Les Fées, les Enchanteurs, les eſprits familiers ſont peut-être la plus jolie invention de l'eſprit humain. La raiſon les traite de fables, j'en conviens, parce que leur éxiſtence n'eſt appuyée ſur aucunes preuves ; mais l'imagination n'en demande point. Il ſuffit qu'ils ne paroiſſent pas d'une impoſſibilité choquante ; le plaiſir de les croire réels feroit bien plus d'impreſſion que tous les doutes. Que les eſprits forts ceſſent ſeulement de les tourner en ridicule, & l'on verra bientôt revenir leur regne avec plus de douceur & d'agrément que jamais.

Parlons ſérieuſement. Quel en ſeroit le danger ? Je n'en vois qu'un qui mérite une véritable

attention. C'eſt que l'habitude de ſe tourner vers les objets de l'imagination pourroit faire perdre à l'eſprit le goût des veritez ſérieuſes.

Mais ſi l'on parle ici des veritez de la Religion, n'eſt-il pas certain qu'elles ſont ſi bien établies que rien n'eſt capable de les obſcurcir ou de les ébranler ? Leur force & leur éclat ſe font ſentir au travers de tous les voiles. Il n'y a que l'aveuglément volontaire, le dernier de tous les excès, qui puiſſe faire perdre la ſoûmiſſion & le reſpect qu'on leur doit ; auſſi eſt-ce cette force & cet éclat dont elles ſont toûjours accompagnées, qui rendent le pécheur inexcuſable dans toutes ſortes de ſituations. Il n'y a donc rien à craindre pour elles des amuſemens innocens de l'imagination. Re-

marquez que c'eſt la ſeconde fois que je les nomme innocens; parce que je ſuppoſe toûjours qu'il ne doit rien entrer dans leur nature qui bleſſe le moins du monde la ſainteté de la Religion.

Mais pour ce qui regarde le goût des veritez naturelles, il eſt clair que le ſyſtême des Fées n'eſt pas plus capable de lui nuire que les ſyſtêmes ordinaires de Phiſique, dont la plûpart ne ſont gueres mieux appuyez. Celui-là roule comme ceux-ci ſur de vraies poſſibilitez; & les ſectateurs du premier auroient cet avantage ſur les Phiſiciens, qu'auſſi-tôt qu'on les preſſeroit ſérieuſement de convenir que les objets dont ils s'occupent ſont peut-être autant de ſonges creux & badins, ils feroient cet aveu en riant & ſans balancer; au lieu

qu'un Phiſicien orgueilleux & entêté de ſes chimeres, vous ſoûtiendra opiniâtrément que ſes ſyſtêmes ſont autant de veritez qui l'emportent ſur toutes les découvertes qu'on a faites avant lui.

Voilà donc l'imagination fort bien à couvert du côté le plus foible. La verité eſt qu'elle n'avoit beſoin d'être ſoûtenuë que de ce côté-là, car d'autre part tout parle en ſa faveur. Si le plaiſir honnête & l'utilité ſont deux fruits excellens qui doivent donner de l'eſtime pour tout ce qui eſt capable de les produire, j'oſe me répondre que les ſyſtêmes d'imagination tels que celui des Fées, des Enchanteurs, &c. auront autant de partiſans qu'il y aura de perſonnes qui liront les deux réflexions ſuivantes.

1°. Autant qu'il ſeroit à ſou-

haiter que les grands motifs de la Religion fuſſent ſuffiſans pour rendre les hommes honnêtes & vertueux, autant eſt-il certain que notre corruption naturelle les empêche ſouvent de produire cet effet. La Providence y ſupplée, en permettant que les paſſions & même les vices prennent quelquefois le nom de la vertu, & que ſous ſon nom ils agiſſent comme elle. Qu'arrive-t-il de là? Qu'un certain nombre de devoirs dont l'éxécution eſt néceſſaire pour l'entretien de la ſocieté humaine, ſe trouvent toûjours remplis dans les occaſions qui le demandent, & que le vice, ſi l'on oſe haſarder ce paradoxe, ne contribuë pas moins que la vertu au bon ordre & à la ſureté des hommes. C'eſt ainſi que l'ambition prend le nom d'amour de la patrie, la va-

nité celui de charité & de compaſſion pour les pauvres, &c: l'énumeration en ſeroit infinie.

Or ſi pour ôter au vice un honneur dont il n'eſt pas digne, il ſe trouvoit quelque choſe de moins parfait à la verité que la vertu, mais ſuffiſant néanmoins pour tenir ſa place lorſque notre corruption l'empêche d'agir, la ſocieté auroit-elle lieu de s'en plaindre, & ſeroit-ce lui rendre un ſi mauvais office? Qu'on ſuppoſe à préſent le ſyſtême des Fées, des Chevaliers Errans, des Enchanteurs reçu communément; on en tirera des effets d'autant ſuperieurs à ceux du vice, qu'ils partiront d'une ſource plus pure & plus noble, & que ſans être auſſi parfaits que ceux de la vertu, ils ſeront du moins ce qu'il y aura de plus eſtimable après elle. La raiſon

n'en ſera pas le fondement ni même toûjours le guide; mais qu'importe, pourvû que l'imagination n'ait pas moins de force. Un cerveau rempli des traces de la Chevallerie errante, va communiquer au cœur aſſez d'eſprits pour y former des ſentimens de valeur, de tendreſſe, de généroſité, de compaſſion, &c. Si vous joignez à ces traces les images d'une Fée Protectrice, dont les faveurs ſe méritent par la grandeur d'ame & par la vertu, vous allez faire un Héros d'un homme ordinaire....

Je ne m'étendrai point ſur l'article du plaiſir. J'en appelle aux imaginations les plus froides; & ſans parler des charmes d'une converſation ou d'une lecture dont la Féerie, les Lutins, & les enchantemens ont fait le ſujet, je demande à ceux qui ont quel-

que goût pour ces innocentes chimères, s'ils ne regardent pas comme les plus agréables momens de leur vie, ceux qu'ils ont passés dans une belle solitude à se figurer que tout ce qui les environnoit avoit du sentiment, que les arbres & les oiseaux étoient attentifs au son de leur voix, qu'une Fée les observoit, que peut-être elle alloit se montrer à leurs yeux, & qu'ils pouvoient en attendre de merveilleuses faveurs ; ne fut-ce que celle de les transporter tout d'un coup dans un Palais magnifique, ou d'en créer un sur le champ d'un coup de baguette. S'il ne se trouve aucun de mes lecteurs qui soit sensible à cette sorte de plaisir, j'ai perdu ici bien des raisonnemens & des peines; mais qu'ils me disent pourquoi ces réfléxions mêmes les attachent,

& leur paroiſſent plus agréables que toute autre lecture.

Je ſuis ſi perſuadée qu'elles ſe ſont fait lire avec goût, que je ne crains point d'allonger ma Préface par le récit d'une avanture récente, qui en contient un grand nombre de la même nature. On reconnoîtra aiſément que la lettre où elle eſt rapportée, & que je ne fais que tranſcrire ici, n'eſt rien moins qu'une fiction.

M.

Je vous dois le récit d'un évenement des plus extraordinaires. Vous avez ſû que Mr. de Razieres, qui me devoit environ dix mille écus, me laiſſa en mourant la petite Terre de Cleray, comme un équivalent qu'il me conjura d'accepter, pour éviter le procès dont j'étois menacé par

ſes parens & ſes autres heritiers. Il y avoit déja quelque tems que j'en étois en poſſeſſion, & qu'il dépendoit de moi par conſéquent de l'habiter ; mais n'ayant pû prétendre avec bienſéance que les meubles m'appartinſſent, quoique l'Acte de Mr. de Razieres fut ſans exception, je les cédai ſans murmurer à ſes parens. Il me fallut du tems pour en faire tranſporter d'autres, de ſorte que ſix ſemaines s'étoient paſſées ſans que j'euſſe pû commodément y demeurer la nuit. Enfin je m'y rendis il y a près de deux mois avec mon frere & ma ſœur, accompagnés ſeulement de Mr. de la Ronde un de nos meilleurs amis. La nuit étoit ſi avancée lorſque nous y arrivâmes, que nous ne trouvâmes point à propos d'en employer

employer le reſte à dormir. Le jour ſuivant ſe paſſa à diſpoſer nos appartemens. Tout le monde attendoit impatiemment l'heure de ſe retirer pour prendre un peu de repos; mais lorſque nous commencions à gouter la douceur du ſommeil, nous fumes mortellement troublés par l'accident le plus étrange.

Ma ſœur, à qui j'avois eu la complaiſance de ceder le premier appartement, avoit fait coucher ſa femme de chambre dans le cabinet. Mille cris perçans que j'entendis pouſſer à cette femme, & qui ne pûrent manquer de me reveiller avec toute la maiſon, m'obligerent de quitter mon lit pour apprendre la cauſe d'un tel vacarme. Je trouvai à la porte de ma ſœur Mr. de la Ronde &

mon frere, que les mêmes cris avoient attirés. L'embarras étoit d'ouvrir, parce que la clé étoit en dedans, & que loin de nous épargner cette peine la femme de chambre ne faiſoit que redoubler ſes hurlemens chaque fois qu'elle nous entendoit frapper. L'impatience porta les deux jeunes gens à enfoncer la porte. J'entrai le premier, m'imaginant que le feu avoit deja conſumé ma ſœur, que je n'entendois pas crier. Au lieu d'être raſſûrée par ma preſence, la femme de chambre tomba évanoüie auprès de ſa maîtreſſe qui étoit deja dans le même état.

Comme je ne vòyois ni apparence de feu, ni rien que je puſſe regarder comme un mal preſſant, je priai mon frere d'appeller la femme du concierge de la maiſon pour donner du ſe-

cours à ma ſœur, & je ne fis que rire de cet accident que j'attribuai à ſon imagination ou à celle de ſa femme de chambre. Mon frere trouva le concierge & ſa femme qui ſe diſpoſoient d'eux-mêmes à venir. Ils paroiſſoient fort conſternés du bruit qu'ils avoient entendu. Mon Dieu! dit le concierge en m'appercevant, que je ſuis fâché, Monſieur, de ne vous avoir pas prévenu ſur la cauſe de ce malheur! j'avoüe que c'eſt ma faute : mais je me ſuis imaginé que vous n'ignoriez point ce qui ſe paſſe ici, & que ceux qui vous ont vendu cette maiſon avoient été aſſez honnêtes gens pour vous l'apprendre. Je l'aſſurai que j'ignorois abſolument ce qu'il vouloit dire, & qu'il me feroit plaiſir de s'expliquer d'avantage. Il me raconta là-deſſus

plusieurs histoires absurdes & incroyables, d'*Esprits*, de *Revenans*, de *Lutins*, qui troubloient le repos de notre nouvelle demeure. Il y a vingt ans, ajouta-t'il, d'un air triste & sincere, que je suis concierge de cette maison. J'y ai vû arriver d'étranges choses.

Je l'écoutai, avec l'opinion que je devois avoir de tant de fables; & loin de lui savoir mauvais gré de ce qu'il ne m'avoit pas averti, je le soupçonnai d'avoir rempli le jour précédent la tête de ma sœur & de sa femme de chambre de ses folles imaginations, ce qui pouvoit avoir donné lieu à quelque songe qui les avoit effrayées. Ce concierge étoit un bon vieillard, qui demeuroit comme il l'avoit dit, depuis vingt ans à Cleray, & que je n'avois pas voulu chas-

ſer du logis, de peur de me rendre odieux dans le voiſinage. Pendant qu'il étoit à m'entretenir, ſa femme avoit fait revenir ma ſœur de ſon évanoüiſſement. Je m'approchai d'elle. Ses yeux étoient encore égarés, elle eut peine à me reconnoître. Je lui demandai ce qui pouvoit l'avoir ému juſqu'à ce point? Ah! mon frere, s'écria-elle, ne me quittez pas; je ſuis perduë ſi vous me quittez. Si vous ſaviez ce que j'ai vû! je ne veux plus demeurer un moment dans cette maiſon. Apprenez-moi donc, lui dis-je; ce que vous avez vû. Je ſuis trompé ſi vous ne m'allez raconter vos ſonges. En effet elle commença un récit ſans ordre, de flammes, de ſpectres épouventables, & de cent choſes plus terribles; & pour concluſion elle me renvoya à ſa femme

de chambre qui savoit, me dit-
elle, encore mieux les choses ;
parce qu'ayant à peine eû la
force de l'appeller elle avoit per
du la connoissance au même
moment.

J'interrogai la femme
chambre. Elle avoit été bea
coup plus long-tems que sa m
tresse à reprendre ses esprits ,
sa frayeur paroissoit encore p
grande. Tout ce que je pus
rer d'elle fut qu'après avoir
éveillée par la voix de ma so
elle étoit entrée dans sa cha
bre, où elle avoit vû des ch
plus horribles que l'Enfe
qui avoient pensé la faire
rir d'épouvante ; qu'elle
crié de toutes ses forces
oser même changer de p
& que bien qu'un peu sou
en me voyant, elle n'avo
laissé de sentir aussi-tôt d

ſes forces. Fort bien, leur dis-je en badinant ; je m'imagine que ce que vous avez vû cette nuit de plus effrayant c'eſt votre ombre. Mais un peu de repos va guerir votre imagination. Il fallut néanmoins conſentir qu'elles changeaſſent d'appartement à l'heure même, & faire veiller pendant le reſte de la nuit le concierge & ſa femme auprès d'elles.

Le lendemain cette avanture ſervit de matiere pendant tout le jour aux converſations. Ma ſœur & la femme de chambre repetoient avec plus d'ordre tout ce qu'elles prétendoient avoir vû. Le concierge & ſa femme les ſoutenoient par leur témoignage. Mr. de la Ronde & mon frere paroiſſoient incertains de qu'ils devoient croire. Pour moi je déclarai que le fond & les cir-

conſtances n'étoient qu'un pur badinage ; & je refuſai même d'en entendre parler plus long-tems. Cependant je fis réfléxion qu'il ſeroit fâcheux qu'un tel bruit vint à ſe répandre au dehors, & que l'avanture pût paſſer pour conſtante. Mr. de la Ronde & mon frere parloient de coucher la nuit ſuivante dans la même chambre, & de vérifier tout par leurs yeux. Je crus que le rapport des deux jeunes gens paroitroit encore ſuſpect ; & je pris la réſolution d'y coucher moi-même, afin de ruiner une fois pour toutes le crédit d'une fable qui pourroit nuire à notre maiſon.

Je me retirai vers dix heures ; fort perſuadé que j'allois paſſer une nuit tranquille. Je dormois déja depuis quelque tems, lorſque je me trouvai tout d'un

d'un coup reveillé, j'aurois peine à dire comment, j'entendois un murmure confus, qui ne pouvoit venir de ma chambre, puisque je l'avois fermée avec soin, & qui me sembloit néanmoins partir de fort proche. En ouvrant les yeux je me trouvai dans un grand jour, moi qui étoit assuré d'avoir éteint soigneusement ma bougie. J'avoue que le premier mouvement que je sentis en fut un de frayeur; mais après un moment de réfléxion, j'ouvris mes rideaux, résolu de connoître le fond de l'avanture: La premiere chose que j'apperçus fut une flamme large & épaisse qui paroissoit sortir du plancher, & qui s'élevoit à la hauteur de trois ou quatre pieds. Elle disparoissoit quelquefois tout d'un coup, & puis je la voyois renaître avec plus de for-

ce qu'auparavant. Quoique lumineuſe, ſa couleur étoit un rouge foncé qui ne me permettoit pas de voir diſtinctement les meubles de la chambre, & qui leur donnoit même une forme extraordinaire. Je continuois d'entendre un bruit ſourd de paroles mal articulées; & la flamme ayant ceſſé pendant quelque minutes, un nouveau rayon qui s'éleva rapidement me fit appercevoir pluſieurs figures affreuſes d'hommes, d'animaux, beaucoup plus grands que la taille naturelle. Les ténébres qui ſuccéderent auſſi-tôt m'empêcherent de rien remarquer diſtinctement, mais comme j'étois ſûr que mes yeux étoient ouverts, & que je me ſentois fort libre de ma premiere frayeur, je ne pouvois attribuer ce que j'avois vû au déreglement de mon imagination,

D'ailleurs tous mes ſens s'accordoient à me rendre le même témoignage ; car j'entendis du bruit en divers endroits de la chambre, & je ſentois une odeur de ſouffre qui ne pouvoit pas être une illuſion. Ajoutez, que je ne pouvois douter de la réalité des ſons & des paroles que j'entendois continuellement.

Cependant ne voulant point cauſer un nouveau trouble dans la maiſon, je pris le parti de demeurer tranquille dans mon lit, & de remettre au lendemain à chercher la cauſe de cette comédie. Je tournois même le viſage du côté oppoſé, aſſez ſatisfait de ce qu'on ne marquoit aucune envie de me faire inſulte. Auſſi-tôt que le jour parut, je me levai avec une vive impatience d'être éclairci. Mon premier ſoin fut d'examiner tous les en-

droits de la chambre où j'avois vû du feu. Il n'en reſtoit nulle part la moindre trace. Je portai un œil curieux ſur les meubles, ſur la tapiſſerie, ſur les jointures des planches, ſur les portes & les fenêtres. Tout étoit dans l'état où je l'avois vû la veille; de ſorte que ſans l'odeur de ſouffre qui ſe conſervoit encore aſſez forte, j'aurois été tenté de prendre tout ce qui m'étoit arrivé pour un ſonge. Je viſitai en dehors avec la même attention toutes les chambres voiſines de la mienne. Je deſcendis dans celle du Concierge qui étoit au-deſſous, & qui touchoit à la cuiſine. Excepté l'odeur de ſouffre, je ne remarquai nulle part aucun changement ni la moindre apparence de deſordre. Je demandai au Concierge s'il arrivoit ſouvent qu'on ſentit cette

odeur dans la maiſon. Il me répondit ſans affectation que cela duroit quelquefois des ſemaines & des mois entiers.

J'eus à répondre à mon tour aux queſtions de ma ſœur, & des autres, qui me demanderent avec empreſſement s'il ne m'étoit rien arrivé d'extraordinaire. Sans avoir recours au menſonge, je leur cachai ce que j'avois vû; en confeſſant ſeulement que mon ſommeil avoit été troublé par quelque bruit; mais j'ajoutai qu'il ne m'étoit rien arrivé d'aſſez effrayant pour m'empêcher de paſſer la nuit ſuivante dans la même chambre; & je rejettai l'offre que mon frere me fit à venir y coucher avec Mr. de la Ronde. Mon deſſein étoit d'approfondir abſolument le myſtere, autant pour ſatisfaire ma curioſité que pour délivrer notre

maiſon de cet embarras. J'y couchai donc de nouveau, & non ſeulement je vis renouveller les mêmes ſcenes, mais ce qui n'étoit point arrivé la veille j'y eſſuiai quelques inſultes dont j'avoue que je fus aſſez effrayés pour perdre l'envie de m'y expoſer d'avantage. Je pris même la réſolution en me levant de me défaire de la maiſon, & je m'ouvris là-deſſus au concierge qui pouvoit m'être utile pour ce deſſein. Il me promit ſes ſervices. Je n'étois arrêté que par un ſcrupule. Il me ſembloit qu'en honnête homme je devois avertir les acheteurs, de la raiſon qui me portoit à m'en défaire, & je craignois que ce n'en fut une qui m'empêchât de trouver à qui la vendre. Le concierge me délivra de cette peine, en m'aſſurant que les parens de Mr,

de Razieres qui connoiſſoient comme moi ce qui s'y paſſoit ne laiſſeroient pas de l'acheter, parce que leur famille y étoit accoutumée depuis long-tems. Il ſe chargea de leur en faire la propoſition. Je jugeai à propos pendant qu'il négocioit cette affaire d'abandonner l'appartement où j'avois eu ſi peu de repos. Nous fumes *obligés* pour cela de nous mettre plus à l'étroit. Mr. de la Ronde & mon frere me preſſerent en vain de leur accorder la *liberté* d'y coucher. Je craignois quelques nouvelles avantures qui pouvoit faire plus d'éclat, & m'ôter peut-être toute eſpetance de vendre la maiſon.

Si l'on me demande quel jugement je portois de tous les fantômes que j'avois vûs. Je confeſſe que j'aurois quelqu'emba-

ras à répondre nettement. La Religion ne m'offroit rien, non plus que la Raiſon, dont je puſſe m'aider pour l'explication d'un ſi étrange Phénomene. J'avois entendu raconter dès mon enfance mille Hiſtoires de la même nature, que j'aurois regardées comme autant de fables dans un âge plus avancé. J'avois traité de même le premier recit de ma ſœur & du Concierge, & malgré ma propre experience il y avoit des momens où j'étois porté à douter ſi je n'avois pas été moi-même la dupe de mon imagination. Cependant, quelle apparence que tous mes ſens euſſent pû me tromper à la fois ? Je ſerois donc réduis, diſois-je, à regarder comme incertain d'un jour à l'autre tout ce qu'il m'arriveroit de voir ou d'entendre ; & le témoignage d'autrui ſerviroit

peu pour rectifier mes opinions, car pourquoi le privilege de ne ſe pas tromper appartiendroit-il aux autres plûtôt qu'à moi? Une concluſion ſi affreuſe me fit avancer avec plus de retenue.

En raiſonnant davantage ſur tous les évenemens de la même nature, il me parut que la peine qu'on a communément à les croire réels, doit moins venir de leur impoſſibilité que de ce qu'il n'arrive jamais qu'ils ſoient appuyés par des preuves ſolides. Car enfin qui oſeroit aſſurer qu'ils ſoient impoſſibles? Au contraire, ſi l'on ſuppoſe un moment que nous ne ſommes point les ſeuls Habitans de l'Univers, & qu'il exiſte d'autres créatures plus ou moins parfaites que nous, avec leſquelles nous n'avons point de ſociété, combien de faits obſcurs peuvent être expli-

qués raiſonnablement par ce ſyſtême? Nous ne les voyons point : mais voyons-nous l'air? Appercevons-nous le mouvement des parties qui ſervent à la communication des odeurs, de la lumiere, & des ſons? Que dis-je? Connoiſſons-nous tous les Etres ſenſibles qui habitent le ſein de la terre, quoique nous ſoyions aſſurés de leur exiſtence? Nous en découvrons de nouveaux tous les jours, ſoit dans l'eau, ſoit dans les corps ſolides; la moindre partie de matiere en contient un grand nombre que nos yeux ne ſçauroient découvrir qu'avec le ſecours des microſcopes; tout eſt animé autour de nous dans la nature; comment pourrions-nous donc avoir quelque certitude que le nombre des créatures qui le font, finiſſe juſtement où nous ceſſons de con-

noître, & que celles qui nous ſont connues n'ayent pas des qualitez & des perfections qui les rendent propres à quantité d'effets dont nous ſommes obligés de confeſſer que nous ignorons la cauſe. Peut-être que ces qualitez mêmes ſont la raiſon qui nous empêche de les connoître, parce qu'elles ſont d'une ſubtilité qui les dérobe à nos ſens.

Ce raiſonnement paroîtra encore plus fort, ſi l'on conſidere avec des yeux un peu mathématiciens la petiteſſe étonnante de notre planette en comparaiſon de l'immenſe étendue du reſte de l'Univers. Qu'on liſe là-deſſus M. de la Bruiere dans ſon Chapitre des Eſprits forts, M. Paſcal dans ſes Penſées, & M. de Fontenelle dans ſa Pluralité des Mondes, on ſera ſurpris de

voir le rang mépriſable que la Terre tient dans le monde, & l'on ne pourra ſe perſuader un moment que tous ces vaſtes eſpaces, que les yeux de l'eſprit ne ſont gueres plus capables de meſurer que ceux du corps, ſoient abſolument deſerts, & ne contiennent rien d'animé; tandis que tout ce que nous voyons de près eſt peuplé d'une infinité d'Etres vivans, grands & petits, qui ſont dans un mouvement & dans une action perpétuels. Quoi? Je verrai des millions de Fourmies dans un trou de deux ou trois pieds d'eſpace; je verrai ſortir de la fiente d'un Cheval une prodigieuſe quantité de Mouches, & des Vers ſans nombre d'un morceau de bois ou d'un cadavre pourri, j'aurai peine à poſer le pied ſur la terre ſans rencontrer quelque petit animal

que j'écraſe, & je pourrai me figurer que hors de mon étroite ſphere & de la portée de mes ſens, il n'y a que de la ſtérilité dans le vaſte champ de la nature, qu'il n'y a ni force ni vie dans tout le reſte de la matiere, enfin que la Terre, ce leger atome, eſt la ſeule partie de l'Univers où la raiſon, l'inſtinct, le ſentiment, l'organiſation & tous les effets qui en dépendent ſont confinés comme dans leur unique ſéjour. Cette ſuppoſition eſt ſi ridicule, que ſon abſurdité peut paſſer pour une démonſtration de l'opinion contraire. Cependant ſi l'on n'accorde qu'avec les Etres que je connois, il peut en exiſter une infinité d'autres dont il n'eſt pas ſurprenant que j'ignore les qualitez & la nature, puiſque proche ou loin de moi, il ſe peut faire qu'ils exiſtent ſans

que je les apperçoive ; je ne vois rien qui empêche de leur attribuer certains effets qui peuvent être ſenſibles, quoique leur cauſe ne le ſoit pas. Un corps, par exemple, dont les parties ſeroient auſſi ſubtiles que l'air, ne frapperoit pas mes yeux à tous momens, parce qu'il n'auroit pas de lui-même de ſolidité pour réflechir les rayons de la lumiere ; mais en le ſuppoſant animé, il pourroit agir ſur l'air par ſon propre mouvement, & l'ébranler d'une maniere aſſez forte pour agir ſur mes ſens : à peu près comme l'eau, qui eſt ſans réſiſtance contre une autre eau, & qui ſe laiſſe facilement pénétrer lorſqu'elle eſt tranquille ; mais qui dès qu'elle eſt agitée, pouſſe quelquefois fort violemment les eaux voiſines, & des corps mêmes beau-

coup plus ſolides & plus peſans que les parties de l'eau. Mon avanture auroit pû ſe trouver expliquée par cette ſeule ſuppoſition : d'autant plus que des Etres tels que je les ſuppoſe agiroient encore plus aiſément ſur l'air dans une chambre bien fermée ; au lieu qu'un vent trop impétueux ne manqueroit pas d'arrêter leur action. Auſſi voit-on que les Hiſtoires d'*Eſprits* & de *Lutins* n'arrivent gueres autre part que dans des lieux calmes & tranquilles.

A la verité, ce ſyſtême n'eſt point appuyé par la Religion ; mais elle ne nous apprend rien non plus qui le détruiſe ; & ſi l'on fait attention que ſon but n'eſt point de nous éclaircir les difficultez de la Nature, on ne ſera pas ſurpris de n'y rien trouver ſur cet article qui puiſſe nous

ſervir de regle. Pour la Raiſon, ſans prétendre qu'elle favoriſe les avantures des Lutins, c'eſt aſſez d'avoir prouvé qu'elle s'accorde avec les principes qui peuvent ſervir à les expliquer. Par là du moins il demeure certain qu'elles ſont poſſibles, & c'eſt une eſpece de juſtification pour les perſonnes crédules.

Mais je ne me trouvois pas beaucoup plus avancé après ces reflexions. Entre la poſſibilité & le fait, la liaiſon n'eſt pas la même qu'entre le fait & la poſſibilité. Il me reſtoit toujours à me convaincre moi-même que mes ſens ne m'avoient pas trompés, car je n'ignorois pas que la poſſibilité de leurs illuſions eſt encore plus facile à prouver que celle de tous ces Etres dont j'établiſſois l'exiſtence. En un mot, il y a quantité d'exemples certains

tains de l'erreur des ſens, mais parmi quantité d'avantures ſemblables à la mienne, je n'en trouvois pas une ſeule dont la réalité fut aſſez établie pour lever tous les doutes. Je rappellai à ma memoire un nombre infini d'Hiſtoires du même genre, anciennes & modernes, & j'en examinai les circonſtances telles que je les avois lûes, ou que je les avois entendues raconter, elles me parurent puériles & badines. Ne ſeroit-ce pas auſſi, diſois-je, l'incrédulité des libertins qui nous auroit accoutumés à tourner ces ſortes d'évenemens en ridicule, pour commencer de loin l'édifice de leur ſyſtême aveugle & impie? N'eſt-ce pas un chemin qu'ils ſe ſont ouverts peu à peu pour nier par degrés la verité de tout ce qu'ils ne conçoivent pas. L'exiſtence des Etres ſpirituels,

la diſtinction de l'ame & du corps, enfin pour attaquer tous les fondemens de la Religion ? Allarmé de cette reflexion, je balançai s'il ne valoit pas mieux prendre volontairement le parti d'être un peu crédule à l'égard des faits, que de s'expoſer aux conſequences terribles où l'excès oppoſé peut entraîner. Quel ſeroit le riſque de la crédulité ? Elle n'iroit pas juſqu'à faire approuver les rêveries du ſyſtême des *Sylphes* & des *Gnomes* telles qu'elles ſont expoſées dans le *Comte de Gabalis* ; mais l'on admettroit, comme j'ai dit, des Etres inconnus à nos ſens, qui ſeroient pourtant capables d'agir ſur eux. Il ne ſeroit pas neceſſaire de leur accorder de la Raiſon. Ils auroient dans eux-mêmes un principe de mouvement & d'action, comme nous le voyons

dans les animaux. Ils se trouveroient quelquefois dans une maison, comme il s'y trouve des rats, des chauve-souris, & d'autres bêtes dont le bruit ne nous épouvante point, parce que nous sommes accoutumés de les voir. Qu'on se figure une troupe de singes invisibles : quel vacarme ne causeroient-ils pas dans tous les lieux où ils s'arrêteroient, si on les supposoit seulement capables de communiquer aux particules de l'air le même mouvement qu'elles reçoivent de ma langue lorsque je la remue pour parler ? Or des Etres Aëriens, tels que je les suppose, ayant les membres plus dispos, & tous les organes infiniment plus subtils que les singes, produiroient sans doute des mouvemens beaucoup plus variés & plus composés.

J'avoue qu'il n'y a point ici dequoi ſatisfaire un Philoſophe curieux qui cherche à tout approfondir, & qui ſuivant la définition de ſa ſcience, veut connoître évidemment les choſes par leurs cauſes. Mais je ſoûtiens qu'il y a dequoi tirer d'embaras un homme raiſonnable qui n'a point l'orgueil de croire que tous les tréſors de la nature ſoient découverts à ſes cinq ſens, & qui ſe reconnoît obligé dans mille occaſions d'attribuer certains effets ſenſibles à des cauſes qui ne le ſont pas.

Il eſt à remarquer ſeulement que pour être ſatisfait de cette explication, la raiſon demande qu'on ſoit bien aſſuré par une exacte recherche, que le fait qu'il eſt queſtion d'expliquer, ne peut l'être abſolument par aucune cauſe connue. C'eſt la ſituation

où je croyois être à l'égard de mon avanture. Il me sembloit que rien n'avoit pu échapper à la diligence & à l'exactitude de mon examen. Cependant je confesse qu'en rappellant de combien d'imposture la malignité des hommes les rend capables, & combien de secours ils peuvent tirer de l'art pour operer quelquefois des especes de prodiges: il me restoit de ce côté-là beaucoup de scrupules. J'avois assez d'étude pour être assuré, que parmi les experiences les plus surprenantes de la Physique & des Mathématiques, il n'y avoit rien qui pût me servir à expliquer comment des corps aussi solides que je croyois en avoir vûs, pouvoient s'être introduits dans une chambre, non-seulement bien fermée, mais qu'il avoit été impossible d'ou-

vrir après les précautions que j'avois prises en me mettant au lit. Mais qui m'assurera, disois-je, que par quelque secret que je ne connois point, on n'ait pas disposé le jour d'auparavant les murs de la chambre, le plancher, les meubles, l'air même, à produire l'étrange spectacle qui a frappé mes yeux & mes oreilles ? L'Inventeur de la Lanterne Magique a pû faire des dupes sans nombre avant que son secret fut connu. Et pour employer des exemples plus relevés, combien de Phénomenes étonnans dont la Religion ni la Raison n'ont pû faire pénétrer l'obscurité avant qu'on ait connu la pesanteur de l'air, la circulation du sang, la vertu de certaines plantes & de certains minéraux ? Ainsi jusqu'à ce que les hommes soient parvenus à

ce point de lumiere qui leur fera embraſſer la connoiſſance de toutes les merveilles cachées de la nature, il ſemble qu'ils ne peuvent prononcer ſur rien ſans témérité; & quand ſe flateront-ils d'y être parvenus, puiſque rien n'eſt ſi borné que leurs forces, rien de ſi imparfait que leurs découvertes, & rien de ſi lent & de ſi incertain que leurs progrès? Je ne crains pas de le dire: les ſeuls exemples que j'ai apportés ſuffiſent pour notre humiliation; car c'eſt la honte de l'eſprit humain, qu'il ait eu beſoin d'environ ſix mille ans pour découvrir que l'air peſe, & que le ſang circule régulierement dans nos veines.

Il faut donc que je le reconnoiſſe, avant que d'attribuer un certain degré de probabilité au ſyſtême de mes Etres inviſibles,

que je crois capables d'agir sur nos sens dans les suppositions que j'ai expliquées, il y auroit deux choses à desirer : l'une, que deux ou trois évenemens tels que celui que j'ai rapporté, se fussent passés aux yeux d'un certain nombre de personnes sensées & incapables de crainte, afin que la ressemblance de leurs témoignages levât tous les doutes qui peuvent naître de la foiblesse & de l'incertitude des sens; l'autre, que ce même nombre de témoins fut bien instruit, non-seulement de tous les progrès qu'on a faits jusqu'aujourd'hui dans la connoissance de la nature, mais encore de tous les secrets qu'elle tient cachés dans son sein, & qui ont échappé jusqu'à present aux recherches des hommes. Alors, en supposant qu'ils ne pussent tirer aucun fruit

de

de leurs lumieres pour l'explication de ce qu'on appelle des *Revenans* ou des *Lutins*, on seroit sans doute obligé de recourir à des causes d'une nature plus extraordinaire; & peut-être que le système des animaux aëriens ne seroit pas le moins plausible: du moins seroit-il un des plus agreables, car l'imagination en est flatée; d'autant plus que la nature même de leur substance les rendroit incapables de nuire, parce qu'ils ne feroient jamais sur nos sens qu'une impression superficielle & proportionnée à la subtilité de leurs organes. Ajoûtez que ce système seroit d'une fécondité admirable pour l'éclaircissement d'une infinité d'autres Phénomenes.

Je laissai ainsi pendant quelques jours à mon esprit la liberté d'errer de conjectures en con-

jectures; & ſi je ne recueillis rien de certain de mes réfléxions, elles ſervirent du moins à me faire faire de nouvelles découvertes dans *le Païs des poſſibilités*, qui eſt comme le domaine des Philoſophes. Cependant une certaine inquietude que je ne pouvois vaincre; & dont il m'étoit encore plus difficile de délivrer ma ſœur, me fit perſiſter dans le deſſein de vendre la maiſon. Les parens de Mr. de Razieres ne tarderent point à paroître. Le marché eut été conclu preſqu'auſſi-tôt s'ils m'euſſent fait des propoſitions raiſonnables; mais ſous prétexte qu'ils étoient peut-être les ſeuls au monde qui vouluſſent ſe charger d'une maiſon ſi diſgraciée, ils m'offrirent à peine la moitié de ſa valeur. Je rejettai leurs offres, & ce délai donna lieu à quelques nouvelles

ſcenes qui produiſirent à la fin un effet tout oppoſé à leurs intentions. J'acheverai ici en peu de mots de rapporter la concluſion de cette bizarre avanture, quoique le dénouement ſoit arrivé quelques ſemaines plus tard.

Loin de nous appercevoir que le bruit des Lutins diminuât dans la maiſon, il ſe paſſoit peu de nuits ſans quelque accident capable de nous allarmer. Si nous étions tranquilles dans nos chambres, rien ne paroiſſoit l'être autour de nous, & nous entendions continuellement quelque choſe d'extraordinaire au-deſſus de nos têtes ou dans les chambres voiſines. Il arriva quinze jours après, que le concierge perdit ſa femme. Cette mort fut une autre ſource de peines par les nouveaux évenemens

dont elle fut ſuivie. J'en omets un grand nombre dont le détail ſeroit fatiguant. Mais voici de quelle maniere il plut au Ciel de finir notre embarras. Le concierge, quelques jours après la mort & la ſépulture de ſa femme, vint à moi d'un air troublé par la crainte, & me demanda la permiſſion de quitter mon ſervice. Depuis plus de vingt ans, me dit-il, je réſiſte à la frayeur que les ſcénes dont vous avez été témoin me cauſent continuellement. Il ne m'étoit jamais arrivé, graces au Ciel, d'être maltraité par ces maudits eſprits, ni à ma pauvre femme non plus; mais je l'ai été ſi cruellement cette nuit, que j'ai craint d'expirer ſous leurs coups. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t'il; venez voir vous-mêmes s'il y a rien de ſi affreux que le ſpectacle que je viens d'appor-

cevoir en ouvrant la porte de ma chambre dont je n'étois ſorti que depuis un moment. J'avois toujours crû reconnoître de la candeur & du jugement dans ce bon homme; de ſorte que ne pouvant le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein, je le ſuivis, en pouſſant quelques ſoupirs que le chagrin & la compaſſion m'arrachoient. Nous arrivames enſemble à la porte de ſa chambre. Prévenu ou du moins incertain comme j'étois, on jugera ſans peine de l'impreſſion que dût faire ſur moi le ſpectacle que j'apperçus. C'étoit un Poële mortuaire, tel qu'on en met dans les Egliſes pour le Service des Trépaſſés, environné de chandelles ardentes, & couvert de tête & d'oſſement de morts. Le concierge paroiſſoit ſi tremblant, que

ſa frayeur contribuant encore à m'en inſpirer, j'avoue que je me retirai ſans avoir la hardieſſe de mettre le pied dans la chambre. Je lui défendis ſeulement de parler de cette nouvelle avanture à ma ſœur & à mon frere.

Je fis quantité de réfléxions ſur un accident ſi étrange, plus embarraſſé mille fois que de tout ce qui m'étoit arrivé auparavant. Il n'étoit plus queſtion d'avoir recours aux forces cachées de la nature, ni à des ſiſtêmes Philoſophiques. Nous étions en plein jour, & rien n'étoit ſi palpable que ce que j'avois vû. Mais cette derniere penſée, qui eut d'abord plus de pouvoir que tout le reſte pour m'effrayer, devint enſuite le motif & l'éguillon de ma hardieſſe. Je concevois fort bien

que des êtres inviſibles, des poudres, des vapeurs, des combinaiſons d'art & de vertus phyſiques, pouvoient agir juſqu'à un certain point ſur mes ſens; mais que toutes ces cauſes réunies puſſent en un moment former un ſpectacle régulier, produire des effets ſolides, palpables, ſubſiſtans, c'eſt ce que je jugeai abſolument impoſſible. Il ne me reſtoit qu'à remonter juſqu'à la cauſe premiere, pour trouver quelque explication immédiate dans la volonté du ſouverain Etre. Mais comment auroisje pu me perſuader que ſans aucune apparence d'utilité pour le Ciel ni pour la Terre, la Puiſſance Divine eut pris plaiſir à ſe jouer des hommes par des moyens ſi indignes d'elle? Je crus donc pouvoir réduire tout à ce court raiſonnement. Ou

l'appareil funebre que j'ai vû de si proche n'eſt qu'un phantôme, ou c'eſt un corps ſolide. Ce ne peut être un phantôme; or ſi c'eſt un corps ſolide, il ne peut avoir été placé dans la chambre du Concierge que d'une maniere naturelle, c'eſt-à-dire par des mains d'hommes, quels qu'ils ſoient, & quelque moyen qu'ils ayent employé. Dans la premiere impreſſion que ce raiſonnement fit ſur moi, je réſolus de retourner à la chambre & de m'approcher hardiment du poële pour approfondir entierement le fait. Envain le Concierge à qui je découvris mon deſſein s'efforça-t-il de m'arrêter, en tâchant de m'inſpirer autant de crainte qu'il en affectoit. A la fin ſa réſiſtance me devint ſuſpecte: j'entrai malgré lui, je renverſai le poële, les chandel-

les, les têtes de morts. Tout l'édifice fut détruit en un moment, & je n'y remarquai rien, en examinant les débris, qui ne s'accordât avec l'idée que j'en avois eûe.

Pendant ce temps-là le Concierge étoit à me regarder, & paroiſſoit fort embaraſſé. Le voile ayant commencé ſi heureuſement à ſe rompre, je le raillai de ſa ſimplicité, & je lui demandai ce qu'il penſeroit à l'avenir de ces Lutins & de ces Eſprits. Il eſt certain que je ne mettois pas encore la fourberie ſur ſon compte, & que je le croyois de bonne foi dans l'erreur : mais ayant appellé auſſitôt M. de la Ronde & mon frere à qui je racontai tout ce qui venoit d'arriver, ils ne balancerent point à le croire coupable, & ils le preſſerent de confeſſer la

verité. Quoique fort éloigné de souffrir qu'ils le maltraitassent, je ne m'opposai point à ce qu'ils firent pour l'intimider, je me retirai même pour leur laisser plus de liberté, & je ne revins qu'après qu'ils eurent tiré de lui à force de promesses & de menaces, tous les aveux qui pouvoient nous éclaircir. Il confessa donc que la Piece avoit été concertée entre les parens de M. de Razieres pour me dégoûter de la Terre de Cleray, & pour me porter à m'en défaire; qu'ils lui avoient promis une somme considerable s'il faisoit réussir ce projet; qu'ils avoient mis même dans leurs interêts plusieurs personnes de qualité du voisinage qui s'étoient laissés persuader aisément, de contribuer à leur dessein, autant pour se divertir, que pour les faire

rentrer dans une maiſon qui avoit appartenu long-temps à leur famille, & qu'ils voyoient à regret entre les mains d'un étranger; que toutes les nuits il étoit venu à Cleray quelques Domeſtiques, & ſouvent même quelques Gentilshommes voiſins pour contrefaire les Lutins, & nous donner toutes les ſcenes qui nous avoient effrayés. Comme je ne comprenois pas mieux après cet aveu, par quels moyens on avoit pu s'introduire dans ma chambre, après le ſoin que j'avois eu de la fermer, il me fit voir dans la ſienne, qui étoit au deſſous, une planche mobile qui laiſſoit une large ouverture au plancher lorſqu'elle étoit pouſſée ſous la planche voiſine, ce qui pouvoit s'executer ſans bruit & d'un tour de main par ceux qui en avoient le ſecret.

Les ſpectres, les monſtres, le feu, tout avoit été introduit par là; & pour confirmer ſon recit, il nous montra diverſes figures de carton qu'il conſervoit dans une armoire, & il ajoûta qu'on avoit fait tous les préparatifs de cette Comédie pendant le temps que j'avois employé à faire meubler la maiſon.

Il me reſta un peu de honte d'avoir été long-temps la dupe d'une avanture ſi badine, & d'avoir donné la torture à mon eſprit pour l'expliquer d'une maniere ſérieuſe. Cependant je ne la crus pas inutile à ma ſœur, à mon frere & à moi-même, pour ſoulager notre imagination de cent petites craintes paniques qui ſont autant de reſtes de l'enfance, & que la raiſon n'a pas toujours la force de ſurmonter dans l'âge même le plus avancé.

Après une si longue digression, n'aurai-je pas besoin du secours des Fées pour retrouver le fil de ma Préface ? Si l'on veut que je m'explique sincerement, je dois confesser que depuis que j'ai pris la plume en leur faveur, j'ai de fortes raisons de croire qu'elles m'accordent un peu de protection. J'en jugerai encore mieux par le succès de mes trois Contes, car pour peu qu'ils plaisent au Public, je reconnoîtrai aisément qu'elles ont veillé sur mon travail. Que je serois flatée de cet effet de leur attention, & avec quelle confiance ne reprendrois-je pas la plume dans l'espoir du même secours ? Mais quand il n'y auroit que le courage qui me fait aspirer à la gloire d'écrire, & risquer à mon âge les perils de l'impression. Je sens bien que les Fées ont dû s'en

mêler, & que ſans elles j'aurois eu plus de peine à vaincre ma timidité.

CATALOGUE

Des Livres nouveaux imprimés chez Didot, Quay des Auguſtins, à la Bible d'Or.

ASträe de M. d'Urfé, Paſtorale Allégorique, avec la Clé, nouvelle édition, 10 *vol. in* 12. *avec figures.*

Défenſe de la Grace efficace par elle même, par M. de Brou, Evêque de Mirepoix, *in* 12.

Les trois nouveaux Contes des Fées, par Madame D*** *in* 12.

Le Doyen de Killerine, Hiſtoire morale, compoſée ſur les Memoires d'une illuſtre famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agreable, par l'Auteur des Memoires d'un homme de qualité, *in* 12. *ſous preſſe.*

Grammaire à l'uſage des Dames, par l'Abbé Antonini, ſeconde édition, *in* 12.

Hiſtoire univerſelle, par feu M. Deliſle, Hiſtoriographe & Cenſeur Royal. 7. *vol. in* 12. avec des Cartes Géographiques.

Hiſtoire Genealogique & Chronologique de la Maiſon Royale de France, & des grands Officiers de la Couronne, derniere édition, fol. 9. vol. avec les Armoiries gravées en bois.

Hiſtoire des Révolutions Romaines, de Suede, de Portugal, & l'établiſſement des

Bretons dans les Gaules, par M. l'Abbé de Vertot, 8. *vol. in* 12.

Hiſtoire de l'Empire Ottoman de Sagredo, augmentée d'une Table des Matieres à chaque vol. & continuée juſqu'à preſent, 7. *vol. in* 12.

Hiſtoire anecdotes du Chevalier des Eſſarts, & de la Comteſſe de Becci, 2. *vol. in* 12. *ſous preſſe.*

Oeuvres diverſes de M. Peliſſon, 3. *vol. in* 12.

Oeuvres mêlées du Chevalier de S. Jory, contenant des Lettres galantes & ſingulieres, des Anecdotes, divers Factums, & Pieces du Theatre Italien, 2. *vol. in* 12.

Pauſanias, ou Voyage Hiſtorique de la Grece avec des Remarques, par Mr l'Abbé Gedoin, 2. *vol. in quarto, avec figures.*

Le Pour & Contre, Ouvrage Périodique, 5. *vol. in* 12. L'on continuera de donner une feuille toutes les ſemaines.

Recherches ſur les Courbes à double courbure, par M. Clairault, Mathematicien, *in* 4. *figures.*

Singularitez Hiſtoriques & Litteraires, contenant pluſieurs recherches, découvertes & éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire, Tom. I. L'on donnera tous les ans un Volume.

Le Songe d'Alcibiade traduit du Grec. *in* 12. *ſous preſſe.*

Theatre, & Lettres de M. Bourſault, 6. *vol. in* 12. Les Lettres à Babet ſe vendent ſéparément.

Voyage de la Mer du Sud, par M. Fraizier, nouvelle édition, augmentée d'une obſervation, *in* 4. *fig.*

LES TROIS NOUVEAUX CONTES DES FÉES.

DAns la charmante Vallée de Cangam, regnoit autrefois un Prince auquel on avoit donné le nom de Silentieux. Il n'étoit point aimé de ſes Sujets, parce qu'il parloit peu, & ne rioit que rarement. Il étoit cependant ſpirituel, aimoit à faire du bien, & gouvernoit ſon Royaume avec beaucoup de bonté, de juſtice & de prudence. Tant de belles

qualitez n'empêchoient pas que l'on ne forma quelquefois des complots contre ſa vie.

Silentieux n'ignoroit pas juſqu'à quel point il étoit haï. Cette haine le chagrinoit beaucoup, il eſperoit cependant qu'à force de bienfaits il pourroit gagner le cœur de ſes peuples : c'eſt ce qui l'engageoit à paroître ſouvent ſur un balcon de ſon Palais qui donnoit ſur la grande Place : & de là il répandoit une quantité conſiderable d'or & d'argent. Un ſoir il apperçut dans la foule une petite femme vieille & ſimplement vêtue, qui tenoit un panier d'herbes dans ſon bras, & qui lui crioit, Sire, faites-moi la grace de m'acheter mes herbes ; je ſuis ſi malheureuſe que perſonne n'en veut, quoiqu'elles ſoient bonnes, & que je les donne à meil-

leur marché que les autres ; ſi Votre Majeſté a cette bonté, Elle m'empêchera de mourir de faim. Le Roi touché de la miſere de cette pauvre femme, lui envoya une bourſe remplie d'or ; elle la reçut avec une joie qu'il eſt aiſé de concevoir, & pria celui qui lui apporta cet argent de prendre ſon panier d'herbes, de le donner au Roi de ſa part, & de lui demander un moment d'audience. Gardez votre panier, lui dit le Courtiſan ſe moquant d'elle. Fatime, (c'étoit le nom de cette bonne femme) ne ſe rebuta point, & fit la même priere à pluſieurs autres Officiers ; aucun d'eux ne l'écouta. Elle prit donc le parti d'attendre à la porte du Palais que Silentieux ſortit pour aller au Temple. Lorſqu'elle l'apperçut, elle

s'approcha avec beaucoup de respect, & lui dit : je viens remercier Votre Majesté de la grace qu'Elle a bien voulu me faire, & la supplier d'ordonner que l'on porte mes herbes dans son Cabinet. Je ne puis, Sire, vous donner une marque plus sensible de ma reconnoissance. Ce panier contient un present digne de Votre Majesté. Si ce qu'une belle Dame m'a dit un jour est véritable, elle me donna une feuille d'ozeille pour me récompenser de lui avoir laissé cueillir quelques fleurs dans mon jardin. Conservez, me dit-elle, cette feuille avec soin, elle a des proprietez qui la rendent précieuse. Tant que vous la porterez sur vous, il ne vous arrivera point d'accident. Je l'ai gardée long-temps, Sire, mais voyant que je ne pouvois ven-

dre mes herbes aujourd'hui, je me ſuis déterminée à m'en défaire. Je l'ai donc montrée à pluſieurs perſonnes, je leur en ai expliqué les vertus en offrant de la donner pour peu de choſe, on m'a traité de folle; de dépit, je l'ai jettée dans mon panier: ſi Votre Majeſté eſt curieuſe de la connoître, Elle la trouvera aiſément, parce qu'elle eſt plus large & plus longue que les autres, & qu'il y a deſſus quelques caracteres que je n'ai pû lire. Le Roi la remercia, & lui fit donner encore deux bourſes pareilles à la premiere; faiſant enſuite porter le panier d'herbes dans ſon appartement, il y rentra pour chercher la feuille qu'il trouva ſans peine. L'examinant avec attention, il remarqua qu'en effet on avoit écrit deſſus, qu'en met-

tant cette feuille dans la main gauche l'on ſeroit inviſible, & qu'en la poſant ſur ſon cœur, l'on connoîtroit les penſées les plus ſecrettes de ceux avec leſquels on ſe trouveroit. Silentieux voulant en éprouver la vertu, la mit dans ſa main, & traverſant alors ſes appartemens, il connut avec un plaiſir infini que perſonne ne le voyoit. La mettant enſuite ſur ſon cœur, il lut dans l'ame de ſon Capitaine des Gardes, qu'il avoit deſſein de l'aſſaſſiner le ſoir même, eſperant de regner à ſa place. Le Roi, retiré dans ſon Cabinet, fit arrêter ce traître & ſes complices, & leur punition ſuivit de près l'aveu qu'ils firent de leur crime. Ce Prince s'eſtimant bienheureux d'avoir une herbe ſi utile, la renferma dans un petit ſac de toille d'or, qu'il

porta toujours depuis sur son cœur : par ce moyen, il connut les caracteres des personnes qui l'approchoient. Il n'apperçut que des cœurs faux & livrés à l'ambition, esclaves de la plus honteuse avarice ; effrayé de trouver tant de vices parmi ses Favoris & ses Courtisans, il voulut examiner si tous ses Sujets étoient également pervertis : il n'en trouva presque pas un qui ne fut different de ce qu'il paroissoit être. Revolté de regner sur un peuple si dépravé, il prit le parti de descendre du Trône, & d'aller finir ses jours dans un de ses Châteaux situé au milieu d'une belle Forêt, préferant la douceur d'une vie tranquille & solitaire au tumulte de la Cour, & aux honneurs qu'on lui rendoit. La Reine sa femme étoit morte il y avoit long-temps ;

& nelui avoit laiſſé de ſon mariage qu'une fille qui lui avoit été enlevée dès le berceau par une grande Chienne noire, & depuis il n'avoit pas été poſſible de ſçavoir ce que cette Princeſſe étoit devenue; ainſi rien ne l'empêchoit de prendre le parti de la retraite. La ſolitude avoit pour lui des charmes que le grand monde ne lui preſentoit pas. Il aimoit à lire & à étudier. Quoique Prince, il étoit Philoſophe & ſçavant, mais il n'en avoit point les défauts. Son ſçavoir ne le rendoit pas inſupportable comme beaucoup de gens qui ſe donnent l'air d'en avoir. Il étoit ſans entêtement, ſans préſomption, & peu curieux d'entendre louer ſes Ouvrages. Enfin il rendoit juſtice à ceux qui parloient ou penſoient mieux que lui.

Comme il se disposoit à partir; il vit entrer dans son Cabinet Abdal (c'étoit un homme de distinction & de merite) le Roi ne l'avoit point vû depuis qu'il portoit la feuille d'ozeille; ce Ministre en avoit été empêché par une maladie longue & fâcheuse. Silentieux ne doutant pas qu'il ne fut aussi peu vertueux que les autres, alloit sortir sans le regarder, mais faisant reflexion qu'il l'avoit chargé avant sa maladie de quelques affaires qui l'interessoient particulierement, il lui en demanda compte. Quelle fut sa surprise! il vit que c'étoit le seul homme de son Royaume qui eut véritablement de la vertu; il en fut si charmé, qu'il l'embrassa, & lui dit qu'il meritoit de porter la Couronne qu'il étoit dans la résolution de quitter. Il le pria de

l'accepter, en l'assurant que ses peuples le chériroient, parce qu'il avoit toutes les qualitez necessaires pour s'en faire aimer. En effet, Abdal étoit le plus aimable de tous les hommes; il avoit l'air noble, les yeux beaux, la bouche riante, & le souris gracieux; le son de sa voix étoit agreable, il chantoit divinement, & se connoissoit parfaitement à tout. Enfin il étoit bien fait, & avoit infiniment d'esprit; mais ce qui le rendoit accompli, c'étoit la bonté de son cœur. Compatissant aux peines des malheureux, son plus grand plaisir étoit de leur faire du bien, & il le faisoit avec un air de bonté & de politesse qui charmoit autant ceux qu'il obligeoit que le plaisir même. On peut donc juger de la joie de tout le monde, quand on ap-

prit que Silentieux lui avoit cedé ſon Royaume en ſe retirant. Abdal avoit fait ſon poſſible pour détourner le Roi du parti qu'il avoit pris, & pour ne point regner à ſa place, mais il avoit été forcé d'obéir au grand contentement de tout le Royaume dont il fut adoré & reſpecté auſſi-bien que la belle Zemona & le jeune Timandre ſon fils. Ce Prince avoit un merite égal à celui du Roi ſon pere, il étoit ſi beau, ſi bien fait, qu'on ne pouvoit le voir ſans admiration. Un jour qu'il étoit dans une Forêt occupé à lire un Livre qui lui plaiſoit en l'inſtruiſant, il vit voltiger devant lui un papier ſur lequel il y avoit quelque choſe d'écrit en lettres d'or; il ſe leva pour le prendre, mais voulant mettre la main deſſus, le papier s'éloigna de lui. Ti-

mandre courut après, le papier s'éloigna encore, & fit la même chose toutes les fois que le Prince voulut en approcher. Timandre ne se rebutant pas, voulut voir jusqu'où le papier le conduiroit; il le suivit toute la journée, & se trouva à l'entrée de la nuit dans un endroit de la Forêt qu'il ne connoissoit pas: pour lors le Billet vint se poser dans sa main, & le Prince lût ce qui suit:

Une charmante Princesse
Sent pour toi le plus fort amour;
Si tu réponds à sa tendresse,
Tu la posséderas un jour:
Mais si ton indifference
Lui fait verser les moindres pleurs:
Tu peux préparer ta constance
A tous les plus grands malheurs.

Le Prince relut plusieurs fois ces vers, & ne fut point épouvanté des menaces qu'ils contenoient. Il ne douta pas qu'il n'eût un jour beaucoup d'amour pour la Princesse inconnue ; jusques-là il n'avoit point aimé : aucun objet ne lui avoit paru digne de son attachement. Ce n'est pas que Zemona n'eût un grand nombre de beautez à sa suite, mais Timandre leur avoit toujours trouvé des défauts ou dans l'esprit, ou dans l'humeur. Belise, remplie d'amour propre, & sans cesse occupée du soin de plaire, en vouloit à tous les cœurs, & n'accordoit ses souris gracieux qu'à ceux qui lui disoient qu'elle étoit belle. Celerine, dans de certains momens, étoit prévenante, caressante, & dans d'autres elle étoit dédaigneuse & piquante. Fatma, se piquoit

d'être ſçavante, & ne parloit preſque jamais que des affaires du temps, décidoit de tout, & ne trouvoit pas de femmes aſſez ſpirituelles pour s'entretenir avec elle. Barbane étoit fiere, & s'ennuyoit par tout où elle étoit. Felice ſe donnoit trop de mouvemens en parlant, & avoit un air trop embaraſſé ou trop pincé. Enfin de toutes les perſonnes qu'il connoiſſoit, il n'y en avoit pas une qui pût lui plaire. Il s'imagina que celle dont on lui parloit ſur le papier, ſeroit telle qu'il pouvoit le deſirer. Flatté de cette idée, il ne ſongea qu'au plaiſir qu'il auroit de la voir; ce qui le fâchoit beaucoup, c'eſt que le petit papier ne lui marquoit pas le lieu qu'elle habitoit: dans cette incertitude, il marcha pour trouver dans la Forêt quelque mai-

ſon où il pût apprendre des nouvelles de ce qu'il vouloit ſçavoir. Quelques momens après, il entendit un bourdonnement dans l'air, il leva ſa tête, & pour lors il apperçut un petit Trône de roſes & de jaſmins ſoûtenu par une quantité prodigieuſe d'abeilles qui voloient doucement de ſon côté. Ce ſpectacle l'étonna beaucoup, mais il fut bien plus ſurpris lorſqu'il vit la petite troupe aîlée s'arrêter auprès de lui, & qu'une des mouches lui vint preſenter une feuille de roſe ſur laquelle on lui marquoit de monter ſans differer ſur le Trône, & de ſe laiſſer conduire dans un lieu où il étoit attendu avec impatience. Timandre ne faiſant pas attention aux chagrins qu'il alloit cauſer au Roi & à la Reine par ſon abſence, fit alors comme tous

les jeunes gens sans experience. Il n'écouta point la raison, & s'abandonnant à son seul penchant, il se plaça au milieu des roses & des jasmins, & vit avec un plaisir infini que son petit attelage fendoit les airs avec une viteſſe incroyable. Il reſſembloit à un Habitant de l'Olimpe dans cette charmante voiture. De grands cheveux bruns & bouclés tomboient negligemment sur un habit de gaze bleue & argent dont il étoit vêtu. Deux sereins violets étoient à côté de lui sur une branche de jasmins, & sifloient des airs à deux parties avec une juſteſſe étonnante. Leurs sons étoient si tendres & si doux, qu'on ne pouvoit les entendre sans éprouver une agreable émotion. Ce Prince n'avoit amais voyagé avec autant d'agrément & une si grande viteſſe,

se, car ses yeux, quoique très-bons, ne pouvoient distinguer les differens pays sur lesquels il passoit; il traversa les airs pendant quatre heures; pour lors les mouches poserent la voiture dans un jardin si magnifique & si surprenant, qu'il lui parut être le sejour des Dieux.

Il n'avoit jamais rien vu d'approchant; le sable des allées de ce jardin étoit d'or, & les branches des arbres étoient transparantes & de même couleur que l'émeraude; les feuilles, du plus beau verd du monde, ne tomboient point par terre; enfin tous ces arbres étoient garnis de fleurs & de fruits qui répandoient une odeur si douce & si agreable, que l'odorat & la vue étoient également satisfaits. Des gazons naissans offroient de tous côtés de quoi gouter un doux

repos. Mille & mille oiſeaux chantoient dans les ſombres allées du bois, & s'accordoient parfaitement avec une ſimphonie charmante que l'on entendoit dans les airs. Un printems continuel regnoit dans ce beau ſéjour; jamais la pluie ni le vent ne s'y faiſoient ſentir; le ſeul zephir pouvoit s'y promener. Des violettes, des yacinthes, des jonquilles, & beaucoup d'autres fleurs étoient les ſeules choſes que produiſoient ce lieu charmant: on n'y voyoit pas d'herbes inutiles, point de bêtes incommodes; des biches blanches qui portoient des coliers de diamans couroient dans le bois; on voyoit dans les allées des perdrix, des faiſans, des tourterelles, des paons & des écureuils; tous les animaux étoient privés & dociles à la voix de ceux qui

les appelloient. Une eau claire, fraîche & pure ſortoit de pluſieurs fontaines, & formoit une quantité de petits ruiſſeaux qui rouloient dans des canaux de criſtal de roche, dont les bords étoient garnis de violettes & de penſées : des paliſſades de jaſmins, de grenades & de fleurs d'oranges étoient les ſeules murailles qui défendoient l'entrée de ce ſéjour enchanté. Timandre ne ſe laſſoit point d'admirer toutes ces beautez : cependant il mouroit d'impatience de trouver la maîtreſſe de ce jardin charmant. Quand il eut quelque temps parcouru ces beaux lieux, il vit paſſer une caleche d'yvoire traînée par deux cerfs, dont les bois étoient d'or ; & dans cette caleche, il apperçut une jeune perſonne plus belle que la jeune Hebé ; il en fut en-

chanté, & voulut se mettre au devant de la voiture pour l'arrêter, mais les cerfs alloient si vîte, qu'il la perdit bien-tôt de vûe. Cette avanture l'auroit affligé, s'il avoit eû le temps d'y penser, mais douze autres caleches de porcelaines du Japon tirées par des Licornes blanches, & conduites par douze personnes plus belles que la premiere, lui causerent un si grand étonnement, qu'il demeura comme immobile sans avoir la force de prononcer un seul mot. Il se repentit de son silence, car un instant après il ne vit plus aucune voiture : il suivit avec rapidité la route qu'elles avoient prise; & s'avança jusqu'au bout d'une grande allée, mais quand il y fut arrivé, il ne vit ni les caleches, ni les Dames qui lui avoient donné tant de curiosité; il

découvrit un canal qui paroiſſoit avoir une longueur infinie, & ſur lequel étoient pluſieurs vaiſſeaux de criſtal, dont les mats étoient d'or, & les voiles de gaze couleur de roze & argent: tous les matelots étoient vêtus d'une toile d'argent; & portoient des guirlandes de fleurs qui ſervoient à attacher les rênes d'or de ces ſuperbes bâtimens. Le Prince, ſurpris avec raiſon de ce nouveau ſpectacle, s'arrêta, & conſidera avec attention cette flotte qui s'avançoit lentement de ſon côté. Une petite chaloupe en fut détachée, & vint aborder où il étoit. Un enfant fait comme on dépeint l'Amour en ſortit, & demanda au Prince s'il n'étoit pas curieux de connoître la beauté qui regnoit dans ces lieux. Timandre l'aſſura qu'il n'imaginoit pas de plus grand bonheur que celui de

pouvoir lui rendre ſes hommages. Entrez donc dans ma barque, lui dit l'enfant avec un ſouris malicieux, & vous ne ſerez pas long-temps ſans être au comble de vos deſirs. Le Prince ne ſe fit pas long-temps prier; il ſauta précipitamment dans la chaloupe qu'un coup de vent eut bien-tôt raproché du plus grand des vaiſſeaux. Il y fut reçu par deux jeunes perſonnes qui le conduiſirent ſur le Tillac où la Reine étoit aſſiſe ſur un Trône fait d'une ſeule ameliſte. Quatre citroniers dans des caiſſes d'émeraudes formoient au deſſus de ſa tête un berceau qui faiſoit le plus bel effet du monde. Elle ſe leva quand le Prince fut arrivé près d'elle, & le faiſant aſſeoir, elle lui demanda s'il avoit ajouté foi aux vers qu'il avoit lus dans la Forêt, & s'il avoit été touché de l'eſperance qu'on lui

avoit donné. Je n'ai point eu assez de vanité, Madame, lui dit-il, pour oser penser qu'un sort aussi doux me fût destiné : j'ai cependant cru ne devoir pas differer de me rendre auprès de l'aimable Princesse qui m'étoit annoncée. Je suis donc parti avec dessein de lui aller offrir mon cœur & mes services : mais, Madame, votre presence a déja fait naître dans ce cœur d'autres sentimens qu'une divinité, ne seroit pas capable de détruire. Je m'estimerai le plus heureux des mortels, si vous me permettez de vous les faire connoître, & si vous voulez bien souffrir que je passe mes jours à vous admirer. Je vous accorde volontiers ce que vous me demandez, lui dit la Reine, & veux bien vous avouer que je suis cette personne que vous

cherchez. Je vous vis hier dans la Forêt où mes mouches vous ont enlevé, vous poursuiviez un cerf avec beaucoup d'ardeur, vous me parûtes un Dieu, tant je vous trouvai charmant. Je sentis que vous seul pouviez faire ma félicité; ainsi je formai le dessein de vous faire connoître ce que je pensois, & de vous attirer à ma Cour. Je l'ai executé aujourd'hui: je me nomme Gracieuse, & je suis fille de la Reine des Fées. Je possede l'art de férie aussi-bien qu'elle, & ces lieux ne dépendent que de moi. Ce Royaume est le séjour des plaisirs; on y rencontre par tout les ris, les jeux & les graces; les chagrins & les ennuis en sont bannis à jamais: je me suis engagée par un serment inviolable à les punir si-tôt qu'ils y paroîtroient. Voyez si vous serez capable

capable de les empêcher de vous approcher, & s'il vous sera possible de m'aimer aussi constament que je l'exige de vous. Si vous me promettez une fidelité à toute épreuve, vous regnerez dans ces beaux lieux, & rien n'y troublera les plaisirs que l'on vous y prépare : si mon cœur, ma main & ma Couronne ne peuvent vous flater, vous pouvez retourner à la Cour d'Abdal, je vous y ferai reconduire, quoique je sente que votre éloignement puisse faire le malheur de ma vie. Déterminez-vous, mais songez qu'une destinée affreuse vous attend, si vous me manquez de parole. Timandre, enchanté de la Reine Gratieuse, lui jura que toutes les beautez de l'univers ne pourroient jamais le faire repentir de son attachement pour

elle, & qu'elle ſeroit toujours l'unique objet de ſon amour; ſerment que les amans font d'ordinaire quand ils commencent d'aimer, & qu'ils oublient auſſitôt qu'ils ſont contens. Gratieuſe, ſatisfaite de l'aſſurance que lui donnoit le Prince, lui preſenta ſa main qu'il baiſa avec un tranſport qui ne déplût point à cette Reine; elle eut avec lui une converſation, qui, quoique fort longue, ne lui parut avoir duré qu'un moment. Timandre la trouvoit la plus parfaite de toutes les femmes; les graces les plus touchantes étoient répandues ſur ſa perſonne; ſon eſprit étoit aiſé, fin & délicat. Elle étoit grande, & ſa taille parfaitement bien priſe. Elle avoit la gorge, les bras & les mains admirables: mais un voile épais lui cachoit le viſage, & don-

noit au Prince une curioſité qu'il auroit bien voulu ſatisfaire : mais elle lui diſoit qu'il n'étoit pas encore temps qu'elle ſe montrât à lui, qu'elle vouloit cacher la honte de l'aveu qu'elle lui avoit fait trop promptement ; & que de plus, elle vouloit éprouver ſi elle pourroit s'en faire aimer autant qu'elle le deſiroit ſans le ſecours de ſon viſage. Je veux, mon cher Timandre, ajoûta-t-elle, que vous ſoyez plus touché de mon caractere que de ma beauté. Un beau viſage frappe & plaît beaucoup, mais il eſt comme une fleur fraîche & belle qu'un rayon de ſoleil un peu trop ardent fane en moins d'un moment. Quand bien même il ſçauroit ſe garantir des accidens qui peuvent le gâter ; il ne ſçauroit éviter les effets que font ſur lui le nombre des années. Ne

vous chagrinez dependant pas ; je ne porterai point toujours ce voile qui vous afflige : je veux éprouver votre fidélité ; & lorſque j'en ſerai perſuadée, je vous rendrai maître de ma perſonne comme vous l'êtes de mon cœur. Le Prince trouva tant de raiſon dans le diſcours de la Reine, qu'il n'oſa inciter malgré la vivacité de ſes deſirs. Il y avoit cinq ou ſix heures qu'il étoit dans le Vaiſſeau, lorſqu'il apperçut ſur le bord du Canal un Palais que Gratieuſe lui dit avoir ordonné pour le recevoir. Il étoit bâti de gros quartiers de diamans, d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenante. Les Vaiſſeaux y vinrent aborder. Timandre mit pied à terre avec la Reine & ſa ſuite pour entrer dans le ſuperbe bâtiment : il en loua plus d'une fois la ſtructure & la

magnificence. Après plusieurs éloges, on le fit passer dans un Salon où l'on trouva une table servie des mets les plus exquis. Gratieuse s'y plaça aux côtés du Prince, avec une partie de sa Cour. A la fin du repas, elle joua du Luth, & chanta de façon que si Timandre n'avoit pas été le plus amoureux des hommes, il le seroit devenu dans cet instant. Malgré la prodigieuse étendue de sa voix, elle étoit douce & parfaitement juste. Le bal suivit ce magnifique repas, & fut composé d'une jeunesse brillante de l'un & de l'autre sexe. Gratieuse dansa toujours avec Timandre, & dansa si bien, qu'on ne pouvoit mieux danser. Le Prince n'avoit jamais éprouvé de si doux momens; il en passa d'autres pendant six mois qui ne furent pas moins agreables que

ceux-ci, car on inventoit tous les jours de nouveaux plaisirs pour l'empêcher de s'ennuyer. Il aimoit & étoit aimé, cependant il manquoit à son bonheur de posseder sa chere Gratieuse, & le plaisir de voir dans ses yeux cette tendresse qu'elle lui témoignoit à tous les momens. Un soir qu'il se promenoit avec elle sur les bords du Canal, il la conjura de mettre le comble à son bonheur, puisqu'elle étoit convaincue de la violence & de la sincerité de sa passion. Il la pressa si vivement, qu'elle ne put le refuser, mais sa priere ne fut pas exaucée sur le champ, le jour fut pris & attendu avec une égale impatience de la part des deux amans. Quand il fut arrivé, ils se donnerent la main, & se jurerent un amour éternel dans un petit Temple entouré d'ar-

bres, & consacré à la volupté. L'Amour & l'Hymen se reconcilierent dans ce moment, & furent toute la journée avec les deux époux, que l'on conduisit après la cérémonie dans un appartement tapissé de jasmins & de fleurs d'oranges; deux escarboucles placés auprès d'un très-beau lit y répandoient une grande clarté; mais Gratieuse donna ordre à ses femmes de les ôter. Le Prince y consentit avec peine, mais enfin le plaisir qu'on lui ôtoit ne l'empêcha pas de se livrer avec une joye inconcevable à ceux qu'il avoit attendus avec tant d'impatience. Jamais nuit ne lui parut si courte; il vit arriver le jour, & s'imagina qu'il avoit commencé sa carriere plûtôt qu'à l'ordinaire: il s'en consola cependant dans l'esperance de voir enfin le visage de celle

qu'il aimoit avec tant d'ardeur. Il ſe preſſa donc d'ouvrir les rideaux, & de jetter les yeux ſur la Reine qui dormoit profondement : mais, grands Dieux, qu'il fut étonné ! cette perſonne qui lui avoit inſpiré tant d'amour, avoit une petite tête de guenon qui faiſoit même en dormant des grimaces fort plaiſantes, mais qui parut ſi épouvantable à Timandre, qu'il en fut allarmé. Il devint pâle & froid, & conçut pour la Reine une averſion auſſi forte que l'amour qu'il avoit reſſenti avoit été violent. Il ſe repentit, mais trop tard, de s'être engagé dans une avanture qui lui avoit paru charmante, & dont les ſuites étoient ſi fâcheuſes. Il jura que ſi il pouvoit ſe tirer de celle-ci, il ne ſe laiſſeroit jamais ſéduire par les apparences. Qu'elles ſont

trompeuſes, s'écria-t-il, & qui croiroit qu'un ſi beau corps eut une ſi vilaine tête. Ces paroles réveillerent la Reine, elle les entendit, & quoiqu'elle dût ſe rendre juſtice, elle en fut horriblement piquée. Toutes les femmes veulent être flatées; la vérité ne leur plaît qu'autant qu'elle ne cherche pas à détruire la bonne opinion qu'elles ont de leur beauté. On peut donc juger du dépit de Gratieuſe, puiſqu'elle avoit ce foible plus que perſonne de ſon ſexe: elle regarda le Prince, & connut l'horreur qu'il avoit pour elle. Quel déſeſpoir pour une femme qui aime, de ſentir qu'elle n'inſpire que de la haine. Elle forma dans l'inſtant le deſſein de ſe venger, & elle l'executa ſans differer. Sa baguette étoit au chevet du lit; elle la prit, & touchant Timan-

dre, elle lui dit : ingrat, puiſque je ne puis plus t'inſpirer d'amour, deviens ſi different de toi-même, que tu ne puiſſe jamais plaire à qui que ce ſoit. Dès qu'elle eut achevé de prononcer ces mots, le Prince devint un papillon couleur de roſe & bleu ; la Fée le métamorphoſa ainſi par une ſorte d'injuſtice, en attribuant à ſon inconſtance ce qu'elle ne devoit imputer qu'à ſa difformité. Il ne changea point de façon de penſer en changeant de figure. Gratieuſe lui laiſſa le ſouvenir de ce qu'il avoit été, & le chaſſa du Palais & du Jardin des Graces. Il s'en éloigna avec viteſſe afin de ne plus voir le monſtre qui venoit de le métamorphoſer, & vola pluſieurs mois ſans ſçavoir où il alloit ; il étoit triſte & chagrin, & n'eſperoit plus

goûter aucuns plaiſirs, cependant il craignoit que la Parque cruelle ne tranchât le fil de ſes jours; le moindre oiſeau le faiſoit trembler. Tous les hommes ſe reſſemblent en ce point, c'eſt en vain qu'ils ſe récrient ſur leurs malheurs, & ſur le deſir de la mort, il n'y en a pas un qui ne cherche à prolonger ſa vie. Timandre prenoit autant de ſoin de ſes jours, que s'il eût été le plus heureux des mortels. Après avoir long-temps volé, il ſe trouva à l'entrée d'un Bois, dont les arbres paroiſſoient avoir pluſieurs ſiecles; il s'y repoſa, & vit paſſer un moment après une perſonne de ſeize ou dix-ſept ans, que la nature avoit ornée d'une beauté ſi parfaite, que la mere des Amours ne la ſurpaſſoit point. Un habit de toile de lin, & quelques bleuets qu'elle avoit

arrangés ſans beaucoup de ſoin dans ſes cheveux, faiſoient toute ſa parure: tous les charmes dont elle étoit partagée ne paroiſſoient pas la rendre plus vaine; un air de douceur & de modeſtie prévenoit en ſa faveur. Quelle difference, dit en lui-même Timandre (en la conſiderant) de cette belle fille avec celles qui ſont à la Cour de Gratieuſe, elle n'emprunte aucuns ſecours de l'art pour plaire, cependant elle eſt capable d'enflâmer tout l'univers. Les autres au contraire, malgré les ſoins qu'elles ſe donnent, ne peuvent que difficilement toucher, parce qu'elles n'ont rien de naturel, leurs diſcours, leurs contenances ſont étudiées, elles affectent d'avoir dans leurs paroles & dans leurs actions une liberté qui ſemble tout permettre à ceux qui les

approchent. Le Prince, en faiſant ſes reflexions, s'apperçut qu'il ſuivoit malgré lui cette aimable perſonne, & qu'un ſecret penchant commençoit à s'emparer de ſon cœur. Il s'en approcha le plus qu'il lui fut poſſible, & vint enfin ſe placer ſur les fleurs de ſon bouquet. Bleuette, c'étoit le nom de cette jeune fille, trouva le papillon ſi familier & mouchetté ſi joliment, qu'elle le laiſſa dans cette place; elle continua ſon chemin, & fort peu de temps après elle entra dans une petite maiſon dont les meubles étoient ſimples, propres, & d'un goût exquis. Un jardin orné de fleurs, & rempli d'arbres fruitiers qu'une haye d'aube-épine environnoit, laiſſoit entrevoir une prairie que pluſieurs ruiſſeaux bordés de deux rangées de ſaules arro-

ſoient, & rendoient très-agreable. Le Prince fut plus enchanté de ce lieu champêtre, qu'il ne l'avoit été du beau ſejour de la Reine des Graces. Il apperçut dans cette ſimple demeure une petite femme fort âgée qui paroiſſoit auſſi reſpectable par ſon air de douceur & de bonté, que par le nombre de ſes années. Elle filoit quand Bleuette entra, mais ſi-tôt qu'elle l'apperçut, elle laiſſa ſon fuſeau, & lui tendit les bras. Vous voilà donc, ma chere fille, lui dit-elle en l'embraſſant, que vous m'avez donné d'inquietude, de grace dans la ſuite ne vous éloignez plus ſi long-temps de moi, les perſonnes de votre âge, & belles comme vous, ſont ſujettes à faire ſouvent des rencontres fâcheuſes quand les yeux d'une mere prévoyante ne les accom-

pagnent point. Je profiterai de vos conſeils, dit Bleuette, je n'ai pourtant rien rencontré de dangereux dans ma promenade; ce ſeul papillon s'eſt offert à mes yeux, je veux le conſerver long-temps, parce qu'il eſt beau, & que je m'imagine qu'il n'a point envie de me quitter: elle en eut effectivement beaucoup de ſoin, & ne manqua de mettre tous les jours un gros bouquet de fleurs à ſon côté afin qu'il pût s'y repoſer. Timandre ſoupiroit ſouvent en la regardant, & ſe trouvoit bien malheureux de l'aimer, d'être ſi près d'elle, & de n'être qu'un papillon; jamais il n'avoit vû de fille ſi aimable & ſi bien élevée. La vieille qui, ſelon les apparences, n'étoit pas d'une naiſſance diſtinguée, étonnoit ſouvent le malheureux Prince par ſes diſcours & les inſtruc-

tions qu'elle donnoit à ſa fille. Elle banniſſoit avec elle cet air de ſévérité dont la plûpart des meres ſe ſervent lorſqu'elles parlent à leurs enfans. Cette bonne femme diſoit, qu'il falloit inſtruire la jeuneſſe en l'amuſant. Elle n'avoit ni l'humeur incommode, ni les infirmitez de la vieilleſſe ; un air tranquille & content étoit répandu ſur toute ſa perſonne, elle ne fatiguoit point par des longues Hiſtoires du temps paſſé, ni par des remontrances hors de ſaiſon. Un jour que Bleuette ſe promenoit dans la prairie avec ſon papillon, elle s'entendit appeller par Fatime, (car c'étoit Fatime qui s'étoit retirée dans cette ſolitude; elle avoit acheté la petite maiſon où elle étoit avec une partie des bourſes d'or que Silentieux lui avoit fait donner,

&

& l'autre avoit ſervi depuis à la faire vivre tranquillement avec ſa chere Bleuette,) celle-ci s'entendant donc appeller, comme je l'ai dis, par la bonne Fatime, courut à la maiſon pour ſçavoir ce qu'elle lui vouloit. Je ſuis fort affligée, ma fille, lui dit cette femme, en voulant prendre ma quenouille ſur cette planche, j'ai fait tomber cette phiole que vous voyez par terre; elle étoit remplie d'une liqueur que m'avoit donné la même Dame qui m'avoit fait preſent de la feuille dont je vous ai parlé. Une ſeule goutte de cette eau pouvoit détruire les plus grands enchantemens. Bleuette, pour la conſoler, lui dit: vous n'avez point de méchantes Fées pour voiſines, pourquoi regretter cette liqueur? Timandre entendit cette converſation, & ne douta

point que puiſque cette eau avoit une ſi grande vertu, elle ne pût lui rendre ſa premiere forme. Il vola donc promptement à l'endroit où elle étoit répandue; & à l'inſtant il s'éleva une épaiſſe fumée dans la chambre: quand elle fut diſſipée, le Prince ſe trouva tel qu'il étoit avant la métamorphoſe, c'eſt-à-dire, le plus aimable de tous les hommes. Fatime & Bleuette furent très-effrayées en le voyant paroître, & ce fut avec bien de la peine que le Prince les empêcha de prendre la fuite. Ne craignez rien, leur dit-il, & daignez m'écouter un moment: elles y conſentirent enfin, & pour lors il leur conta ce qui lui étoit arrivé, leur apprit ſon nom & ſa naiſſance. Fatime lui marqua la joye qu'elle avoit de la fin de ſon enchantement, & le pria

fort honnêtement de ne pas faire un plus long ſejour chez elle, & de retourner à la Cour d'Abdal, qui n'étoit éloignée que de quatre lieues: pardonnez-moi, Seigneur, ſi je vous preſſe ſi fort de partir, ma fille eſt jeune, & vous auſſi; je ne doute cependant ni de ſa vertu ni de la vôtre, mais il faut toujours craindre la médiſance. Le Prince n'oſa la contredire, mais il ne ſe détermina à s'éloigner de la moitié de lui-même, que dans l'eſperance de la revoir bien-tôt. Adieu ſage Fatime, lui dit-il, je vais retrouver le Roi mon pere, & lui rendre un fils peut-être qu'il n'attend plus, mais je vais auſſi lui apprendre à qui il a l'obligation de mon retour; je le ſupplierai en même temps de me permettre que j'uniſſe ma deſtinée à celle de la charmante

Bleuette. Fatime ne fut pas flattée de l'honneur que le Prince vouloit faire à sa fille ; elle avoit des exemples de plusieurs grands Seigneurs qui avoient épousé des personnes d'une naissance obscure parce qu'ils en étoient fort amoureux, & qui dans la suite les avoient méprisées. Elle le remercia cependant très-poliment. Pour Bleuette, elle rougit beaucoup en recevant l'adieu de Timandre, elle sentoit pour lui quelque chose qu'elle ne connoissoit pas encore, & qui rendoit ses yeux plus touchans qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors. Elle soupira malgré elle en voyant le Prince s'éloigner. Il entendit ce soupir, & se flatant qu'il l'avoit peut-être causé, il se crut le plus heureux des hommes. Il arriva en très-peu de temps à la Cour, & sur-

prit également le Roi & la Reine qui l'aimoient avec tendresse. On fit des réjouissances publiques pour celebrer son retour; personne ne reçut ordre d'en faire, l'amitié seule qu'on avoit pour le Prince fit cesser tous les travaux, & obligea les grands & les petits à témoigner la joye qu'ils ressentoient. Silentieux ayant appris cette nouvelle, sortit exprès de sa solitude pour en feliciter le Roi. En entrant dans l'appartement de ce Prince, il rencontra une Dame, dont l'air & le port majestueux l'étonna. Après l'avoir salué, elle lui dit de la suivre, s'il étoit curieux d'apprendre des choses qui l'intereſſoient infiniment. Silentieux lui obéit, & fut avec elle dans un Bosquet du jardin d'Abdal; pour lors la Dame s'assit, le fit mettre à côté d'elle, & lui dit:

Je suis la Fée favorable ; peu de temps après la mort de la Reine votre épouse, je passai dans vos Etats, je vous y vis, & j'admirai la sagesse avec laquelle vous les gouverniez. Je vis aussi la petite Princesse Zelimé votre fille ; je lus dans les astres qu'elle seroit la plus parfaite créature du monde, si le soin de son éducation étoit confié à quelqu'un qui s'en trouvât capable. Touché de la voir entourée de femmes, sans vertu & sans aucuns principes, je pris la résolution de l'enlever de leurs mains ; pour cela je pris la figure d'une chienne noire, & je l'enlevai de son berceau. Je lui donnai le don de réussir parfaitement dans tout ce qu'elle entreprendroit : elle chante, danse & joue de toutes sortes d'instrumens comme si elle avoit eû les plus excellens

Maîtres. Je la confié enſuite à Fatime, (c'eſt la même femme qui vous a donné une feuille dont je lui avois fait preſent, & à laquelle vous devez la vie.) Je lui recommandai la Princeſſe, & lui ordonnai en même temps de la faire paſſer pour ſa fille. Je connoiſſois ſon caractere, & pluſieurs fois j'avois été témoin & de la grandeur de ſon ame, & de la droiture de ſon cœur. Fatime deſcend de parens vertueux qui n'étoient pas nobles à la verité, mais ſa façon de penſer eſt une preuve qu'on peut avoir des ſentimens de vertu & d'élevation ſans avoir une naiſſance illuſtre. Elle a élevé Zelimé avec un ſoin extrême, & lui a donné une éducation qui répond parfaitement à la grandeur de ſon extraction; elle eſt belle & bien faite, le Prince

Timandre en eſt extrêmement amoureux, il merite ſa tendreſſe & votre eſtime, vous ne pouvez mieux faire que de les unir enſemble. Je ne vous dis rien que de véritable, je vais vous conduire auprès de la Princeſſe. Silentieux auroit pris pour un ſonge ce que la Fée lui diſoit, ſi dans l'inſtant elle n'avoit fait ſortir de la terre un char d'ébene traîné par ſix pigeons couleur de feu où le Roi ſe plaça avec elle, & qui les conduiſit chez Fatime. Il y reconnut Zelimé, elle avoit tous les traits de la Reine ſa mere, & de plus un Bleuet ſous le pied gauche qu'elle avoit apporté en naiſſant, & qui lui avoit fait donner le nom de Bleuette. Silentieux ſe fit connoître à ſon aimable fille, & lui fit mille careſſes qu'elle reçut avec un reſpect plein de tendreſſe.

dreſſe. Il donna à la bonne Fatime les louanges dont elle étoit ſi digne, & lui offrit tout ce qui dépendoit de lui. Je ne veux point d'autre récompenſe, lui dit-elle, que le plaiſir de ne me point ſéparer de la Princeſſe. Il lui accorda ſa demande, & l'aſſura qu'il la combleroit de ſes bienfaits; mais elle ne fut touchée que de la permiſſion qu'il lui donna de ſuivre par tout ſa chere Bleuette. Cette Princeſſe l'embraſſa, & la pria de lui conſerver toujours la même tendreſſe dont elle lui avoit donné tant de marques. Fatime fut ſenſible autant qu'on le peut être à ſes careſſes; elle reconnut Secourable pour être la Dame qui lui avoit donné Zelimé, la feuille d'ozeille & la phiole pour les enchantemens. Ces quatre perſonnes paſſerent quelques momens

enſemble, & ſe ſéparerent enſuite. La Fée conduiſit Silentieux au Palais d'Abdal, & diſparut, en lui diſant : vous me verrez lorſque vous y penſerez le moins. Il lui fit beaucoup de remercimens, même en ne la voyant plus, & s'en alla trouver le Roi pour le feliciter ſur le retour de Timandre, dont Secourable lui avoit conté l'hiſtoire. Il lui apprit qu'il avoit auſſi retrouvé ſa fille, qu'elle étoit auſſi belle que ſon fils étoit aimable, & qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'ils ne fuſſent unis par le ſang comme ils l'étoient par l'amitié. Le Roi ſe trouvant honoré de cette propoſition, y conſentit avec plaiſir : mais Timandre qui étoit preſent, & qui avoit déja obtenu de ſon père la permiſſion d'épouſer la charmante Bleuette, le conjura de ſe ſouvenir que

ſans elle il ne pouvoit pas être heureux. Silentieux voyant le Roi embaraſſé, le conduiſit à l'écart, & lui dit que Zelimé & Bleuette étoient la même perſonne, mais qu'il ne falloit pas encore le dire à ſon fils, afin de le ſurprendre plus agreablement. Abdal charmé de cette nouvelle ſe raprocha du Prince, & lui dit, qu'il n'étoit plus queſtion de penſer à une jeune fille dont l'état étoit ſi different du ſien, & qu'il falloit abſolument qu'il ſe diſpoſât à épouſer dans deux jours la Princeſſe Zelimé. Il ſortit avec Silentieux, en diſant ces mots, ordonna à ſon Capitaine des Gardes d'empêcher que le Prince ne ſortît de ſon appartement. Le diſcours du Roi rendit Timandre furieux; il employa toutes ſortes de moyens pour tromper la vigilance de

celui qui le gardoit, ou pour le corrompre, ce fut inutilement. D'un autre côté, Silentieux envoya chercher la Princesse, & lui apprit qu'elle alloit dans deux jours épouser un Prince aimable & successeur d'un grand Empire. Une fille à qui l'on promet un Epoux jeune & charmant, apprend ordinairement cette nouvelle sans douleur, mais Zelimé en fut cependant très-affligée. Timandre avoit fait une forte impression sur son cœur, elle sentoit bien qu'elle ne pourroit jamais l'oublier. Mais n'osant faire connoître ses sentimens à son pere, elle se disposa à lui obéir; ce ne fut pas sans se plaindre plus d'une fois en secret & de sa destinée, & du fils d'Abal. Qu'il est leger, disoit-elle à chere Fatime, & comment croit-on pû penser qu'il eût pu

m'oublier avec tant de facilité, en voyant la douleur qu'il reſſentoit de me quitter. Helas, il étoit moins volage lorſqu'il étoit papillon ! Que ne l'eſt-il encore ? j'aurois du moins le plaiſir de le voir. Enfin le jour qui, ſelon elle, devoit être le plus malheureux de ſa vie, arriva ; elle fut conduite au Temple comme une victime. Timandre, de ſon côté, s'y rendit, bien réſolu d'aſſurer la perſonne qu'on lui deſtinoit, qu'il ſe détermineroit plûtôt à perdre la vie qu'à lui donner la main. Il entra donc, & traverſant avec un air fier toute la nombreuſe aſſemblée, il approcha de la Princeſſe. Elle étoit pâle & tremblante. Il n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur elle, qu'il la reconnut pour être celle qu'il adoroit. Quelle joye pour lui ! Quelle charmante ſurpriſe

pour elle ! Il lui fit connoître en peu de mots combien il trouvoit son sort favorable : il remercia Silentieux & le Roi son pere de la tromperie qu'ils lui avoient faite; ensuite on fit la cérémonie, qui s'acheva au grand contentement de tout le monde. Comme on alloit sortir du Temple, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler les plus déterminés : les voûtes de ce superbe Edifice s'entr'ouvrirent, & l'on vit paroître une femme voilée, montée sur un chat noir d'une grosseur épouvantable ; elle s'approcha des nouveaux mariés, & les touchant d'une baguette d'or, leur dit : Amans trop fortunés, recevez de ma main la mort que je vous donne : aussi-tôt Timandre & Zelimé tomberent sans sentiment, & firent pousser des cris de dou-

leurs à tous ceux qui furent témoins de ce spectacle. La cruelle Magicienne tirant ensuite de dessous sa robbe un poignard, se le plongea dans le sein, en disant : & toi Reine trop tendre & trop infortunée, meurs, abandonne la vie, puisqu'elle est sans charmes pour toi. En achevant ces mots, elle rendit le dernier soupir, & le char sur lequel elle étoit arrivée remporta son corps par le même endroit où il étoit entré. Ce spectacle avoit saisi d'effroi toute la Cour ; les deux Rois & la Reine s'étoient évanouis à la vûe du malheur qui venoit d'arriver. Un concert admirable de voix & d'instrumens les fit revenir de leur foiblesse. Ils apperçurent la même voûte du Temple qui s'ouvroit une seconde fois, & qui laissa passer une Caleche de rubis tirée par

douze Aiglons blancs, dans laquelle paroiſſoit une belle Dame vêtue d'une robbe blanche brodée de diamans, & qui fut reconnue par Silentieux & Fatime, pour être la Fée ſecourable. Conſolez-vous, Princes, dit-elle aux deux Rois, vos enfans ne ſont pas morts, je veillois à leur conſervation, & j'ai empêché que la baguette de la jalouſe & fauſſe Gratieuſe n'ait abregé leurs jours; elle ne s'eſt point apperçûe qu'ils ne ſont qu'aſſoupis, ainſi ſatisfaite de ſa vengeance, & deſeſperée d'avoir perdu ce qu'elle aimoit, elle s'eſt donnée une mort véritable. S'adreſſant enſuite aux deux Epoux, levez-vous aimable couple, leur dit-elle, & vivez une longue ſuite d'années ſans ceſſer de vous aimer, & ſans que rien puiſſe jamais troubler votre fé-

licité. A cette voix, Timandre & Zelimé reprirent leurs esprits. On entendit alors des cris de joye de toutes parts, mais cette joye fut changée en tristesse quand on vit que la Fée les ayant fait monter dans sa Caleche avec Silentieux, Abdal, Zemona & Fatime, les conduisit tous dans le séjour des Graces, où le Prince & la Princesse regnerent plusieurs siecles toujours aimables & toujours amans. Silentieux & Abdal y passerent des jours tranquilles; ce dernier abandonna sans peine son Royaume, & regretta peu ses Sujets, quoiqu'il en fut sincerement aimé. Il n'avoit jamais pu leur inspirer des sentimens de justice & de pieté. Il trouva plus de satisfaction à vivre sans aucun rang avec des personnes vertueuses, qu'il n'en

avoit éprouvé en regnant ſur un peuple corrompu. Secourable les ayant rendus tous heureux, les quitta pour aller ſoulager les peines de pluſieurs autres malheureux.

FIN.

LES TROIS NOUVEAUX CONTES DES FÉES.

SECOND CONTE.

IL y avoit une fois dans le pays des Zinzolantins un Roi qui avoit pour les vers à ſoye une extrême paſſion ; il paſſoit les jours entiers dans ſes jardins à cueillir lui-même des feuilles de Meurier pour leur nourriture, & le reſte du temps ſe renfermoit dans ſon cabinet pour regarder travailler ces petits animaux, & pour y faire des échevaux de la ſoye qu'ils avoient filé, ne trouvant qui que ce ſoit

qui les fit à son gré. En effet, personne ne devidoit mieux que lui cette soye, il en donnoit fort souvent aux Seigneurs, (la plûpart devideurs à son exemple,) se firent gloire d'imiter le Souverain. Qu'en arriva-t-il? L'esprit & la politesse abandonnerent un séjour où ils étoient si mépriſés; l'impolitesse s'empara de la jeunesse, & l'ennui fut le partage des plus belles Dames. Dans l'impossibilité de faire usage de leurs charmes avec des hommes qui ne connoissoient & n'admiroient que la beauté de leurs vers, & la finesse de leur soye, elles se retirerent presque toutes dans des Provinces éloignées. Il s'y forma une petite Cour, non de Princes, ni de Ducs, pas même de Marquis, elles en avoient éprouvé trop d'impertinences & d'impo-

liteſſes, mais de perſonnes d'une condition moins élevée, qui pour n'avoir aucun de ces Titres pleins de vanité, n'en avoient pas moins de merite. Chez eux, on trouvoit le bon goût & la probité. Ils chériſſoient les Sciences, & jouiſſoient de tous les plaiſirs ſans jamais en bannir la délicateſſe qui ſeule en fait tout le charme; enfin c'étoit des hommes differens de ceux de la Cour du Roi, Devideur. La Reine fut une des premieres à ſe retirer; elle avoit un fort beau Château dans une Forêt ſituée ſur le bord de la mer, elle le choiſit pour ſon habitation.

Après avoir pris congé du Roi, à qui ſon départ ne déplût point, elle emmena avec elle deux Princeſſes qui étoient les ſeuls fruits de ſon mariage, & quelques-uns de ſes Sujets

dont elle connoissoit le zele & l'affection. La solitude de ce lieu ne l'effraya pas : elle le fit embellir, & rendit ce séjour charmant, en joignant à tout ce que la nature avoit de plus beau, ce que l'art avoit de plus parfait. Environnée de gens qu'elle aimoit, elle goûtoit dans ce Palais une tranquillité qu'elle n'avoit jamais éprouvée. Les Princesses en trouvoient aussi le séjour enchanté. Elles aimoient la Musique, & les plus habiles Musiciens du monde se trouvoient à leur suite. Ces deux jeunes personnes étoient aussi belles que bien faites, cependant elles n'étoient pas également aimables. L'aînée, nommée Aigremine, étoit fiere, envieuse, vindicative & cruelle. La cadette étoit douce, complaisante, & n'avoit point de plus grand plaisir que

celui d'obliger. Elle avoit dans l'eſprit & le caractere mille charmes qui la faiſoient aimer de tous ceux qui la connoiſſoient; auſſi avoit-elle merité le nom d'Aimée : elle ſentoit pour ſa ſœur une amitié véritable, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle en étoit haïe. Un jour, après en avoir eſſuyé mille reproches, parce qu'elle ne vouloit point paroître en habit negligé à un Bal où il devoit ſe trouver beaucoup de monde, elle fut ſe promener toute ſeule ſur le rivage, pour diſſiper le chagrin que l'humeur de la Princeſſe ſa ſœur lui avoit cauſé. Aigremine de ſon côté alla dans la Forêt pour imaginer à ſon aiſe une parure qui pût effacer celle de ſa ſœur : occupée de ces penſées, elle marcha long-temps ſans s'appercevoir du chemin qu'elle faiſoit,

vit avec ſurpriſe que l'eſcalier étoit éclairé par pluſieurs bougies, placées dans de très-beaux luſtres de criſtal de roche. Elle continua donc ſon chemin ; & quand elle eut deſcendu plus de trois cens marches, elle arriva dans un appartement meublé magnifiquement. On dira qu'il eſt étonnant & preſqu'impoſſible qu'une perſonne de ſon ſexe ait été aſſez hardie pour entrer ſeule dans un ſoûterrain qui lui étoit inconnu ; mais je dirai, parce que je le ſçai, & pour que l'on ceſſe de s'en étonner, qu'elle portoit au petit doigt une bague que ſon ayeul lui avoit laiſſé en mourant, pour la préſerver juſqu'à l'âge de vingt ans de toutes ſortes de dangers. Perſuadée qu'elle n'avoit rien à craindre, elle avança juſques dans un grand Cabinet, ou plûtôt un Magazin

de bijoux rares & de pierres précieuſes. Elle s'arrêta pour examiner toutes ſes richeſſes, mais portant ſa vûe ſur un lit de drap d'argent placé dans un eſpece d'enfoncement. Quel fut ſon étonnement! lorſqu'elle apperçût ſur le lit un jeune homme le plus beau qui fût jamais; il paroiſſoit enſeveli dans un profond ſommeil. Aigremine s'approcha du lit pour le mieux conſiderer: cette curioſité lui coûta cher, puiſque dès ce moment elle ne fut plus maitreſſe de ſa liberté. Perſuadée (comme toutes les jolies femmes le ſont) qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, elle n'heſita point à réveiller cet aimable inconnu, & cela dans le deſſein de lui inſpirer cette tendreſſe qu'elle ſouhaitoit qu'il eut déja pour elle. Elle fit donc un peu de bruit en paſſant dans la

chambre prochaine, afin qu'il ne pût l'en accuſer : elle y trouva un papier ſur lequel ce qui ſuit étoit écrit

Celle qui pourra ſe faire aimer du plus laid de tous les mortels, aura ſeule le pouvoir de rendre ſenſible le Prince qui repoſe ici.

La Princeſſe lut ce papier pluſieurs fois, & ſe flatta que ſes yeux étoient aſſez puiſſans pour toucher ce jeune Prince, & qu'elle en feroit la conquête ſans être obligée de chercher le plus laid des hommes pour lui donner de l'amour. Remplie de cette confiance, elle voulut rentrer dans le Cabinet, ne doutant pas que l'Inconnu ne fût réveillé ; mais une toile d'araignée, au travers de laquelle il étoit impoſſible de diſtinguer aucun ob-

jet, en ferma l'entrée ſi-tôt qu'elle ſe mit en devoir d'en approcher. Un ſi leger obſtacle ne m'empêchera point de paſſer, dit Aigremine ; elle s'avance, & malgté tous ces efforts elle ne pût jamais lever ni percer cette toile. Etonnée d'une ſi grande réſiſtance, elle prit le parti de remonter dans la Forêt, de retourner auprès de la Reine, & de faire chercher cet homme ſi vilain qu'il falloit rendre amoureux avant que d'enflammer celui qu'elle venoit de voir. Elle repaſſa donc dans les mêmes appartemens, remonta l'eſcalier, & ſortit de l'arbre par la porte qu'elle avoit ouverte. A peine en étoit-elle ſortie, cette porte ſe referma ſans qu'il lui fût poſſible de voir par où elle s'étoit ouverte, ni de retrouver la petite clef. Elle tourna plu-

ſieurs fois au tour de l'arbre, mais ce fut inutilement. Deſeſperée de cette avanture, elle reprit le chemin du Château, & ſe trouva ſur le bord de la mer; elle apperçut la Princeſſe ſa ſœur qui regardoit avec attention un Brillant d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenante; un oiſeau venoit de le laiſſer tomber ſur ſa robbe, en lui diſant de le conſerver avec ſoin, parce qu'il la préſerveroit un jour d'un grand danger, ſi elle avoit recours à lui. Aigremine enchantée de la beauté de cette pierre admirable, voulut s'en emparer; elle en fut empêchée par un petit homme qui ſe trouva derriere elle, & dont la figure épouvantable lui fit prendre la fuite, auſſi-bien qu'à la Princeſſe Aimée. L'une & l'autre ſe retirerent dans la Forêt.

Ce petit homme avoit trois pieds de haut, ſa tête plate & fort large étoit ornée de grands cheveux roux ; ſes yeux étoient enfoncés, & ſi peu ouverts, qu'on ne les auroit jamais diſtingués ſans le rouge éclatant dont ils étoient bordés ; ſon nez étoit long & pointu, ſes joues pendoient juſques ſur ſa poitrine, & ſa bouche & ſon menton étoient garnis d'une barbe rouſſe, longue & touffue. Son corps tout contrefait n'étoit ſoûtenu que d'une jambe ſur laquelle il étoit poſé comme ſur un pivot ; mais il étoit ſi bien en équilibre, que le moindre vent le faiſoit tourner ſans diſcontinuer, c'eſt pourquoi il ne ſortoit que lorſque l'air étoit extrêmement calme ; il ne marchoit point, mais il ſautoit avec une legereté merveilleuſe, & faiſant

pluſieurs petits ſauts, il arrivoit promptement où il avoit envie d'aller. Aigremine, revenue de la peur que ce petit monſtre lui avoit cauſé, ſe rapprocha de lui, & d'un ton plein d'aigreur, lui demanda qui il étoit, & qui pouvoit l'avoir rendu aſſez hardi pour s'oppoſer à ce qu'elle avoit envie de faire. Je ſuis un Roi puiſſant, lui dit-il, je me nomme Sincar; des raiſons que je ne puis vous dire m'éloignent de mes Etats, & me font paſſer mes jours dans le fond d'un rocher qui n'eſt pas loin d'ici. Je vous ai vû pluſieurs fois dans ces beaux lieux, j'ai remarqué les injuſtes procedés que vous avez eu ſouvent avec la Princeſſe votre ſœur, & je viens encore d'être témoin de la violence que vous lui vouliez faire, en lui arrachant un Diamant qui lui doit appar-

tenir. L'amour que j'ai pour la juſtice, joint à un mouvement que je n'oſe declarer, m'ont engagé à prendre ſon parti, & à vous empêcher de lui faire cette violence. La Princeſſe écouta ce diſcours avec une impatience extrême; elle diſſimula cependant ſa colere, parce qu'elle fit reflexion que celui qui lui parloit ne pouvoit être égalé en laideur par qui que ce fût au monde, & qu'elle ne devoit par conſequent rien negliger pour lui plaire, puiſqu'il étoit écrit qu'elle ne pourroit qu'à cette condition rendre ſenſible ce qu'elle aimoit. Elle prit donc un air plus doux, & lui dit que la qualité de Roi & l'état malheureux auquel il paroiſſoit réduit, la forçoit à lui pardonner, qu'elle deſiroit même d'être de ſes amies, & qu'elle ſe flattoit qu'il

ne

ne lui refuſeroit pas ſon amitié; enſuite elle le pria de venir la voir au Château, en l'aſſurant que la Reine, apprenant ſa qualité, lui offriroit ſans aucun doute un appartement où il pourroit attendre plus à ſon aiſe que la fortune ceſsât de le perſecuter. Le Roi la remercia poliment, & lui dit qu'il connoiſſoit trop bien quel étoit l'excès de ſa laideur, pour oſer ſe flater de l'amitié d'une auſſi belle Princeſſe, & pour aller habiter une Cour où il ſçavoit que l'on pardonnoit auſſi peu la difformité de la figure. En diſant cela, il fit un ſaut pour prendre congé d'elle, & lui faire une révérence, & ſe retira en ſoupirant (non ſans regarder l'aimable Aimée que la preſence de ſa ſœur avoit toujours tenue un peu éloignée.) Cette Princeſſe avoit écouté la

converſation de ſa ſœur & de Sincer ; elle avoit été ſurpriſe de l'air de bonté qu'Aigremine avoit affecté, & de la priere qu'elle lui avoit faite de venir au Château. Elle jugea que la Princeſſe n'avoit eu cette douceur, que parce qu'elle vouloit cacher quelque deſir de vengeance. La pitié qu'Aimée avoit pour les malheureux, lui fit prendre la réſolution d'avertir le Roi de ſe méfier des careſſes apparentes que ſa ſœur lui feroit. Elle remit au lendemain l'exécution de ſon projet. Ce jour étant arrivé, elle ſortit avec une de ſes femmes, & prit le chemin du rocher de Sincer. Elle en étoit fort peu éloignée lorſqu'elle s'arrêta pour écouter un air dont les paroles paroiſſoient lui être adreſſées. Le ſon de la voix qu'elle entendoit étoit ſi

touchant, & flatoit ſi fort ſon oreille, qu'elle demeura long-temps dans l'endroit où elle étoit, même après que l'on eut ceſſé de chanter. Cephiſe, (c'étoit le nom de celle qui l'accompagnoit) la tira de ſa rêverie en lui faiſant appercevoir Sincer, qui venoit à elle. Quoiqu'elle ſe fut déterminée à le conſiderer ſans effroi, elle ne put cependant jetter les yeux ſur lui ſans trembler, & ſans les détourner auſſi-tôt. Il s'en apperçut avec chagrin; & la ſaluant avec beaucoup de reſpect, il la pria d'entrer un inſtant dans ſon Palais ruſtique pour s'y repoſer. Aimée y conſentit, & lui dit qu'elle n'étoit ſortie que pour le voir, & lui apprendre des choſes d'une extrême conſequence. Le Roi lui preſenta la main de la meilleure grace qu'il lui fut poſ-

ſible, la conduiſit dans ſa grotte, & lui tint les diſcours du monde les plus ſpirituels. Elle ne ſe ſeroit jamais imaginée qu'un homme auſſi laid pût s'exprimer avec autant de grace. Tout ce qu'il lui diſoit étoit prononcé d'un ton, d'une façon qui plût ſi fort à la Princeſſe, qu'elle ſouhaita plus d'une fois en elle-même d'avoir un Amant qui eût autant d'eſprit que cet infortuné. Enfin elle arriva dans le Rocher: une mouſſe verte & fraîche le tapiſſoit, une table faite d'un morceau de marbre blanc que la nature ſeule avoit travaillé, un lit & quelques ſieges de gazon étoient les uniques meubles qu'il renfermoit. Une fontaine d'où ſortoit une eau claire & pure tomboit du haut de ce Rocher, & formoit en bas un petit ruiſſeau dont le bruit joint à ce-

lui que faiſoient deux Roſſignols perchés ſur un Oranger chargé de fleurs & de fruits, parut plus charmant à la Princeſſe, que les plus beaux Concerts qu'elle eut jamais entendus. Après avoir fait l'éloge de cette agreable retraite, elle entretint Sincer des raiſons qui l'avoient engagée à lui rendre viſite. Le Prince charmé de l'interêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit, lui dit les choſes du monde les plus fortes pour lui marquer ſa reconnoiſſance. Il lui en échapa même quelques-unes qui faiſoient connoître que ſon cœur étoit rempli de l'amour le plus tendre. Aimée les entendit bien, mais elle feignit de ne pas deviner que c'étoit à elle qu'elles s'adreſſoient ; & pour changer la converſation, elle conta au Roi avec quelle ſatisfaction elle

avoit entendu une voix charmante avant que de le rencontrer, & lui demanda s'il ne connoissoit pas celui qui avoit si bien chanté. C'est un Prince qui vous adore, répondit Sincer, & qui vous offre son cœur, sa main & la Couronne qu'il doit un jour porter, mais sa figure lui défend d'espérer. Il soupira en finissant ces mots. La Princesse rougit, & comprenant bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler, elle ne le questionna pas davantage, mais elle devint rêveuse; elle le quitta peu après, parce qu'elle craignoit qu'on ne s'apperçut de son absence. Elle reprit donc le chemin du Palais en entretenant Cephise de l'esprit qu'elle trouvoit à Sincer. Je t'avoue, ma chere Cephise, lui disoit-elle, que je sens pour lui, malgré sa laideur, ce que je n'ai

jamais ſenti pour perſonne. Je ne ſçai ſi c'eſt amitié, mais je tremble que ce ne ſoit quelque choſe de plus. Quoi! Madame, dit cette fille étonnée, vous aimeriez ce petit monſtre, & toute ſa figure ne vous fait pas d'horreur! vous pourriez vous réſoudre de vivre avec lui! que feriez-vous d'un homme ſi hideux? Le plus petit vent le fait tourner comme une girouette. Ah, dit la jeune Aimée, il penſe ſi délicatement, il parle avec tant d'eſprit, que je le préfererois aux plus beaux hommes du monde; ils ſont preſque toujours d'une ſottiſe outrée, enchantés d'eux-mêmes: ils ont autant de plaiſir à conſulter leurs miroirs, que les perſonnes de notre ſexe. La Princeſſe alloit continuer ſon diſcours; mais un cri qu'elle entendit faire l'en empêcha, & regardant à

terre, elle vit avec surprise une vipere blanche qui jettoit du feu par les yeux, & qui lui dit: vous avez pensé m'écraser Madame; si je n'étois pas aussi bonne que je suis, je vous punirois de votre étourderie, mais je vous pardonne à condition que vous me remettrez sur le tronc du maronier que vous voyez, & duquel je viens de tomber, je reconnoîtrai quelque jour ce service, car je suis Fée; mais comme toutes mes sœurs, je suis obligée de quitter ma figure naturelle un jour de la semaine pour prendre celle que me donne un vieux sorcier de qui nous dépendons, & qui nous punit de cette façon pour lui avoir coupé un jour qu'il dormoit une barbe & des moustaches qui nous déplaisoient fort. Je reprendrai ce soir ma forme ordinaire, & vous au-

rez de mes nouvelles. Aimée la prit en tremblant, la porta ſur l'arbre, & s'éloigna promptement pour ne plus voir cette bête qui lui avoit fait une peur horrible ; elle arriva donc au Château, elle y trouva Aigremine qui envoyoit de la part de la Reine prier le Roi Sincer de venir paſſer quelques jours au Palais. Ces ordres effrayerent d'abord Aimée qui connoiſſoit la mechanceté de ſa ſœur, mais elle ne fut pas long-temps ſans être raſſurée, parce qu'une femme d'Aigremine lui confia l'avanture de la Forêt que cette Princeſſe lui avoit appris. Sincer fut ſurpris de la priere que la Reine lui faiſoit faire. Son premier mouvement fut de la refuſer honnêtement ; mais faiſant reflexion qu'il verroit tous les jours la belle Princeſſe qu'il ai-

moit, il se détermina à partir; & sauta dans une Caleche que l'on lui avoit envoyée. Il étoit attendu au Château avec impatience : mais cette impatience avoit differens motifs. Toutes les Dames étoient curieuses de voir cet homme fait autrement qu'un autre. Enfin il y arriva, & reçut les honneurs que l'on devoit à son rang. Aigremine lui fit un accueil très-agreable; elle étoit extraordinairement parée, & sans la beauté de la Princesse sa sœur, on auroit cru qu'elle étoit la plus belle de l'univers; malgré tous ses soins, elle eut le chagrin de voir & ce jour-là & les suivans que Sincer n'étoit point touché de ses charmes; ses regards étoient incessamment tournés pour Aimée. Le dépit d'Aigremine fut inconcevable; elle avoit tout mis en œu-

vre pour plaire au plus affreux des mortels ſans pouvoir y réuſſir : tout ce qui offenſe l'amour propre des Dames n'eſt jamais pardonné, auſſi devint-elle furieuſe contre le Prince & la Princeſſe. Que n'auroit-elle pas donné pour les empêcher de ſe voir ? mais cela n'étoit pas poſſible, car le Roi avoit la liberté de lui parler, & il en cherchoit les occaſions. Elles ſe preſentoient ſouvent, & Aimée ne ſe refuſoit point au plaiſir de l'entendre. Cette Princeſſe ſe promenant un ſoir dans une des allées du Parc, apperçut une boule qui rouloit fort vîte, & qui s'arrêta lorſqu'elle fut près d'elle. Cette boule s'ouvrit, & elle en vit ſortir une petite femme, qui s'élevant tout d'un coup devint haute de dix ou douze pieds. Je ſuis la Fée farouche, dit-elle à la

Princeſſe, à qui vous avez rendu ſervice il n'y a pas long-temps. Aimée la reconnut, parce qu'elle jettoit du feu par les yeux comme la vipere blanche qu'elle avoit mis ſur l'arbre. Elle la ſalua donc très-reſpectueuſement. La Fée lui dit que l'amitié qu'elle avoit pour elle l'avoit engagée à la demander en mariage à la Princeſſe ſa mere pour le Roi Papillon ſon neveu le plus aimable de tous les hommes, qu'elle ſortoit du Cabinet de la Reine qui lui avoit donné ſon conſentement, & que dans deux jours le Prince arriveroit pour l'épouſer. Cette nouvelle qui auroit fait un grand plaiſir à beaucoup de Princeſſes, affligea ſenſiblement la jeune Aimée. Elle en fut ſi touchée, qu'elle n'eut pas la force de répondre un ſeul mot à la Fée. Farouche s'imagi-

nant que c'étoit la joye qui l'empêchoit de parler, la baisa au front, & lui disant adieu se remit dans sa boule qui reprit le chemin par lequel elle étoit venue. Cephise arrivant aussi-tôt, vint dire à la Princesse que la Reine la vouloit entretenir; elle se rendit donc auprès d'elle, & sans lui donner le temps de répondre, elle lui ordonna de se préparer à recevoir dans deux jours le Prince Papillon pour époux. Aimée se jetta à ses genoux, & la conjura de retirer la parole qu'elle avoit donnée à Farouche. La Reine fut inflexible, elle craignoit le pouvoir des Fées; & dans l'esperance que cette Fée lui donneroit un jour des marques de son amitié, elle dit à sa fille qu'elle vouloit être obéie. Cette Princesse n'osa répondre, & se retira fort affli-

gée. Aigremine, qui dans un autre temps auroit été jalouse de la préférence que la Fée avoit donnée à sa sœur, en fut charmée, se flattant que Sincer, ne la voyant plus, pourroit s'attacher à elle. Une nouvelle si facheuse vint bien-tôt aux oreilles de ce malheureux Roi; il en tomba dangereusement malade, cependant le jour que le neveu de la Reine devoit être presenté arriva. La Reine, les Princesses, & toute la Cour furent au devant de lui. A peine étoient-elles sur la terrasse, qu'elles apperçurent de fort loin une espece de nuée fort brillante qui s'approchoit avec vîtesse. On ne douta point que ce ne fut le Prince. C'étoit lui en effet; il étoit dans un char de diamans tiré par plus de dix mille papillons, tous couleur de rose. Ils

étoient attachés par des fils d'or entrelacés avec beaucoup d'art; cent jeunes Seigneurs suivoient leur Maître dans des Caleches de cristal garnies de rubis & d'émeraudes tirées également par des papillons, mais ceux-ci n'étoient que blancs. Le Roi fit descendre & arrêter son char aussi-tôt qu'il fut auprès des Dames, & vint au devant d'elles avec toute sa suite dans le plus bel ordre du monde. Il étoit habillé magnifiquement, & jamais homme n'avoit été plus poudré & plus frisé qu'il le parut alors, aussi avoit-il passé au moins trois heures à sa toilette; la crainte qu'il avoit de déranger sa frisure le faisoit marcher très-doucement, cependant cela n'empêchoit pas qu'il n'eut très-bon air: tout le monde l'admira & se récria sur la fraicheur

de ſon tein, & ſur la blancheur de ſes mains. Rien de plus joli que ſa figure dont lui-même paroiſſoit épris. Il reconnut aiſément la Princeſſe au portrait que lui en avoit fait la Fée; & s'étant approché de ſa maîtreſſe, il lui fit une révérence des plus étudiées; & après lui avoir preſenté la main, ce n'eſt pas ici, dit-il à Aimée, une place propre à vous faire un compliment ſur votre beauté, l'air eſt trop brûlant: & comment pouvoir cauſer ſur une terraſſe expoſée à l'ardeur du ſoleil. Rentrons, & ne courons pas riſque de devenir auſſi noirs que des Afriquains. A ces mots, il prit le chemin du Château ſans preſque ſaluer la Reine, non plus que les autres Dames de ſa ſuite. Etant entré avec la Princeſſe & celles qui l'accompagnoient dans

dans un grand ſalon préparé pour le recevoir, il ſe jetta ſur un Canapé, diſant qu'il étouffoit de chaud, & s'y tint d'un air auſſi panché que peu reſpectueux : il demanda cependant pardon à la Princeſſe de ce qu'il ne l'entretenoit pas, & lui dit qu'il falloit abſolument qu'il ſe fût un peu repoſé, & qu'il eut moins de chaud avant que de pouvoir ſe réſoudre à parler, & tout de ſuite tirant de ſa poche des flacons garnis de diamans, & remplis d'eaux de ſenteur ; il la répandit enſuite ſur ſes mains : ouvrant après pluſieurs tabatieres d'or & de pierres précieuſes, il prit du tabac, puis il chanta un petit air entre ſes dents, qu'il ne finit que pour demander à la Princeſſe ſi elle n'avoit pas trouvé ſon équipage fort brillant, & ſi l'habit qu'il avoit choiſi entre

deux cens, n'étoit pas de son goût. Son discours tomba ensuite sur l'amour que plusieurs femmes avoient eu pour lui. On peut juger si de pareils discours se trouverent du goût de la belle Aimée : elle qui préferoit l'esprit & le bon sens à tout, & qui n'étoit point comme les personnes de son sexe, qu'un habit magnifique, une taille bien prise, & quelques autres agrémens aussi peu estimables touchent davantage qu'un cœur bien fait & un esprit délicat & naturel. Elle conçut donc pour lui un si grand éloignement, qu'elle sortit du salon, en disant qu'elle se trouvoit mal, & se retira dans son appartement pour cacher sa tristesse & ses pleurs. Quoique Sincer fut très-malade, il s'y traîna quelque temps après pour s'informer de ses nouvelles. La Prin-

ceſſe ſoupira en le voyant, & lui dit : Ah, Prince, pourquoi n'eſt-ce pas à vous que la Reine me deſtine ! ne ſçauriez-vous m'arracher à celui que l'on veut unir avec moi ? Sincer, tranſporté, prit une de ſes mains, la baiſa tendrement, & lui dit : Quoi ! belle Aimée, ſeroit-il vrai que vous aimaſſiez mieux vivre avec moi qu'avec un Prince dont tout le monde admire la beauté & la bonne mine : fait comme je ſuis, ſerois-je aſſez heureux pour ne vous point déplaire ? Répondez-moi, de grace, votre réponſe fera le bonheur ou le malheur de ma vie. Oui, Seigneur ! lui dit-elle, je vous aime. Cependant elle alloit continuer, mais Sincer faiſant un ſaut en arriere devint ſi petit, ſi petit, qu'à la fin elle ne le vit plus. Une épaiſſe fumée parut à ſa place, & quand

elle ſe fut diſſipée, la Princeſſe vit devant elle un jeune homme beau comme le jour, & dont l'air à la fois noble, doux & ſpirituel, inſpiroit un certain je ne ſçai quoi qui le faiſoit aimer auſſi-tôt qu'on le voyoit. Elle le regarda donc avec autant d'admiration que de ſurpriſe; mais elle fut bien plus étonnée lorſqu'il lui dit avec toutes les graces imaginables : l'aveu charmant que vous venez de me faire, Madame, vient de finir mon enchantement. Je ſuis Sincer, qui ſous une forme déplaiſante a été aſſez hardi pour vous dire qu'il vous adoroit. Aimée le reconnut au ſon de ſa voix, & laiſſant éclater la joye qu'elle avoit de le retrouver ſi different de ce qu'il avoit été, elle le pria de lui apprendre comment une ſemblable métamorphoſe

avoit pû ſe faire. Je ſuis Roi, lui dit-il, de l'Iſle de la Sincerité : j'y regnois paiſiblement aimé de tous mes Sujets. Un jour que je chaſſois avec beaucoup d'ardeur un Lion qui m'avoit échapé pluſieurs fois, je me perdis, & je me trouvai dans une allée où j'apperçus une femme faite comme j'étois il y a un moment : je la regardai ſans pouvoir m'empêcher de rire en la voyant tourner ſur ſa jambe comme un bilboquet. Elle s'en apperçut, & ſe mettant en colere, elle me demanda de quoi je riois ; la politeſſe m'empêcha de lui en faire l'aveu, mais enfin elle me preſſa ſi fort, que je convins de l'effet que la ſingularité de ſa figure avoit fait en moi ; ma ſincerité lui déplut, elle fronca le ſourcil, elle fit trois ou quatre culbutes, après leſquelles elle

me dit : pour te punir de ton insolence, je veux que tu deviennes semblable à moi, rien ne pourra te rendre ton état naturel, à moins que tu ne trouve une jeune Princesse qui réunisse l'esprit, la bonté & la beauté, pour qui tu ressente un violent amour, & à laquelle malgré ta difformité tu puisse en inspirer assez pour obtenir l'aveu de sa tendresse. Tu pourras cependant reprendre ta forme naturelle une heure chaque jour; mais ce ne sera que dans un souterrain qui se trouve dans une Forêt qui appartient au Roi Devideur. Je veux encore qu'il ne te soit pas permis d'apprendre ton malheur à qui que ce soit au monde, que tu ne sois plus enchanté. J'écoutai ces menaces avec patience, je crus qu'elles seroient sans effet; mais quelle

fut ma douleur lorſqu'après que cette épouvantable Fée, car c'en étoit une, eut ſouflé ſur moi, je me trouvai transformé comme elle, & que je la vis s'éloigner de moi, en riant de toute ſa force. Je n'oſai plus retourner dans mon Palais, ni me vanter de ma naiſſance, perſuadé qu'on ne me croiroit pas. L'envie que j'avois de reprendre mon premier état me détermina à parcourir differens Royaumes, & de voir pluſieurs Cours, dans l'eſperance de trouver une Princeſſe telle que la Fée me l'avoit dépeinte; mais ce fut inutilement. Je me laſſai donc de chercher, & je formai la réſolution de vivre dans quelque coin du monde, éloigné de tout commerce. Je choiſis le Rocher où vous m'avez vû; je l'habitois depuis un an, lorſque j'eus le bonheur de

vous admirer la premiere fois ; vous me parûtes une Divinité, & ſentis que vous étiez celle qui pouvoit ſeule m'inſpirer de l'amour ſans oſer eſperer de vous en inſpirer à mon tour, ni penſer qu'il vous fut poſſible de vous accoutumer à me voir : j'allois quelquefois dans le ſoûterrain de la Forêt pour avoir la ſatisfaction de me retrouver pendant quelques minutes tel que je ſuis. Je fus ſurpris un jour d'y voir la Princeſſe votre ſœur, parce qu'un taliſman en défendoit l'entrée à tous les mortels. Je feignis de dormir, & pour ne lui point parler, & parce que je ſentois que le moment de ma métamorphoſe alloit arriver, elle ſe fit en effet auſſi-tôt qu'elle fut ſortie du Cabinet. Je ſortis alors du ſoûterrain par un chemin inconnu à tout autre qu'à moi ;

moi ; elle-même elle en ſortit auſſi, parce qu'il ne lui fût pas poſſible de rentrer dans l'appartement où elle m'avoit vû.

Elle venoit d'avoir vingt ans accomplis, & ſon anneau n'avoit de vertu contre les taliſmans que juſqu'à ce qu'elle eut atteint cet âge. Voilà, ma chere Aimée, mon hiſtoire, il ne me reſte plus à preſent qu'à vous jurer une tendreſſe éternelle, & qu'à vous prier de ſouffrir que je faſſe tous mes efforts auprès de la Reine votre mere, pour qu'elle vous accorde à mon amour; & qu'elle vous permette de venir regner dans des Etats où vous verrez tout le monde empreſſé à vous plaire. En achevant ces mots, il vit entrer Aigremine & Farouche qui avoient écouté leur converſation ; l'une & l'autre étoient en furie ; la

Fée, parce qu'Aimée dédaignoit son neveu, & Aigremine, parce que le Prince Sincer qu'elle reconnoissoit pour cet homme si charmant qu'elle avoit vû dans le soûterrain, étoit amoureux de sa sœur. Elle fit éclater sa colere contre les deux amans, mais Farouche termina la dispute en s'approchant de la malheureuse Aimée; & la prenant par des boucles de cheveux qui tomboient de sa coeffure, elle l'enleva par la fenêtre, sans que le desespoir du Roi pût y mettre le moindre obstacle; il sortit aussi-tôt malgré Aigremine qui voulut l'arrêter; & sans sçavoir où il alloit, il s'éloigna du Palais, résolu de ne point prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé sa chere Princesse. Le Roi des Papillons, en apprenant cette nouvelle, se mit à rire; il trouva

le Conte fort bon à faire, & retourna dans ſon Royaume. Pendant cé temps, ſa bonne tante emportoit Aimée tout auſſi vîte qu'elle le pouvoit. Après avoir parcouru pluſieurs grands deſerts & rochers eſcarpés, elle arriva au pied d'une Tour de fer; à ſon ordre, la porte s'ouvrit, elle y fit entrer cette Princeſſe infortunée, & la conduiſant dans une grande ſalle pleine de limaçons, elle lui dit avec un ton aigre, que ſi elle ne vouloit pas conſentir à épouſer le Roi des Papillons, il falloit que dans huit jours elle eut appris à danſer à ces limaçons, ou qu'elle-même elle prendroit la figure d'un de ces vilains animaux. Après cette menace, Farouche s'envola, & la Princeſſe laiſſa couler ſes pleurs en abondance ſans avoir la moindre envie de lui obéir.

Laiſſons-la pleurer à ſon aiſe, & retournons au Roi Sincer. Ce Prince, après avoir traverſé pluſieurs campagnes, ſe trouva dans une Forêt. Après qu'il eut marché quelques pas, il apperçut une maiſon faite de feuilles, & ſur la porte de cette maiſon une petite vieille qui portoit ſur ſon nez une paire de lunettes dont elle ſe ſervoit pour lire ſon livre de vélin. Il paſſa auprès d'elle ſans s'arrêter, & ſans y faire aucune attention; il continuoit même ſon chemin, mais elle lui cria d'arrêter, & lui dit d'un ton de voix caſſée, & en branlant la tête: Prince, c'eſt en vain que tu cherches, tu ne peux rencontrer ta Princeſſe, que tu n'ayes auparavant trouvé une grenouille brillante, une femme extrêmement laide qui connoiſſe ſa laideur, & qui ne cherche point

à plaire, & un homme ſans eſprit qui ne ſe flatte pas d'en avoir. Le Roi connut bien à cette façon de parler que c'étoit encore là une Fée, il la pria donc de lui donner d'autres moyens pour retrouver ſa charmante Aimée ; mais pour toute réponſe, elle lui fit une grimace avec un grand éclat de rire, & rentra dans ſa maiſon. Il continua donc ſon chemin extrêmement las, affligé, & plus incertain que jamais de la route qu'il ſuivroit. Il n'eut pas fait cent pas, qu'il rencontra une autre vieille qui lui demanda la cauſe de ſon chagrin, il lui raconta ſes malheurs, ſans oublier ce que la Fée qu'il venoit de trouver lui avoit dit. Il ajoûta qu'il ne pouvoit ſe flatter de l'eſperance de revoir jamais ſa chere Aimée, s'il étoit vrai que ce bonheur dépendît de

la rencontre d'une grenouille brillante, choſe, dit-il, qui me paroît impoſſible, les deux autres conditions me donnent moins d'inquiétudes. Ne vous flattez pas, reprit la bonne femme, elles ne ſont gueres plus dans les regles de la poſſibilité, cependant vous pouvez trouver les trois choſes en les cherchant. Mais ſi dans un an vous ne les avez point encore découvertes, ſuivez mon conſeil, abandonnez-vous au deſeſpoir, vous ſeriez trop malheureux ſur la terre : allez, je ne puis vous en dire davantage. Que ma ſœur que vous venez de quitter ne vous revoye pas ici, elle eſt méchante, & vous pourriez en éprouver quelque perfidie. Elle ne vous a enſeigné le moyen de retirer votre Princeſſe de l'endroit où elle eſt, que parce qu'elle eſt

perſuadée que vous ne pourrez vous en ſervir. Le Roi qui craignoit les enchantemens, s'éloigna ſans differer, & parcourut le monde avec l'aide d'un cheval qu'il trouva le plus heureuſement du monde en ſortant du Bois. Il fit dans toutes les Villes, dans les Châteaux, dans les Villages, une recherche exacte des plus laides perſonnes & des hommes les plus ſots; il en rencontra beaucoup, mais il remarqua que toutes ces femmes & ces filles ne s'ennuyoient point à leurs toilettes, & qu'elles avoient même l'eſperance de plaire après quelques réparations faites à leurs viſages. Il en voyoit qui, avec un pied de rouge, quelques mouches placées avec art, & beaucoup de fleurs & de rubans, s'imaginoient qu'on les trouveroit aimables mal-

gré leur laideur, & qu'elles pourroient disputer de charmes avec les plus jolies personnes. Cet effet ordinaire de l'amour propre des Dames ne surprit point le Prince ; il sçavoit qu'elles ont toutes apporté en naissant cette bonne opinion d'elles-mêmes ; mais ce qui l'étonna, ce fut de rencontrer chez tous les hommes ce même amour propre aussi fort, & toutes ces petites foiblesses qui rendent le beau sexe mépriſable. Il avoit toujours entendu dire que les hommes étoient le plus parfait ouvrage de la nature, & il avoit ajoûté foi à ces discours sans trop l'examiner : mais il pensa bien autrement lorsqu'il eut étudié ces creatures si parfaites, il connut aisément que la plûpart n'étoient occupées que de bagatelles ; il vit que les unes partageoient leurs

jours ſoit à leurs toilettes, ſoit à la table ou bien au jeu, ou qui pis eſt, à faire les paſſionnées, ſans éprouver une véritable paſſion. Il reconnut que les autres paroiſſoient dans les Compagnies, non pour y raiſonner avec eſprit & bon ſens, mais ſeulement pour y repeter quelques pointes fades qu'ils avoient entendu debiter, quelques bons mots pris dans un Livre, & pour y faire remarquer les bagues de prix, les bijoux, enfin toutes les magnificences dont la fortune leur avoit fait preſent; il en démêla beaucoup d'autres, qui, plus ſots encore, ſe croyoient très-amuſans. Il en vit qui babilloient continuellement ſans ſçavoir ce qu'ils diſoient, & qui ne s'appercevoient pas qu'ils faiſoient baailler ceux qui étoient aſſez patiens pour les écouter,

D'autres qui croyoient bien divertir en contant mal des hiſtoires qu'ils avoient déja racontées cent fois ; enfin d'autres encore qui ne diſoient mot, parce qu'ils ne ſçavoient que dire, s'imaginant que leur ſilence étoit une marque d'eſprit. Je ne finirois pas ſi je ſuivois toutes les eſpeces de ſots qu'il rencontra, ſans cependant en trouver un tel qu'il le ſouhaitoit ; il n'y en avoit aucun qui ne crut avoir de l'eſprit. Ce ſot, cette femme, & cette grenouille ſi rare qu'il cherchoit l'obligerent de faire deux fois le tour du monde, mais ce fut inutilement. Il perdit donc l'eſperance de revoir ſa Princeſſe. Se ſouvenant alors de ce que la petite bonne femme lui avoit conſeillé, il penſa que ſuivant ſes avis il devoit renoncer à la vie, puiſqu'elle n'avoit plus de

charmes pour lui. Ces reflexions le conduisirent sur les bords d'une riviere, l'occasion étoit trop belle pour la manquer : il se précipita dedans, résolu de perdre des jours que ses malheurs lui rendoient insupportables. Au lieu de se noyer, comme il en avoit le dessein, il sentit qu'il tomboit doucement ; un instant après il se trouva sur un gazon au milieu d'un beau jardin ; il crut d'abord éprouver l'illusion d'un songe, mais voyant ensuite qu'il n'étoit ni mort, ni endormi, il se leva pour regarder s'il ne découvriroit personne dans ces lieux inconnus. Il se promena long-temps dans cet endroit solitaire. Enfin il entendit un bruit de cors & de chiens ; un moment après il vit paroître les Chasseurs. Jamais surprise ne fut égale à la sienne. Ces

Chaſſeurs étoient autant de groſſes grenouilles montées ſur des chats verds qui couroient après un Lievre : les unes étoient habillées en Amazones, les autres avoient des robes de taffetas avec des petits bonnets garnis de fleurs & de plumes ; il y en avoit qui ſonnoient du Cor, d'autres qui crioient pour appeller les chiens ; enfin ç'étoit la plus plaiſante choſe du monde. La Chaſſe s'arrêta à la vûe du Prince, & les grenouilles deſcendirent de deſſus leurs chats pour aller au devant de lui. Elles ne marchoient que ſur deux de leurs pattes, & ſe ſervoient des deux autres comme nous nous ſervons de nos mains.

Quand cette Troupe fut auprès de lui, celle qui paroiſſoit la maîtreſſe de toutes les autres, & qui portoit une longue robe

couleur de pourpre brodée de perles & de diamans, & dont le front portoit une marque ſi brillante, que la vûe ne la pouvoit pas ſoûtenir, le ſalua avec beaucoup de grace, & lui dit: ſoyez le bien venu; Seigneur, il y a long-temps que nous vous attendons, nous ſommes enchantés, & c'eſt vous qui devez rompre notre enchantement. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez; j'étois autrefois Reine de ces lieux, & toutes les grenouilles qui me ſuivent étoient mes Sujets. J'avois une averſion ſi ſurprenante pour les animaux de cette eſpece, que je donnai des ordres pour que dans mon Royaume elles fuſſent toutes la victime de mon dégoût. On ne negligea rien pour executer ces ordres, cependant un ſoir en me prome-

nant, j'en trouvai une tout auprès de mon appartement; j'appellai aussi-tôt du secours, & j'ordonnai qu'on lui ôtât la vie, mais on ne vint pas avec assez de diligence, elle eut le temps de se cacher si bien, qu'on ne put jamais la retrouver. Le lendemain étant au même endroit, je vis paroître devant moi une femme noire & laide qui tenoit une baguette de coudre d'une main, & de l'autre une phiole pleine d'huile qu'elle me répandit sur la tête, en me disant: je suis la Fée grenouille, & c'est moi que tu voulois faire périr hier: tes ordres m'ont cent fois exposée à la mort, il est temps que je me venge, deviens grenouille à ton tour, toi & tous les Sujets qui t'ont obéi trop aveuglément. Je veux que tu sois en cet état jusqu'à ce qu'un

Roi qui aura beſoin de ton ſecours vienne ici te rendre ta premiere forme. Elle eut à peine achevé ces paroles, que je fus transformée comme vous voyez. Une Fée qui me protegeoit, mais qui n'étoit pas aſſez ſçavante dans ſon art pour me remettre dans mon premier état, me dit que ce pouvoir étoit réſervé à vous ſeul, & que vous portiez un poil blanc au ſourcil gauche, dont une habile magicienne vous avoit fait preſent au moment de votre naiſſance, & que ce poil avoit la vertu de rompre tous les enchantemens. Cette Fée eſt celle qui vous a conduit ici, c'eſt elle qui ſous la forme d'un oiſeau, fit preſent à la Princeſſe Aimée du Diamant que vous lui avez vû recevoir; enfin c'eſt elle qui a pris ſoin de me mettre cette marque bril-

lante au front, & qui vous fera trouver un homme ſans eſprit, & qui ne l'ignore pas, une fille laide, & qui convient que ſa laideur eſt inſupportable. Elle a conduit ces deux perſonnes ici, dans la crainte que l'amour propre qui regne dans le monde ne les corrompît comme il a fait le reſte des mortels, & ne détruiſît par ce moyen vos eſperances. Vous les trouverez dans une cabane peu éloignée d'ici : mais, Prince, avant que de les voir, rendez-nous notre premiere figure, & ſouffrez que nous vous arrachions ce poil fameux, afin que vous puiſſiez vous en ſervir en notre faveur. Il vous ſera auſſi bien neceſſaire pour délivrer votre Princeſſe. Sincer ne ſe fit pas prier, on lui tira le poil ; il le prit alors, & en toucha toutes les grenouilles, qui devinrent auſſi-tôt

auſſi-tôt des Princes & des Princeſſes fort aimables. La Reine & ſes Sujets lui firent beaucoup de remercimens. La ſeconde petite bonne femme qu'il avoit trouvé dans le Bois parut au même inſtant, & lui dit que pour le récompenſer du ſervice qu'il venoit de rendre à ſon amie elle le tranſporteroit où la belle Aimée étoit renfermée, après qu'il auroit rendu viſite à l'homme ſot & à la fille laide qui devoient lui faire preſent d'une herbe dont il auroit beſoin dans la ſuite. Il y fut donc avec empreſſement, & les trouva tels qu'il le ſouhaitoit, & reçut d'eux cette herbe myſtérieuſe. La bonne femme, après les avoir quittés, prit une pomme, & la changea en un fort joli Caroſſe qui lui tout ſeul faiſoit 100 lieues par minute : elle monta dedans

avec le Prince qui trouva cette voiture charmante, mais qui n'alloit pas encore assez vîte pour un amant impatient de revoir sa maîtresse. Ils arriverent néanmoins en très-peu de temps au pied de la Tour où la belle Aimée étoit renfermée. La Fée lui donnoit tous les jours des choses également impossibles à executer, & cela dans le dessein d'avoir un pretexte pour la tourmenter.

J'ai dit que quand elle fut enfermée la premiere fois dans cette prison, Farouche lui ordonna d'apprendre à danser à une quantité de Limaçons qui se trouvoient alors dans une salle basse, mais je n'ai pas dit comment cette Princesse étoit venue à bout d'un commission si difficile. Je vais en instruire ceux ou celles qui ont envie de le sça-

voir. Elle ne ſongea d'abord qu'à pleurer pendant ſept jours entiers ſans ſe mettre en peine d'inſtruire les écoliers qu'on lui avoit confié, mais le huitiéme jour qui étoit celui que la Fée devoit venir la revoir, & la changer elle-même en Limaçon ſi elle n'avoit point réuſſi, elle s'affligea tout de nouveau; cependant elle voulut eſſayer de donner quelques leçons à ces animaux, mais elle vit bien-tôt qu'elle y employoit & ſon temps & ſa peine inutilement. Perſuadée que ſon malheur étoit ſans reſſource, elle ſongea ſérieuſement à ſe donner la mort, car elle aimoit mieux mourir que de devenir Limaçon, & que d'épouſer le Roi des papillons. Elle monta dans ce deſſein ſur la fenêtre pour ſe précipiter en bas, mais par un bonheur infini, ſe

ſouvenant alors du Brillant qu'elle avoit reçu de l'oiſeau, & des paroles qu'il avoit dites en le lui donnant, elle le tira de ſa poche, & le regardant, elle dit; beau Brillant, ſi tu as la vertu de me tirer du danger où je ſuis, ne me laiſſe pas plus long temps malheureuſe. A peine eut-elle prononcé ces mots que le Brillant s'ouvrit, & qu'il en ſortit pluſieurs petits Maîtres à danſer avec des violons, qui firent dreſſer les Limaçons, & leurs montrerent en un inſtant toutes ſortes de danſes, & diſparurent enſuite. Cette merveille fit un grand plaiſir à la Princeſſe, elle eſſuya ſes pleurs, baiſa avec un tranſport de joye incroyable ſon Brillant, & le ſerra avec plus de ſoin qu'elle n'avoit fait encore, dans la crainte que Farouche ne découvrant ce qu'il valoit, ne

le lui enlevât. Cette mechante Fée arriva un moment après la leçon, & lui demanda avec un ſourire malin, ſi ces écoliers étoient fort habiles : vous allez en juger, Madame, dit Aimée d'une voix douce & craintive ; ouvrant alors la ſalle où ils étoient, elle ſe mit à chanter, auſſi-tôt ces petits animaux danſerent, mais danſerent ſi joliment, ſur-tout la Bourée, l'Allemande & la Mariée, que Farouche en devint tout à la fois ſurpriſe & furieuſe. Outrée de ce que cette pauvre Princeſſe avoit ſi bien réuſſi, elle lui donna d'autres ouvrages encore plus difficiles, mais elle en vint toujours à bout par le moyen de ſon Brillant. Ces ſuccès cauſerent à la Fée une ſi grande colere, qu'elle enferma la Princeſſe dans une grande cage de fer :

elle étoit placée dans une cour toute pleine d'animaux féroces & carnaciers ; elle en confia la garde à deux horribles dragons qui faisoient à tous momens des efforts épouvantables pour briser la cage, & dévorer la Princesse. La malheureuse Princesse étoit ainsi renfermée depuis un mois lorsqu'elle vit paroître Sincer, elle fremit en voyant le danger auquel son amant alloit s'exposer. Il avoit ouvert la porte de cette cour en la touchant seulement de son herbe ; il n'apperçut pas plûtôt sa chere Aimée dans une aussi cruelle situation, qu'il mit l'épée à la main pour tuer les deux dragons, mais la bonne femme lui cria de s'arrêter, & de leur jetter seulement l'herbe qu'il avoit dans la main. Il le fit, & aussi-tôt les animaux tomberent sans vie à ses pieds.

Courant à la cage, il la toucha du poil de son sourcil, & dans le même moment il se sentit enlever, lui, la Princesse, & la bonne Fée au milieu des airs, & se vit entourer d'un nuage qui les porta fort vîte dans l'Isle de Sincerité.

Le Roi fut reconnu de tous ses Sujets, & reçu avec des acclamations de joye qui lui firent voir combien il étoit chéri. Enchanté de se retrouver avec sa charmante Aimée, il lui dit les choses du monde les plus passionnées; elle y répondit avec une égale tendresse. Il envoya des Ambassadeurs au Roi Devideur & à la Reine sa femme pour leur demander la Princesse en mariage. Ils ne furent pas long-temps en chemin, ils apprirent au Prince que le Roi Devideur s'étoit tué d'un coup

de pistolet il y avoit près d'un an ; pour n'avoir pû réussir à devider un écheveau de soye qui étoit extrêmement mêlé. Que la Reine étoit morte de la petite verole il y avoit six mois ; & qu'Aigremine s'étoit empoisonnée le jour qu'elle l'avoit vû partir. Ces nouvelles affligerent la Princesse Aimée. Elle porta six mois le deuil de ses parens ; au bout de ce temps, elle épousa le Roi Sincer, & passa avec lui une longue suite d'années sans essuyer le plus petit chagrin. Ils s'aimerent tendrement toute leur vie. La bonne femme les quitta pour aller rejoindre la Reine Brillante son amie, & le Roi du sourcil du Roi fut enchassé dans une bague d'or qu'il porte toujours avec lui pour le préserver de la malice des Fées.

FIN.

LES

LES TROIS NOUVEAUX CONTES DES FÉES.

TROISIE'ME CONTE.

IL y avoit autrefois une Fée que l'on nommoit Vicieuſe; elle faiſoit ſon ſéjour ſur une des plus hautes montagnes du Royaume de Pentafila: le nombre des années avoit augmenté & ſa laideur & ſa mechanceté. Rarement on la voyoit ſortir de ſon Château. A quoi bon ſe fatiguer inutilement, les Vices, ſes enfans la ſervoient au gré de ſes deſirs, parcouroient le monde,

& y causoient des desordres infinis. On avoit beau conseiller aux Rois & aux Grands d'être toujours en garde contre de semblables monstres, ils avoient le secret de se glisser dans les Palais les mieux fermés. Toutes les portes s'ouvroient à la seule vûe de la Flaterie, leur sœur bien aimée. Les Grands sur tout & les Riches se laissoient entraîner à ses douces insinuations, & les enfans de Vicieuse les obsedoient de toutes parts.

Le Roi Judicieux fut le seul qui leur ferma l'entrée de ses Etats. Il seroit difficile d'exprimer jusqu'à quel point il haïssoit cette nombreuse famille; cependant malgré toutes ses précautions, un des petits mensonges eut l'adresse de percer jusques dans sa chambre sans être reconnu; il n'y demeura pas longtemps.

Le Roi étant un jour devant ſon miroir pendant qu'on le peignoit, s'aviſa de demander à ſes Courtiſans quel âge il paroiſſoit avoir. Tous lui répondirent avec ſincerité, qu'on lui donneroit bien quatre-vingt ans. (C'étoit en effet le nombre de ſes années,) mais Menſonge aſſura Sa Majeſté qu'elle avoit l'air & la fraicheur d'un homme de quarante.

Le Roi, à ce diſcours, le regarda avec attention, & le reconnoiſſant pour un des Vices, il ordonna qu'on le fouettât, & que dans le moment même on le chaſſât de ſon Royaume.

Pluſieurs Seigneurs parlerent vainement en ſa faveur, ils ne purent obtenir ſa grace. L'enfant que vous voyez, leur dit ce Prince, eſt un monſtre mille fois plus à craindre que les bêtes les plus cruelles de mes Forêts. Il

vous plaît, il vous amuse parce qu'il est petit, mais il grandira; & si je le souffre, il introduira bien-tôt ici malgré moi tous ses freres; qu'il sorte donc promptement, & qu'il soit châtié comme il le merite.

Judicieux fut obéi, & Mensonge, après avoir été puni, se retira en pleurant chez la Fée, à qui il conta ce qu'il lui venoit d'arriver. Vicieuse, fronçant le sourcil, le prit dans ses bras, le baisa deux fois au front, & pour le consoler, l'assura que dans la suite il seroit à couvert de pareilles disgraces. Elle lui tint parole, mais elle jura par le bonnet verd & bleu qu'elle portoit, qu'elle se vengeroit du Roi & de toute sa race avant la fin du jour. En disant ces mots, elle fit cinq cris affreux, sauta trois fois par dessus un charbon ar-

dent qu'elle prit dans un réchaut plein de feu, & cracha dans une toile d'araignée qu'elle trouva dans un coin de sa chambre; après quoi elle toucha de sa baguette cette toile, qui devint un crapeau aîlé d'une grosseur monstreuse, & qui portoit une selle verte brodée de vers luisans.

La Fée le caressa, lui donna d'un gâteau fait avec du lait, du sucre, des amandes & des chenilles; & lui ayant dit de l'attendre, elle alla se mettre à sa toilette. (Car elle étoit extrêmement coquette, quoiqu'elle eut près de deux mille ans) & jamais elle ne sortoit sans avoir beaucoup de rouge & de mouches: elle en mit ce jour-là une très-grande quantité, se coeffa, & s'habilla comme une jeune personne. Toute cette parure la rendit certainement plus épou-

vantable encore qu'elle ne l'étoit. Contente néanmoins de ſa figure, elle s'imagina, comme pluſieurs vieilles de ma connoiſſance, que cet ajuſtement empêcheroit que l'on ne s'apperçût de ſes rides & de ſa maigreur.

Enfin Vicieuſe monta ſur ſon crapeau, traverſa les airs avec une vîteſſe incroyable, & ſe rendit en peu de temps chez le Roi Judicieux.

Ce Prince étoit dans un boſquet de ſon jardin aſſis ſur un petit Trône de feuilles, que la jeune Conſtante (ſa fille unique) avoit pris ſoin d'orner de fleurs differentes. Elle étoit à ſes pieds, & penchée ſur le bord d'un ruiſſeau, que formoit une nape d'eau. Elle racontoit au Roi pluſieurs hiſtoires qu'elle avoit imaginées pour l'amuſer.

Sa narration fut coupée par un coup de tonnerre affreux qui la fit preſque tomber évanouie, & qui renverſa Judicieux de deſſus ſon Trône. Accablé de douleur à la vûe de cette chûte, elle voulut, malgré ſon peu de force, courir pour le relever, mais une nuit affreuſe ſe répandit à l'inſtant, & l'empêcha de le ſecourir.

Conſtance, déſeſperée de ce nouveau prodige, alloit de tous côtés, cherchant dans l'obſcurité, & appellant d'une voix auſſi triſte que foible celui de qui elle tenoit le jour. Pluſieurs éclats de rire qu'elle entendit arrêterent ſes pas tremblans; les ténebres ſe diſſiperent alors, & elle apperçut près d'elle une vieille, qu'elle prit pour une des trois Furies, tant elle lui parut horrible. C'étoit la mechante Vicieu-

ſe qui, charmée de tous les maux qu'elle commençoit à faire, rioit de toute ſa force. Elle ceſſa pourtant ſes ris voyant que la jeune Princeſſe vouloit s'éloigner d'elle pour ne la plus voir, & pour eſſayer encore de retrouver le Roi. Elle l'arrêta par le bras, & la touchant de ſa baguette, elle lui dit : ne cherche point ton pere, il eſt en mon pouvoir; prépare-toi ſeulement à ſouffrir tous les tourmens que ma haine t'apprête. A ces mots, elle prit une pincée de poudre rouge qu'elle jetta dans l'air, en prononçant quelques paroles, & dans le moment il tomba une pluye de feu qui conſuma tout le Royaume de l'infortuné Judicieux.

Se tournant enſuite du côté de Conſtance : tu viens de voir, lui dit-elle, de quelle façon je

me ſuis vengée ſur tout ce qui t'appartient. Je vais te faire preſentement éprouver comment je traite les perſonnes qui ont oſé me déplaire. Elle fit alors voltiger ſon crapeau au deſſus de la tête de la Princeſſe. Cet animal lui laiſſa tomber ſur elle trois gouttes d'une liqueur noire qui ſur le champ la métamorphoſerent en écreviſſe. Sous cette forme elle conſerva la memoire de ce qu'elle avoit été, mais elle perdit l'uſage de la parole. La Fée, frappant enſuite la terre de ſa baguette, fit paroître un abîme affreux où elle précipita la malheureuſe Conſtance. Cette Princeſſe fut huit jours à tomber avec beaucoup de rapidité dans ce gouffre épouvantable dont elle ne trouvoit point le fond. Au bout de ce temps, elle reconnut qu'elle étoit dans un

étang qui lui parut immenſe. Elle ſentit qu'elle y nâgeoit, & qu'elle y vivoit comme ſi elle avoit paſſé toute ſa vie dans cet élément; cependant elle n'y mangeoit point, la crainte d'être attrapée par quelque hameçon l'en empêchoit. Le moindre poiſſon qu'elle voyoit ou qu'elle entendoit la faiſoit trembler, s'imaginant que c'étoit quelque animal qui venoit pour l'avaler.

Un ſoir que toute la Troupe aquatique dormoit tranquillement, Conſtance, devenue plus hardie, réſolut à la faveur d'un beau clair de Lune, de ſe promener ſur la ſurface de l'eau. La premiere choſe qui s'offrit à ſa vûe, ce fut un jeune homme d'environ vingt-deux ans, couché ſous un feuillage que l'aſtre brillant de la nuit éclairoit parfaitement. Il paroiſſoit accablé

de triſteſſe & d'ennuy, & ſembloit fort indifferent aux ſoins officieux que Zephir lui rendoit en ſouflant doucement dans l'air; & en écartant un peu de ſes joues de groſſes & longues boucles de cheveux qui tomboient négligemment ſur ſes épaules. Sa rêverie ne lui permettoit pas non plus de prendre plaiſir aux doux Concerts des Roſſignols, qui s'efforçoient aſſez près de lui de faire répeter aux Echos, leurs ſons mélodieux. Enfin rien ne paroiſſoit pouvoir le diſtraire de ſes penſées.

La Princeſſe s'arrêta pour le conſiderer, & lui trouva mille charmes qui l'obligerent de ſoupirer pluſieurs fois, & lui firent ſentir plus qu'elle ne l'avoit fait encore le malheur d'être écreviſſe. Elle ſe promena long-temps vis-à-vis de lui ſans qu'il

la remarquât. A la fin, elle fit tant de sauts dans l'eau, qu'il tourna les yeux de son côté. Elle s'en apperçut, & pour lors la crainte qu'elle avoit d'être prise & mise sur le feu, ne l'empêcha pas d'approcher de lui de façon qu'il pouvoit aisément la prendre avec la main.

Ce jeune homme étoit fils du grand Empereur des Tartares; Vicieuse l'avoit enlevé de la Cour du Roi son pere. Il y avoit deux ans que la Fée le tenoit enfermé dans cette affreuse demeure. Que ne fit-elle pas pour s'en faire aimer? Tous ses artifices furent inutiles; la haine que le Prince avoit conçue pour elle étoit invincible: il ne pouvoit la regarder sans horreur. Vicieuse démêla bien-tôt ses sentimens: ç'en étoit fait de sa vie, elle l'auroit sacrifiée à sa ra-

ge, & à ſon dépit, ſi la violence de ſa paſſion n'eut pas calmé une partie de la fureur dont elle étoit agitée.

Ce Prince ſe nommoit Tendrebrun, il étoit grand, bien fait, & tous ſes traits étoient agreables : il avoit l'air majeſtueux, & la politeſſe du monde la plus noble lui attiroit tous les cœurs. Enfin il étoit né avec beaucoup de penchant pour l'amour, & quand il vouloit plaire, il plaiſoit.

La vie oiſive qu'il menoit chez la Fée l'ennuyoit infiniment ; il s'y trouvoit retenu par un enchantement que tout ſon courage ne pouvoit ſurmonter ; il n'avoit la liberté de ſe promener que dans les jardins du Palais, mais il n'en faiſoit ordinairement d'uſage que quand la nuit avoit déployé ſes ailes, par-

ce qu'il craignoit d'y rencontrer Vicieuſe, ou quelques perſonnes de ſa ſuite. Le bord de l'étang où ſe trouvoit Conſtance étoit le lieu qu'il choiſiſſoit preſque toujours pour ſe repoſer, & pour ſonger aux moyens qui pourroient le faire ſortir de ſa priſon; il y avoit déja du temps qu'il y goûtoit l'agreable fraîcheur de la nuit, quand il vit l'écreviſſe, qui, comme je l'ai dit, étoit extrêmement attentive à le regarder. Il crut d'abord qu'elle étoit morte, mais prenant une petite branche d'arbre, il la toucha, & connut le contraire. Etonné de ce qu'elle ne paroiſſoit point vouloir s'échaper, & de ce qu'elle avoit les yeux attachés ſur lui d'une façon particuliere, il la conſidera avec attention; la prenant enſuite, il entendit qu'elle ſoupira: pour lors

il ne douta plus que ce ne fut quelqu'infortunée dont la métamorphoſe étoit l'ouvrage de Vicieuſe, il lui fit part de cette idée, & il remarqua qu'elle faiſoit tous les ſignes qu'une écreviſſe peut mettre en uſage, pour faire comprendre qu'il ne ſe trompoit pas ; il l'emporta donc bien vîte dans ſon appartement, & la mit dans une jatte d'or pleine d'eau qu'il trouva dans ſon Cabinet, & ſe jetta ſur ſon lit, mais la curioſité vint bien-tôt troubler la douceur du repos dont il commençoit à jouir. Le ſouvenir de ſa priſonniere l'arracha des bras du ſommeil. Il court au Cabinet, viſite ſon écreviſſe, & lui donne un morceau de biſcuit. S'étant apperçu qu'elle mangeoit avec plaiſir, il la plaignit de nouveau, & s'engagea de lui tenir compagnie le plus ſouvent

qu'il lui ſeroit poſſible. Quelquefois il la regardoit, & croyoit remarquer dans ſes yeux quelque choſe de ſi tendre & de ſi touchant, qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire des imprécations contre celle qui l'avoit réduite à cet état.

Un jour qu'il l'aſſuroit que perſonne ne s'intereſſoit à ſes malheurs autant que lui, elle ſortit de l'eau, prit une plume & une feuille de papier qu'on avoit laiſſé ſur la table, & ſe ſervant de ſa patte, elle écrivit & ſon nom, & les cauſes de ſa métamorphoſe.

Elle remercia auſſi Tendrebrun du ſoin qu'il avoit pris d'elle, & le conjura de ne la point abandonner, & de prendre bien garde que la Fée ne la put découvrir.

Le Prince, charmé de ce qu'elle

qu'elle venoit de faire, lui jura qu'il perdroit plûtôt la vie, que de ſouffrir qu'on lui fit la moindre peine ; & pour la raſſurer, il lui dit que Vicieuſe devoit être pendant un mois éloignée de ſon Palais.

Depuis ce jour il fut plus aſſidu auprès d'elle, lui faiſoit la lecture de pluſieurs hiſtoires amuſantes pour la deſennuyer, & la prévenoit enfin dans tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Conſtance l'écoutoit avec une ſatisfaction infinie ; & quoique tous les jours l'amour fit de nouveaux progrès dans ſon cœur ; elle ſe gardoit bien néanmoins de lui faire connoître juſqu'à quel point elle étoit éprife de ſes charmes. Un pareil aveu lui paroiſſoit honteux, & elle n'eſperoit pas que Tendrebrun pût jamais devenir amoureux d'une

écreviſſe. Ces penſées lui cauſerent un ſoir tant de peine, qu'elle prit la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim.

Elle commença donc à ne plus manger; le Prince s'en apperçut, & lui en demanda la cauſe, mais elle refuſa de l'en inſtruire, ce qui le chagrina beaucoup; il s'imagina qu'elle n'aimoit peut-être pas ce qu'il lui donnoit, & qu'elle mangeroit mieux du poiſſon: dans la vûe de s'en aſſurer, il prend une ligne, & va droit à l'étang. Un petit goujon vint ſe prendre à ſon hameçon; il le porta en toute diligence à ſa chere écreviſſe, & le jetta dans la jatte, en la conjurant de le manger. Mais le poiſſon n'y fut pas plûtôt qu'il agita l'eau, & la troubla de façon que le Prince ne vit plus rien. Un inſtant après l'eau ſe cal

ma & devint claire, Tendrebrun revit ſon écreviſſe, mais à la place du goujon, il apperçut un petit vieillard dont la mine riante & agreable raſſuroit ceux que ſon apparition pouvoit avoir effrayés.

Prince, dit-il au fils de l'Empereur Tartare, ne crains rien, je veux te rendre ſervice. Je ſuis un Magicien de l'Iſle de Tintarinos, je me nomme Bienfaiſant: la Fée qui te retient fâchée contre moi de ce que je lui avois enlevé une jeune Princeſſe qu'elle avoit priſe à la Cour d'un Roi de mes voiſins, pour la donner en mariage à un monſtre de ſes amis, me changea en goujon, parce que ſon pouvoir eſt bien plus grand que le mien, & me dit en me jettant dans l'étang où tu m'a pris, que j'y demeurerois juſqu'à ce que quelqu'un

m'en retirât ; il y a trois cens ans que j'y fuis, je te dois la liberté, & je veux te rendre heureux. En disant ces mots, il tira de sa poche une petite boëte d'or, & de cette boëte, il sortit un oiseau couleur de feu.

Cet oiseau, dit-il au Prince, te conduira en peu de temps par tout où tu le voudras, pourvû que tu prenne le bout de son aile sans jamais la quitter. Ce n'est pas encore tout ce que je veux faire pour toi. Cette écreviſſe est une Princesse charmante à qui tu as inſpiré beaucoup de tendresse. Je veux lui rendre sa premiere forme, tu pourras l'enlever avec toi, en lui faisant prendre l'autre aîle de l'oiseau.

Le vieillard, après ces paroles, prit l'écreviſſe, & lui coupa la tête au grand étonnement du Prince, qui se prépa-

roit à lui faire les plus cruels reproches, mais il en fut empêché par un grand bruit qu'il entendit.

C'étoit Vieieuſe elle-même qui arrivoit, & que l'on n'attendoit pas ſi-tôt. La Fée remarqua le trouble du Prince, & l'oiſeau qu'il tenoit déja dans ſes mains. Elle fremit de rage en voyant que cet animal lui auroit enlevé ſon amant un moment plus tard. Elle l'arracha donc avec fureur de ſes mains, & l'écraſa, en cherchant de tous côtés où pouvoit être celui qui lui en avoit fait preſent, mais il avoit diſparu, & ſa recherche fut inutile.

Tendrebrun, au deſeſpoir, dit à la Fée tout ce qu'il imagina de plus inſultant; mais elle n'entendit qu'une partie de ſes reproches, parce qu'elle ſortit pour aller augmenter l'enchantement du Prince.

Ce dernier ne fut pas plûtôt ſeul, qu'il courut à la malheureuſe écreviſſe à qui le vieillard avoit coupé la tête, mais à peine l'eut-il touchée, que la chambre parut toute en feu, & qu'il ſe trouva au milieu des flâmes. Penſant pour lors à ſe ſauver, il laiſſa l'écreviſſe pour chercher la fenêtre ou la porte; le feu ſe diſſipa comme il étoit prêt de ſortir, & il s'apperçut qu'il ne lui avoit fait aucun mal. Voyant donc qu'il s'étoit allarmé inutilement, il chercha l'écreviſſe dans l'eſperance que quelque prodige nouveau lui auroit rendu la vie. Après d'inutiles perquiſitions, il ne douta donc pas qu'elle n'eut été conſommée par les flâmes, malheur dont il accuſa la Fée. Il en ſentit une douleur ſi vive, que ne pouvant ſe ſoûtenir qu'à peine, il tomba ſur

un Sopha qui ſe trouva heureuſement derriere lui, & fut un très-long temps les yeux attachés à terre ſans faire le moindre mouvement. Enfin il apperçut quelque choſe qui remuoit à ſes pieds, & qui lui parut extrêmement brillant. S'étant penché pour regarder ce que ce pouvoit être, il vit avec beaucoup de ſurpriſe une petite perſonne environ de la grandeur d'une groſſe épingle, & dont tous les traits étoient charmans. Elle avoit une robbe de gaze blanche ſemée de petites eſcarboucles, & il découvrit ſur ſa tête une égrette de plumes garnie de pierreries.

Tendrebrun, étonné de ce nouveau prodige, la prit avec beaucoup de délicateſſe, la poſa ſur la table pour la conſiderer plus à ſon aiſe, & la trouva ſi belle, qu'il ne ſongea plus à l'é-

creviſſe qu'il venoit de perdre. Dès ce moment même il ſentit pour cette aimable petite perſonne une paſſion ſi violente, qu'il penſa devenir fou. En faiſant reflexion qu'il ne pourroit jamais que la conſiderer, puiſqu'elle étoit ſi petite, qu'il lui étoit impoſſible de s'unir avec elle par des liens plus forts que ceux de l'amitié.

Ces penſées l'auroient rendu plus malheureux qu'il n'avoit été juſques-là, ſi il avoit eu le temps de s'y livrer, mais la beauté qui l'occupoit le regardant avec des yeux capables d'enflâmer les cœurs les moins tendres, lui dit d'une voix auſſi douce que charmante: Prince, le vieillard que vous avez vu vient de me rendre ma premiere forme. J'étois, il n'y a qu'un moment écreviſſe heureuſe, puiſque ſous

cette

figure, vous aviez la bonté de prendre soin de moi, & que rien ne me manquoit. Presentement je suis une Princesse infortunée, sans parens, sans appui & sans Royaume, trop contente cependant de pouvoir vous assurer de la reconnoissance que j'aurai toute ma vie des services que vous m'avez rendus.

Eh quoi! c'est vous, belle Constance, que j'ai eu le bonheur de conserver quelques jours ici, lui dit Tendrebrun, c'est vous que je regrettois si fort il n'y a qu'un moment, & qui, si j'en crois Bienfaisant, souffrirez sans peine que je vous adore tant que je respirerai. Comment se peut-il faire que le couteau du vieillard ne vous ait pas fait périr, & que vous ayez échapé aux flâmes qui vous environnoient de toutes parts.

Tout ce que le Magicien a fait étoit neceſſaire pour me deſenchanter, lui dit-elle ; c'eſt lui qui a fait paroître le feu qui vous a ſi fort allarmé : il m'a pris dans l'inſtant que vous m'avez abandonné, & me touchant d'une baguette de corail, m'a rendu ma figure naturelle à la taille près. Il m'a donné auſſi cet œuf de criſtal, en me diſant qu'auſſi-tôt que vous l'auriez touché avec une branche de jaſmin que vous trouverez par terre à l'entrée du jardin, nous ne ſerons plus vous & moi au pouvoir de la Fée. Conſtance donnant alors l'œuf myſtérieux au Prince, le conjura d'aller chercher promptement le jaſmin qui devoit les mettre en liberté ; mais il vouloit avant d'obéir, lui dire à quel point il l'aimoit, & lui faire connoître combien il étoit deſeſperé de la voir ſi petite,

Je deviendrai plus grande, dit la jeune Princeſſe en ſouriant, le bon vieillard m'a aſſurée qu'avant qu'il fut une heure, je ſerois toute auſſi grande que je l'étois avant que la Fée m'eût changée en écreviſſe. Soyez donc tranquille, mais ne differez pas, & courez chercher le jaſmin qui peut nous éloigner d'ici. Le Prince comblé de plaiſir & d'eſperance alloit ſuivre ce conſeil quand Vicieuſe rentra tout d'un coup dans la chambre, & lui défendit de ſortir. La Princeſſe voyant ſa cruelle ennemie, courut pour ſe cacher, mais elle tomba de deſſus la table, ſans cependant ſe bleſſer. Tendrebrun voulant la relever ſans que la Fée s'en apperçut, oublia qu'il tenoit l'œuf de criſtal, & le laiſſa tomber de façon qu'il ſe caſſa en mille morceaux. Pour com-

ble de malheur, Vicieuſe s'avança ſi promptement, qu'il n'eut pas le temps de mettre Conſtance dans ſa poche, & que cette pauvre Princeſſe ſe trouva poſitivement ſous la robbe de chambre de ſa mortelle ennemie. Le Prince trembloit voyant que la Fée pouvoit l'écraſer en faiſant le moindre mouvement, mais heureuſement qu'elle demeura dans la même place. Dans une de ſes mains étoit un Livre de vélin doré, & dans l'autre une baguette d'ébene avec laquelle elle lui donna un coup ſur l'épaule: ne ſonge point ingrat, lui dit-elle, à m'échaper. Je viens de rendre les charmes qui te retiennent auprès de moi ſi grands que toutes les puiſſances de l'enfer ne pourroient pas les rompre, réſous-toi donc à me voir ſans ceſſe à tes côtés pour te tour-

menter ſi tu n'accepte pas dans l'inſtant le cœur & la main que je veux bien t'offrir encore ; mais au contraire imagine tout ce qui peut faire le bonheur d'un mortel, & ſois aſſuré d'en jouir ſi tu répons à mes deſirs. Parle vîte, & ſonge que ta réponſe va décider du bonheur ou du malheur de tes jours ; je te donne un quart d'heure pour te déterminer.

Le Prince peu inquiet des diſcours & des menaces de la Fée, n'étoit occupé que de ce qu'il voyoit ; il avoit les yeux attachés ſur ſa robbe de chambre, parce qu'il s'appercevoit qu'elle remuoit, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la malheureuſe Conſtance qui croiſſoit à vûe d'œil. On ne peut imaginer l'excès de ſa douleur, lorſqu'il venoit à penſer que ſon aimable Princeſſe alloit bien-tôt

paroître devant la Fée, & que dès lors elle seroit exposée à de nouvelles peines. Combien se repentoit-il de s'être amusé à parler de son amour à celle qui le causoit ; il devoit bien plûtôt courir à la branche de jasmin qui leur étoit si necessaire, mais ses regrets étoient inutiles. Le moment où il devoit perdre sa Princesse étoit arrivé. Elle croissoit donc si prodigieusement & si vîte, que Vieieuse la sentit enfin, & que tout d'un coup la tête sortit par la fente de sa robbe. Ah, ah, dit-elle extrêmement surprise ! que veut dire ceci ? Comment petite creature, tu oses venir auprès de moi ? Celui qui t'a redonné ta premiere forme, croit-il donc que je ne suis pas assez puissante pour te l'ôter encore, & que tu pourras impunément te montrer à mes yeux, je

vais lui prouver le contraire. Arrêtez, cruelle, lui dit le Prince avec emportement, & ne maltraitez pas une Princeſſe qui n'a que trop éprouvé votre fureur. Et quel interêt y prens-tu, répondit-elle d'un ton qui fit évanouir Conſtance & pâlir le Prince; d'où la connois-tu, & qui te rend ſi ſenſible pour elle? La ſeule pitié que j'ai pour les malheureux, dit Tendrebrun, qui n'oſoit pas avouer la verité: mais la Fée tournant la tête, & montrant ſes dents longues & noires en marmotant pluſieurs mots, ouvrit ſon Livre, & connut tout ce qui s'étoit paſſé entre nos deux amans.

Cette connoiſſance la mit dans une ſi grande colere, que la terre en trembla. Son premier mouvement fut de les faire mourir; mais changeant de réſolution,

elle fit un cri pareil à celui d'un hibou, & tourna un quart d'heure sans discontinuer, tenant le Prince par les cheveux sans qu'il put se servir de sa force pour se tirer de ses affreuses mains. Alors parurent un griffon & une chauve-souris d'une énorme grandeur, qui lui demanderent ce qu'elle leur ordonnoit. Elle leur montra le Prince & la Princesse : prenez-les, leur dit-elle, éloignez-vous, & faites votre devoir. Elle fut obéie, & l'un & l'autre avec sa proye prirent une route opposée.

Le griffon, chargé du Prince, lui fit traverser quantité de pays; & après avoir voyagé plus de trois heures dans les airs, descendit au commencement de la nuit au milieu d'un Bois où Tendrebrun s'imagina qu'il alloit le dévorer : mais cet animal l'ayant

posé doucement à terre, s'envola promptement sans le toucher.

L'obscurité étoit si grande, que le Prince ne sçavoit s'il devoit avancer, reculer, ou demeurer. Cependant après avoir été quelques momens irrésolu, il prit le parti de marcher à tâton, s'attendant à tous les évenemens fâcheux qui pouvoient lui arriver.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il apperçut une lumiere qui paroissoit encore fort éloignée. Il marcha plus d'un quart d'heure pour y arriver. Enfin il se trouva auprès d'un Château dont les appartemens étoient éclairés.

Il examina ce bâtiment, mais quel fut sa surprise quand il reconnut que c'étoit celui de l'Empereur son pere. Doutant si c'é-

toit un ſonge, il s'avança juſqu'à la porte de la ſalle des Gardes avec une agitation qui ne lui laiſſoit point la liberté de parler. Les premiers qui le virent pouſſerent des cris de joye, & coururent dans l'appartement de ſon pere pour lui apprendre une ſi heureuſe nouvelle.

Ce Prince, courbé ſous le poids de ſes années, étoit couché ſur pluſieurs piles de carreaux de drap d'or brodé de perles, & portoit une attention fort médiocre à un concert de voix & d'inſtrumens que faiſoient quelques-unes de ſes femmes. Quand il vit entrer ceux qui lui venoient dire que Tendrebrun étoit dans le Palais, & quand il apperçut ce cher fils lui-même dont la perte lui avoit été juſqu'à ce moment ſi ſenſible, on peut s'imaginer la joye que

reſſentirent ces deux perſonnes, ſi l'on connoît les tendres mouvemens de la nature. Auſſi n'en parlerai-je point : je dirai ſeulement que jamais Prince n'avoit été retrouvé de ſon pere & de ſes Sujets avec plus de plaiſir que le fut Tendrebrun.

L'Empereur étoit fort âgé ; il obligea ſon fils à prendre les rênes de l'Empire, le trouvant plus capable de gouverner que lui.

Ce Prince, quoique malgré lui, ſe chargea donc du ſoin d'un Etat qui depuis quelques années avoit été aſſez negligé. L'éclat de ſa Couronne, & le plaiſir de regner ſur un peuple nombreux ne l'empêchoit pas de penſer à Conſtance. Il ſoupiroit à chaque inſtant, & regrettoit les momens qu'il avoit paſſés auprès d'elle. Qu'elle eſt aimable, diſoit-il quelquefois en lui-même, que

de tendreſſe, que de graces, que de délicateſſe, & que d'eſprit ſont raſſemblés dans cette divine perſonne ! Que ne ſacrifierois-je pas pour la retrouver ? Helas, peut-être que la Parque a déja tranché le fil de ſes beaux jours : ou ſi elle eſt encore vivante, ce n'eſt ſans doute que pour éprouver les nouvelles fureurs de la méchante Vicieuſe. Penſez-vous à moi dans vos malheurs, charmante Princeſſe, ſongez-vous que Tendrebrun ne ceſſera jamais de vous aimer, qu'il mettra tout en uſage pour vous délivrer de vos peines ? Oui, vous devez en être perſuadée, vous devez croire que ma douleur me mettra bien-tôt au tombeau, ſi je ne vous revois promptement.

C'eſt ainſi qu'il s'entretenoit en penſant à la jeune Conſtance;

il ſe répreſentoit auſſi fort ſouvent le procedé de Vicieuſe, il ne pouvoit comprendre ni comment il étoit échapé de ſes mains, ni pourquoi elle l'avoit renvoyé dans ſes Etats ſans lui faire aucun mauvais traitement, quoiqu'il eut éprouvé juſqu'alors des marques ſi violentes de ſon amour & de ſa colere. Il étoit éloigné d'elle, mais il redoutoit toujours ſa fureur & ſa méchanceté.

Cette crainte jointe à ſa paſſion troubloient infiniment la tranquillité de ſes jours. Ne pouvant donc vivre accablé de tant d'inquiétudes, il réſolut d'aller dans l'Iſle de Tintarinos pour demander à Bienfaiſant des nouvelles de Conſtance, & pour obtenir de lui quelque taliſman qui le préſervât des enchantemens de la Fée.

Ayant confié son dessein à l'Empereur, il fit équiper un Vaisseau, il le chargea de riches presens, & partit de la Cour accompagné de douze des plus jeunes & des plus braves Seigneurs de l'Empire.

Le Dieu des Vents poussant son Navire avec vîtesse, lui fit découvrir bien-tôt la pointe de l'Isle qu'il cherchoit; mais comme il n'en étoit plus qu'à une très-petite distance, le Ciel s'obscurcit & se couvrit de nuages épais; la mer changea de couleur, & les flots se gonflerent & s'entrechoquerent avec une si grande impétuosité, que le Vaisseau du Prince ne pouvant continuer sa route, fut échoüer sur un banc de sable sur lequel ils auroient tous péris, si la mer ne s'étoit pas calmée quelque-tems après ce nouveau malheur.

L'air devint donc auſſi tranquile que les flots. Les nues ſe diſſiperent, & permirent au Prince de parcourir des yeux le vaſte Empire de Neptune dont il étoit entouré, pour voir s'il ne découvriroit point quelque Bâtiment.

A peine eut-il regardé quelque-temps, qu'il vit paroître, mais dans un grand éloignement, quelque choſe de brillant & qui venoit prodigieuſement vîte à lui. Quand cet objet fut à la portée de ſa vûe, il connut que c'étoit une Barque de nacre de perle, au milieu de laquelle il y avoit un Roſier qui ſervoit de mats; les feuilles étoient aſſez grandes pour ſervir de voiles: huit Tritons & huit Syrenes qui le conduiſoient le firent approcher fort près de Tendrebrun. Alors une des Syrenes lui adreſ-

ſant la parole, lui dit : Prince ; nous ſommes envoyées ici par la jeune Bonté, notre Maîtreſſe, pour vous dire qu'elle vous attend dans ſon Iſle. Elle eſt fille de Bienfaiſant, & n'eſt occupée à ſon exemple, que du ſoin de rendre les mortels heureux. L'art de Féerie qu'elle poſſede parfaitement l'a inſtruit de vos malheurs. Touchée des peines que vous ſouffrez, elle veut vous en délivrer en vous donnant le taliſman que vous alliez chercher dans l'Iſle de Tintarinos. Voilà un Bracelet que nous vous apportons de ſa part, ne le quittez jamais : il vous rendra l'aimable Princeſſe dont vous êtes ſéparé. C'eſt à notre Maîtreſſe que vous devez la liberté & votre retour en Tartarie, malgré les efforts de la méchante Vicieuſe. Hâtez-vous donc d'aller la remer-

cier de tout ce qu'elle a fait pour vous.

Le Prince enchanté d'avoir trouvé une avanture auſſi heureuſe dans le temps qu'il l'eſperoit le moins, monta ſans differer dans la Barque avec toute ſa ſuite. Après avoir vogué ſix minutes au plus, il aborda dans l'Iſle où il étoit attendu.

Elle n'étoit plantée que de Roſiers & de Jaſmins, qui formoient de longues allées couvertes; les fleurs de ces arbres mêlées avec les feuilles vertes produiſoient un effet charmant. Un gazon verd, émaillé de petites fleurs couleur de roſe & blanc couvroit toute la terre. Enfin toute autre couleur que celle dont je viens de parler étoit bannie de ces lieux. C'eſt pourquoi le Prince ne fut pas plûtôt deſcendu de la Chaloupe

qu'il vit changer un habit d'étoffe bleue & or qu'il portoit, en un autre de gaze couleur de roſe, brodé d'émeraudes & de diamans.

Un Mouton, dont la toiſon étoit de fil d'argent & les cornes de diamans, ſe preſenta pour lui ſervir de conducteur. Ce petit guide le conduiſit en faiſant pluſieurs bonds ſur l'herbe dans un boſquet où Tendrebrun vit cent jeunes filles d'une beauté admirable.

Elles entouroient une perſonne d'environ ſeize ans, qui les ſurpaſſoit encore en graces & en beauté. Elle étoit couchée négligemment ſur un lit de jaſmins, au bord d'un baſſin de criſtal, où nâgeoient pluſieurs Cignes. Des paliſſades & une voûte de fleurs empêchoient que le Dieu du jour ne répandit

trop de lumiere dans cet agreable Cabinet.

Le Mouton fut se coucher auprès de sa belle Maîtresse, & le Prince connoissant que c'étoit la fille du vieillard de Tintarinos dont on lui avoit parlé, lui témoigna sa reconnoissance avec autant de respect que d'esprit.

La jeune Fée le reçut avec une douceur & des graces qu'il n'avoit encore trouvés qu'à la seule Constance. Elle lui demanda s'il avoit le Bracelet, & lui recommanda de ne jamais l'ôter de son bras, parce que tant qu'il y seroit, la Fée Vicieuse & les autres ne pourroient lui faire aucun mal. Lui presentant ensuite la main, elle se leva, & le conduisit dans un labyrinthe orné de Statues d'yvoire très-bien faites. Après avoir traversé le labyrinthe, elle le conduisit

(en paſſant ſur une terraſſe qui donnoit ſur le bord de la mer) à un Château de criſtal que le Prince admira très-long temps; elle lui dit qu'il pouvoit s'y repoſer quelques jours, & qu'elle lui promettoit enſuite de le faire tranſporter auprès de ſa chere Conſtance.

La Fée avertit le Prince de ne point ſortir de l'appartement qu'il choiſiroit dans ce Palais pendant le temps qu'il y feroit ſon ſéjour quand une fois minuit ſeroit ſonné. Si vous ſortez, lui dit-elle, & même ſi vous ouvrez les fenêtres depuis ce moment juſqu'à quatre heures du matin, il vous arrivera des malheurs que je ne pourrois vous éviter. Pendant ce temps, continua-t-elle, je ſuis obligée de quitter mon Palais, & d'aller rendre viſite à mon pere.

Tendrebrun l'assura qu'il suivroit exactement ces conseils, & consentit sans peine à demeurer dans ce beau séjour tout le temps que le Soleil mettroit à parcourir trois fois la voûte céleste.

Le premier jour se passa à goûter tous les plaisirs qu'une puissante Fée peut procurer, & à parler de la fille de Judicieux. Il s'étonnoit de l'attention que Bonté avoit de l'entretenir de ce qu'il aimoit. Il est vrai que c'étoit toujours lui qui commençoit la conversation : cependant faisant reflexion que c'étoit manquer de prudence, & même de politesse, que de répeter si souvent la même chose, & d'exagerer continuellement l'amour qu'on avoit pour un autre devant une personne aussi charmante que la Fée, il se corri-

gea insensiblement, & bien-tôt ses discours ne furent plus remplis de l'impatience qu'il avoit de revoir sa Princesse. Au contraire, il disoit souvent qu'il eut souhaité d'être éloigné d'elle plus long temps qu'il n'avoit dit, afin de connoître l'effet que l'absence produiroit sur son cœur. Demeurant ensuite quelques momens sans rien dire, il tenoit ses yeux attachés sur Bonté, il soupiroit, & ne pouvoit soûtenir la douceur de ses regards sans éprouver un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire.

Il s'apperçut enfin que Constance ne regnoit plus sur son ame, & que la belle Fée l'occupoit uniquement. Il ne songea donc plus qu'à lui faire connoître sa passion. D'abord il fit parler ses yeux & ses soupirs, il devint triste, inquiet & réveur.

La Fée s'en apperçut, & lui proposa de partir pour aller retrouver celle qui causoit sa langueur. Mais Tendrebrun se jettant alors à ses pieds, prit une de ses mains qu'il baisa avec transport, & la conjura de ne point l'éloigner d'elle, & de souffrir qu'il l'adorât, & qu'il portât ses chaînes toute sa vie.

Bonté paroissant étonnée de cette declaration, rougit extrêmement, & l'assura cependant qu'elle ne lui refuseroit pas sa demande, parce que son inclination s'accordoit avec l'envie qu'elle avoit de le contenter: mais elle lui dit en même temps qu'il ne pouvoit demeurer auprès d'elle qu'en l'épousant dès le même jour, parce qu'elle avoit fait un serment inviolable de ne pas permettre à un homme qui l'aimeroit, & qui ne se-

roit pas ſon époux, de faire le moindre ſéjour dans ſon Iſle.

Cette condition plût extrêmement au Prince ; il l'aſſura qu'il l'acceptoit avec toute la joye imaginable, & la preſſa de ne point differer ſon bonheur ; ce qu'elle lui promit, en le quittant pour aller augmenter s'il ſe pouvoit ſes appas par une parure encore plus galante. Elle revint après une heure d'abſence, & tout étant préparé pour la cérémonie, leur Himen fut conclu.

Des Nimphes par leurs danſes & leurs chants vinrent ſe réjouir avec eux d'une auſſi belle union. Elles avoient toutes des guirlandes de fleurs dont elles enchaînoient les deux Epoux. Pluſieurs d'entr'elles épouſerent auſſi les jeunes Seigneurs de la ſuite du Prince. Les Faunes & les Satyres firent retentir les Bois de

de leurs instrumens, & celebrérent cette heureuse journée par les Jeux & les Fêtes qu'ils inventerent. Enfin tout ce qui respiroit dans l'Isle étoit animé par les plaisirs, excepté la malheureuse Constance que le hazard y fit rencontrer. Elle étoit encore au pouvoir de la chauve-souris; ce monstre après l'avoir enlevée du Palais de Vicieuse, lui avoit fait parcourir les quatre parties du monde, feignant de ne pouvoir trouver le Royaume où la méchante Fée lui avoit ordonné de la porter. Elles voyageoient depuis un mois lorsqu'elles passerent au dessus de l'Isle des Roses. La chauve-souris s'arrêtant alors, demanda à Constance si elle vouloit s'y reposer quelques momens; la Princesse fatiguée du voyage y consentit volontiers, & cet oi-

ſeau de la nuit s'abaiſſant doucement, la poſa ſur un banc de gazon derriere un berceau où Tendrebrun & Bonté ſe juroient un amour éternel. Quel ſpectacle pour une Amante ! & quel deſeſpoir ne ſentit-elle pas en voyant le Prince infidele faire mille careſſes, & dire cent choſes plus paſſionnées les unes que les autres à cette jeune perſonne qu'elle ne trouvoit que trop aimable. Elle penſa vingt fois ſe lever pour aller accabler Tendrebrun des reproches qu'il meritoit; mais faiſant reflexion qu'elle ne lui cauſeroit tout au plus qu'un peu de honte, & qu'elle ne recevroit de lui que quelques raiſons pleines d'indifference qui feroient un nouveau triomphe pour ſa Rivale ; elle aima mieux ſe contraindre, & renfermer en elle-même la douleur

mortelle que ce changement lui cauſoit. Elle ſe contenta donc de laiſſer couler de ſes beaux yeux un torrent de larmes, & ſupplia ſa chauve-ſouris de continuer ſon voyage, & de la faire ſortir promptement de ce lieu ſi funeſte à ſon repos Celle qui étoit chargée des volontez de Vicieuſe étoit auſſi mechante que ſa Maîtreſſe. Voyant donc l'extrême affliction de la Princeſſe, elle voulut encore l'augmenter en lui racontant la facilité avec laquelle le Prince Tartare l'avoit oubliée, & les plaiſirs qu'il avoit goûté depuis qu'il étoit avec ſa nouvelle épouſe.

Conſtance ne répondant rien, accuſoit en elle-même ſon parjure d'ingratitude & de trahiſon. Qu'il eſt perfide, diſoit-elle, mais malgré cela, qu'il eſt aimable! que d'amour je viens de

voir dans ses yeux ! Dieux, se peut-il qu'il ait cessé si promptement de m'aimer, & que je sois privée pour jamais de sa tendresse ! Amour, c'est toi qui fais présentement mon plus grand malheur : tu m'enleve tout ce que j'aime pour le donner à un autre; au moins rends-moi mon indifference. Mais helas, je sens qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de la reprendre, qu'au tien d'éteindre le feu que je sens dans mon ame; & que le sort me condamne à des douleurs éternelles.

Voilà quels étoient les discours de la Princesse. Lorsque la chauve-souris eut consenti au départ, elle s'arrêta après quelques heures de marche, & lui dit qu'elle étoit arrivée dans le Royaume d'Indolent à qui Vicieuse l'envoyoit pour l'épouser dès le même jour, & qu'elle la

descendoit dans le Palais que le Roi lui avoit fait préparer, ce qu'elle fit aussi-tôt. Elle la remit entre les mains de plusieurs femmes destinées pour la servir, & s'envola après avoir été dans l'appartement d'Indolent pour lui faire des complimens de la Fée, & lui apprendre l'arrivée de Constance.

Ce Prince reçut cette nouvelle avec joye, car il avoit beaucoup d'envie d'être marié. Il étoit grand, jeune, & bien fait, mais il étoit sans tête; & par conséquent il ne pouvoit rien par lui-même. Les Vices à qui il avoit donné une libre entrée dans son Royaume, y regnoient avec plus d'autorité que lui.

Tous ces monstres s'étoient si bien emparés de tous ses Sujets, que ce malheureux n'osoit rien faire sans leurs conseils.

La débauche & l'ignorance étendoient leur empire sur les Gens de Guerre & sur les personnes de la plus grande condition. L'injustice & l'interêt faisoient agir les Magistrats: l'hipocrisie & l'avarice se faisoient suivre secrettement par les Derviches & les autres Ministres des Autels, & la galanterie par le sexe féminin.

Enfin chacun des enfans de Vicieuse avoient leurs Courtisans, & commandoient indépendamment de tout cela tour à tour sur les hommes & sur les femmes, sans craindre qu'Indolent y trouvât à redire. Aussi la complaisance que le Roi avoit pour eux, lui procura-t-elle l'amitié de leur mere. Cette Fée lui fit present quelques jours avant l'arrivée de la fille de Judicieux d'une fort belle tête pos-

tiche, qui répara au moins en apparence celle que la nature lui avoit refusée. Cette tête s'attachoit sur les épaules, & par le moyen de quelques ressorts, faisoit tous les mouvemens necessaires.

Il eut d'abord un peu de peine à la porter, mais cependant il s'y accoûtuma.

On pourroit ne pas s'imaginer comment il pouvoit voir, parler & entendre; je le vais expliquer.

Il avoit une bouche à la fossette du col, une oreille dans la main gauche, & un œil dans la droite. Je conviens que la chose avoit son incommodité, mais enfin une Fée qui vouloit se vanger de la Reine sa mere, les plaça de cette façon lorsqu'elle devint grosse de ce malheureux Prince. Pour un nez, elle ne lui

en donna pas, parce qu'il lui parut alors que c'étoit une chose inutile, ainsi il ne sentoit rien.

Ce Prince, formé de cette façon, ne douta pas que Constance ne consentit avec joye à l'épouser. Il fut donc lui rendre visite, & lui protesta que le jour ne se passeroit pas sans qu'elle fut sa femme.

Elle étoit dans un très-bel appartement; l'or & l'argent y brilloient à l'envie, mais ses yeux, quoique remplis de larmes, y répandoient encore un plus grand éclat que tant de richesses accumulées ensemble.

Indolent s'approcha d'elle; & pour la mieux voir, lui mit la main tout auprès de son visage. Il fut enchanté de la trouver si belle, & lui fit un compliment sur sa beauté qu'il avoit été deux jours à apprendre par cœur, &

qu'on avoit cherché dans un Livre nouveau. Il lui donna enſuite ſa main pour la conduire au Temple où elle devoit, diſoit-il, recevoir ſa Couronne, & s'unir avec lui. Mais la Princeſſe le repouſſant doucement, l'aſſura qu'elle n'accepteroit jamais l'honneur qu'il vouloit lui faire, & le pria de permettre au contraire qu'elle ſe retirât dans un des Temples de ſa Ville Capitale où l'on avoit renfermé pluſieurs jeunes filles conſacrées au ſervice des Dieux.

Cette réponſe étonna ſi fort le Roi, qu'il demeura quelques inſtans ſans rien dire. Revenant un peu de ſa ſurpriſe, il eſſaya par ſes prieres de la faire réſoudre à ce qu'il deſiroit, mais tous ſes diſcours étant inutiles, il s'emporta de façon que ſa tête qui n'étoit pas bien attachée

tomba par terre, & laiſſa voir à la Princeſſe un eſpece de monſtre qui lui parut effroyable.

Cet accident augmenta la colere de ce Prince; il lui dit mille choſes offençantes, & l'avertit qu'il ne lui donnoit que huit jours pour ſe déterminer à l'épouſer, après leſquels il lui promettoit de la faire mourir ſi elle s'obſtinoit à le refuſer. Sortant alors, il laiſſa la malheureuſe Conſtance peu effrayée de ſes menaces, & toujours occupée de l'infidélité de l'ingrat qu'elle aimoit.

Les huit jours ſe paſſerent ſans qu'elle fit une ſeule fois reflexion au ſort qu'on lui préparoit. A peine le temps fut-il expiré, qu'Indolent vint lui rendre viſite pour ſçavoir ſi ces ſentimens étoient conformes à ceux qu'il avoit: mais les ayant

trouvé opposés aux siens, il ordonna dans le moment qu'on la conduisit dans la Forêt noire.

Cette Forêt se nommoit ainsi, parce qu'elle n'étoit jamais éclairée par les rayons brillans du Soleil. Des brouillards épais y regnoient depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Un vent continuel & froid s'y faisoit sentir avec violence, & soufloit avec tant de force, qu'il ébranloit les plus gros arbres de la Forêt qui n'étoient chargés que de feuilles jaunes & fanées. Les cris des Hiboux & des Chouettes, & les hurlemens des bêtes féroces dont elle étoit remplie, se faisoient entendre de tous côtés. Un mur de cent pieds de haut l'environnoit de toutes parts, & empêchoit qu'on en pût sortir. Enfin l'on ne pouvoit trouver un séjour plus affreux.

Cependant la trop infortunée Conſtance y fut renfermée, & s'y trouva moins malheureuſe que dans le Palais qu'elle venoit de quitter, parce que les endroits les plus ſombres & les plus deſerts lui ſembloient plus propres à cacher ſa douleur.

Auſſi-tôt qu'elle ſe vit dans ce triſte lieu, elle s'attendit à devenir bien-tôt la proye de quelqu'uns des Loups ou des Sangliers qu'elle vit courir de tous côtés. Et quoiqu'elle n'eut aucun goût pour la vie, elle ſe ſentit ſaiſir d'horreur & de crainte en ſongeant qu'elle alloit être dévorée. Portant donc ſes pas tremblans dans les endroits qui lui paroiſſoient les plus inacceſſibles, elle alloit s'y cacher pour éviter la rencontre de ces cruels animaux, & pour y attendre une mort plus douce que ſa douleur

& ſa foibleſſe ne pouvoient pas manquer de lui procurer. Inceſſamment agitée de ces diverſes penſées, elle vit venir à elle un Lion d'une grandeur énorme, dont l'air farouche & fier ne laiſſoit aucune eſperance.

A cette vûe, elle prit la fuite avec viteſſe, mais ce furieux animal plus habile à la courſe que cette jeune Princeſſe, l'atteignit promptement, & la ſaiſiſſant par ſa robe, la fit tomber évanouie ſur un tas de feuilles ſeches que le vent avoit raſſemblés.

Ce Lion, moins cruel que Conſtance ne ſe l'étoit imaginé, ne lui fit aucun mal; au contraire, touché de l'état où elle étoit, il fut promptement chercher de l'eau dans ſa gueulle, & la jetta ſur le viſage de la mourante Princeſſe.

Ce ſecours la fit revenir; elle

ouvrit ſes beaux yeux, & parut étonnée de revoir la lumiere, & d'appercevoir près d'elle le Lion qu'elle avoit tant apprehendé, qui lui léchoit les mains & les arroſoit de ſes pleurs. Quel prodige, s'écria-t-elle, je trouve de l'humanité parmi des animaux féroces, & je n'ai rencontré que de la cruauté parmi les hommes. Pourquoi ce Lion ne m'a-t il point ôté la vie, mes maux ſeroient finis, & je n'aurois pas le chagrin de penſer en ce moment que l'ingrat que j'adore oublie les ſermens qu'il avoit faits de m'aimer éternellement: & qu'il eſt enchanté des plaiſirs qu'il goûte auprès de ma Rivale. En achevant ces paroles, elle laiſſa couler une grande quantité de larmes, & ſans doute elle alloit prendre quelques réſolutions funeſtes pour ſes

jours, si le Lion, par ses caresses & ses attentions, n'eut moderé tant soit peu sa douleur.

Sensible à ce qu'il faisoit pour la calmer, elle le flata malgré son chagrin, & le remercia même comme si elle avoit été certaine qu'elle en étoit entendue. Deux Ours affreux qu'elle vit paroître alors terminerent ses discours, & lui firent oublier l'envie qu'elle avoit eu de mourir. Elle se leva donc pour prendre la fuite encore une fois, sans songer qu'elle avoit auprès d'elle un défenseur plus fort que ces animaux. Mais le Lion qui s'étoit toujours tenu couché auprès d'elle, voyant son dessein, la tira doucement par sa robe, & la fit asseoir sur son dos; puis se levant aussi-tôt avec une legereté surprenante, il courut au travers de la Forêt. La Princesse se sen-

tant emporter, étoit incertaine de ſon ſort, & ne ſçavoit quel parti elle devoit prendre, ou celui de la crainte, ou celui de l'eſperance. Enfin elle en fut inſtruite. Le Lion la conduiſit au pied d'un Rocher que la mer battoit de ſes flots. C'étoit le ſeul endroit qui n'étoit point entouré de murs, parce qu'il étoit inacceſſible. Il la poſa doucement ſur le ſable, & lui fut chercher enſuite des huîtres & d'autres coquillages qu'il lui preſenta fort poliment. Elle en mangea, & but avec plaiſir de l'eau d'une ſource peu éloignée qu'il avoit puiſé dans une grande coquille.

Après ce leger repas qui n'auroit point déplu à la Princeſſe dans une ſituation moins malheureuſe, il la fit entrer dans une cavité du Rocher, & l'ayant ſuivie,

vie, il en ferma l'entrée avec une grosse pierre.

Malgré les marques d'amitié que Constance avoit reçûes de cet animal, elle trembla lorsqu'elle se vit seule avec lui dans cet antre obscur.

Il étoit vaste, & ne recevoit de jour que par quelques fentes que le temps avoit faites. Plusieurs tas de feuilles seches lui parurent amassées pour servir de siége & de lit; en effet elles y avoient été mises à ce dessein.

Cette Caverne étoit celle de son défenseur, qui ne l'y avoit conduite que pour la défendre pendant la nuit des animaux dont la Forêt étoit remplie.

La Princesse voyant que le jour ne paroissoit presque plus, & remarquant que le Lion ne cherchoit à lui faire aucun mal, comprit son dessein, & s'assit sur

ces feuilles, non pas pour se livrer au sommeil, son ame étoit trop agitée, mais pour se délasser un peu des fatigues qu'elle avoit essuyées. Le triste maître de ce lieu se coucha auprès d'elle, & passa une partie de la nuit à soupirer & à baiser de temps en temps ses mains.

Cette Princesse qui ne dormoit pas, faisant reflexion à tout ce qui venoit de lui arriver, ne pouvant deviner le motif de la tristesse de cét animal, & par quelle raison il la traitoit avec tant de douceur, passa les deux tiers de la nuit occupée de ces reflexions. Enfin elle s'endormit, & ne se réveilla qu'à la pointe du jour. Ne voyant pas le Lion à côté d'elle, elle en fut surprise, & se leva pour chercher s'il n'étoit pas dans quelqu'autre endroit du Rocher :

mais ſes ſoins furent inutiles, elle ne le put trouver. Inquiette de ce qu'il l'avoit quittée, elle trouva la pierre dérangée, & ſortit pour regarder s'il ne ſeroit point ſur le bord de la mer. Elle y fut, mais ſans rien découvrir. Allarmée d'avoir perdu ſa compagnie & ſa garde, elle alloit rentrer dans ſa Caverne pour ſe dérober aux animaux qu'elle craignoit, quand elle apperçut un homme entre les arbres qui ſe défendoit avec un aſſez gros bâton contre un Sanglier monſtrueux. Ce ſpectacle l'épouvanta, cependant il ne lui fit pas prendre la fuite. Elle ne douta pas que ce ne fut quelque malheureux condamné comme elle à finir ſes jours dans la Forêt. Elle eſpera qu'il ſeroit vainqueur du Sanglier, & qu'il pourroit la tirer de cet horrible lieu. Elle

attendit donc dans l'éloignement la fin du combat. Il ne fut pas long, le Sanglier reçut plusieurs coups sur la tête, & si vigoureusement donnés, que bientôt il tomba mort. Ce ne fût cependant qu'après avoir fait une blessure à son vaillant ennemi, qui pour lors s'appuya contre un arbre, ne pouvant se soutenir qu'à peine à cause de la quantité de sang qu'il perdoit.

Constance le voyant dans cet état, crut qu'elle ne pouvoit lui refuser son secours sans inhumanité. Elle courut donc à lui dans le dessein de lui aider à arrêter son sang. Dieux ! que devint-elle en approchant, quand elle reconnut Tendrebrun ; il étoit pâle, triste & mourant, & n'en étoit pas moins charmant. Que n'éprouva-t-elle point en voyant le danger où il étoit ? Elle ou-

blia toute sa colere, & lui demanda d'une voix tremblante, & les larmes aux yeux, s'il la reconnoissoit encore, & s'il vouloit accepter le foible service qu'elle venoit lui offrir.

Le Prince la regarda fixement, & sans lui répondre un seul mot, s'éloigna si promptement, malgré son peu de force, qu'elle l'eut bien-tôt perdu de vûe. On peut juger de son desespoir après cet étonnant procedé. Comme il me fuit, s'écria-elle! ma vûe lui fait plus d'horreur que les bêtes les plus cruelles, & que la mort même. Malheureuse que je suis, puis-je bien encore me résoudre à vivre après tant de mépris? Non, courons à la mort, puisque c'est elle seule qui peut terminer mes peines.

En finissant ces mots, elle tourna ses pas du côté de la mer,

& se précipita dedans sans balancer. Elle alloit y trouver le trépas qu'elle souhaitoit, si le Lion en revenant dans sa Caverne ne l'eût apperçue, & ne se fût aussi-tôt jetté après elle pour la secourir.

Ce prompt secours étoit nécessaire; un instant plus tard ses beaux jours étoient terminés. Le Lion les prolongea par ses soins, & fit si bien, qu'elle reprit ses esprits. La reportant alors dans sa Caverne, il la coucha sur le lit de feuilles, fit du feu avec deux pierres qu'il frappa l'une contre l'autre; il en alluma plusieurs branches d'arbres qu'il fut chercher, & qu'il mit sur des feuilles bien seches, & réchauffa cette malheureuse Princesse. Elle alloit lui reprocher la pitié qui l'avoit engagé à la secourir, quand elle entendit une voix

qui lui dit : cherches la porte qui eſt ici, ſi tu veux trouver la fin de tes maux. Cet Oracle lui rendit ſes forces, & parut faire grand plaiſir au Lion.

Ils chercherent donc l'un & l'autre cette porte dans l'étendue du Rocher, & s'avancerent même dans des endroits ſi ſombres, qu'ils craignoient de ſe perdre abſolument.

Le hazard fit enfin rencontrer à Conſtance cette porte ſi deſirée. En faiſant un faux pas, elle voulut s'appuyer contre le Rocher, & poſa juſtement ſes mains ſur la porte qui s'ouvrit auſſi-tôt par le coup qu'elle donna.

Elle avertit le Lion de cette découverte, & monta avec lui un eſcalier qui ſe preſenta à elle. Il étoit moins ſombre que le dedans du Rocher. Après avoir

monté environ dix mille marches, ils arriverent sur une plouse verte qui occupoit toute entiere le dessus de cette Roche.

Elle étoit si prodigieusement escarpée, que les plus grands arbres de la Forêt ne paroissoient avoir qu'un pied de haut.

On ne pouvoit arriver à cette plouse que par l'escalier que Constance avoit découvert. Elle n'eut pas le temps d'examiner la hauteur de ce lieu, parce qu'elle apperçut une jeune personne attachée à un poteau par de grosses chaînes de fer, & qui faisoit tous ses efforts pour empêcher qu'un coffre d'acier, posé sur un foible pivot, & tout au bord du Rocher, ne tombât dans le précipice.

Cette aimable fille avoit une phisionomie tranquille, douce & modeste. Les gens vertueux

ne

ne pouvoient la voir ſans ſe ſentir pour elle une eſtime & un reſpect infini ; auſſi en inſpira t-elle beaucoup à la Princeſſe, qui, touchée de ſa ſituation, courut vers elle afin de faire ſes efforts pour lui rendre la liberté. Elle s'avança donc dans ce deſſein avec ſon fidele compagnon, mais à peine furent-ils auprès de cette infortunée, que ſes chaînes tomberent, & qu'elle ſe leva ſans quitter néanmoins ſon coffre.

Regardant alors la Princeſſe avec un air de reconnoiſſance & de majeſté : qu'il y a long-temps, belle Conſtance, que je plains votre ſort, & que je deſire de vous voir en ces lieux, lui dit-elle ; n'en ſoyez point ſurpriſe ! il y a pluſieurs ſiecles que j'ai lû dans le livre des Deſtinées, que vous deviez me rendre un jour le pou-

voir que j'ai perdu depuis un tems infini. Quoique je vous paroisse jeune, j'ai vû un nombre infini de siecles s'écouler, & c'est moi qui ai fait passer ma voix au travers du Rocher pour vous conseiller de chercher la porte par où vous avez passé pour vous rendre ici.

Je me nomme Vertu ; je regnois autrefois dans le monde, & j'y étois aimée & adorée des Souverains & de leurs Sujets. Personne n'envioit mon empire que la seule Vicieuse, qui jalouse du bonheur que je procurois aux mortels, répandit toutes les foiblesses dans le cœur des humains, & donna la naissance à tous les Vices. Elle profita de mon absence, & prit le temps d'un voyage que je fis dans un pays inconnu à tout autre qu'à moi. Les Vices enfin me chas-

ſerent à mon retour, & m'arracherent les rayons éclatans dont j'étois entourée. Dès lors je fus méconnue, & généralement abandonnée. Il n'y eut aucun Roi qui voulut me prêter ſon appui: ce fut le comble de ma perte, parce je ne puis regner ſur aucuns peuples ſi je ne ſuis chérie & eſtimée de leurs Princes.

Vicieuſe non contente de m'avoir fait perdre mon autorité, me conduiſit ſur cette Roche où elle m'enchaîna pour m'empêcher de troubler ſa nouvelle domination.

Sa force ſupérieure n'a cependant pu m'empêcher de quitter mes chaînes deux jours de chaque année, pendant leſquels j'ai parcouru toute la terre pour rendre viſite à ceux qui ne m'avoient point oubliés. J'ai ſouvent voyagé ſans trouver une ſeule perſon-

ne qui ſe reſſouvint encore de mon nom.

Cependant une fois en paſſant par les Etats de votre pere, je le vis, & lui trouvai pour moi des ſentimens tels que je le deſirois. Je m'apperçus avec plaiſir de l'averſion qu'il avoit pour la Fée & ſes enfans. Depuis ce temps, je bornai donc mes courſes chez lui; je fus lui rendre viſite tous les ans. L'année que vous vîntes au monde, j'aſſiſtai à votre naiſſance ſous la figure d'une vieille femme, & je vous donnai tous les dons qui pouvoient vous rendre parfaite. Je conſultai les Deſtinées pour ſçavoir ce qui vous devoit arriver. Je découvris que vous étiez réſervée à un grand nombre de malheurs; mais je lus enſuite que vous les ſurmonteriez, & que le Deſtin vous avoit choiſie pour

me rendre mon premier éclat. Enfin, que vous deviez me tirer de l'indigne eſclavage où j'étois. Contente de cette connoiſſance, je revins ſur ma montagne; depuis ce temps, j'ai continué à vous voir ſans me faire connoître & ſans me montrer.

Un jour que je venois ici reprendre mes chaînes, je vis arriver Vicieuſe dans un Chariot de feu; elle le fit arrêter près de moi, & me montrant le Coffre que vous voyez, elle me dit qu'il renfermoit un de mes plus fideles amis, & qu'il alloit être précipité dans le moment au fond de la mer. Cette méchante Fée poſant alors le Coffre qu'elle avoit dans ſon Chariot ſur le foible pivot qu'elle plaça ſur la pointe de ce Rocher, s'en alla perſuadée qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans tomber; mais

heureuſement j'ai eu aſſez de force pour le retenir juſqu'à preſent. J'ai eſſayé pluſieurs fois d'ouvrir cette priſon, mais inutilement. A cette heure que je ſuis libre, je vais délivrer cet ami malheureux. Intereſſez-vous ſeulement pour moi, belle Princeſſe, & vous verrez bien-tôt l'effet de ma puiſſance.

L'aimable Vertu prononçant alors quelques paroles, le Coffre s'ouvrit, & lui laiſſa voir auſſi-bien qu'à Conſtance le bon Roi Judicieux enchaîné par le milieu du corps. Quelle ſurpriſe pour le Roi de revoir la lumiere, & de retrouver une fille dont il avoit pleuré la perte! Quelle joye pour cette charmante fille de revoir un pere qui lui avoit coûté tant de larmes! Enfin quel plaiſir pour Vertu de pouvoir faire le bonheur de ces vertueux

ſes perſonnes ! Il eſt aiſé de s'imaginer le contentement de tous les trois, & l'on doit penſer que Judicieux ne fut pas longtemps ſans être mis tout-à-fait en liberté.

Il fit cent careſſes à Conſtance auſſi-bien qu'à ſon amie, & leur dit, qu'il avoit toujours été renfermé dans ce Coffre, depuis qu'il avoit été enlevé dans les jardins de ſon Palais, qu'il y ſeroit mort de déſeſpoir & de faim, ſi la méchante Vicieuſe qui vouloit prolonger ſes peines ne lui avoit fait avaller d'une liqueur qui lui avoit conſervé la vie malgré lui.

Conſtance étoit ſi pénétrée de joye, qu'elle ne pouvoit lui parler, ; Elle ſe contentoit de lui prendre les mains, de les baiſer, & de les arroſer de ſes larmes.

Le Lion, qui juſqu'alors avoit été un témoin tranquile de ce qui s'étoit paſſé, s'approcha du Roi, & lui baiſa reſpectueuſement la robe. Se tournant enſuite du côté de Vertu, il la regarda d'une façon qui ſembloit lui demander ſi il ſeroit le ſeul malheureux. Cette perſonne qui pouvoit tout, lût dans ſa penſée, & lui dit: il eſt juſte, aimable Prince, que je vous récompenſe auſſi d'avoir conſervé les ſentimens que je vous ai inſpirés. Lui poſant auſſi-tôt la main ſur le front, elle prononça ces mots d'une voix douce & gracieuſe: Reprend ta forme naturelle pour ne la quitter jamais. Alors le Lion diſparut, & laiſſa voir à ſa place le fils de l'Empereur Tartare.

Après avoir remercié ſa bienfaictrice en peu de mots, mais qui marquoient ſa vive recon-

noiſſance, il courut ſe jetter aux pieds de ſa Princeſſe pour obtenir un pardon qu'elle ne pouvoit, diſoit-il, lui refuſer ſans injuſtice & ſans cruauté.

Conſtance le voyant ſi près d'elle, & le revoyant tendre & charmant, ſentit une émotion extraordinaire. Son premier mouvement fut de lui dire qu'elle oublioit tout, puiſqu'il l'aimoit encore; mais ce qu'elle lui avoit vû faire auprès de Bonté, & la derniere marque d'indifference qu'il lui avoit donné dans la Forêt ſe répreſenta ſi vivement à ſon idée, qu'elle réſolut de ne lui point pardonner.

Détournant donc les yeux de deſſus lui, elle lui dit qu'il ne devoit plus ſonger à elle, qu'elle ne vouloit jamais le voir, & qu'il l'avoit trop offenſée pour qu'il pût eſperer d'occuper à l'avenir

la place qu'il avoit eu long-tems dans son cœur.

Vertu, voyant le desespoir que cette réponse causoit au Prince, s'adressa à la fille de Judicieux, & lui dit: cessez, belle Constance, de desesperer un Amant qui vous adore, croyez qu'il n'aime & qu'il n'a jamais aimé que vous, daignez seulement l'écouter, & vous en serez persuadée.

La Princesse, après s'en être un peu défendu, y consentit, & le Prince charmé de ce qu'elle lui permettoit de se justifier, lui raconta de quelle façon il s'étoit trouvé dans le Palais de l'Empereur son pere après qu'on l'eut arraché d'auprès d'elle, & lui fit un aveu sincere de tous les maux qu'il avoit souffert depuis le cruel moment qui l'avoit éloigné d'elle.

Le temps qu'il employa pour exprimer ſes peines & ſon amour à la Princeſſe, interrompit un peu le fil de ſon hiſtoire, & donna à Vertu celui qu'il falloit pour inſtruire en peu de mots le Roi des avantures de ſa fille. Après le recit, Tendrebrun pourſuivit de cette façon.

Le ſéjour que j'ai fait dans l'Iſle des Roſes ne vous paroîtra plus un crime, ma chere Conſtance, quand je vous aurai dit que j'ai été forcé d'y aborder & d'y demeurer par les enchantemens de Vicieuſe, qui, ſous la forme d'une jeune & belle perſonne nommée Bonté, m'offrit ſon ſecours pour me conduire auprès de vous dans le deſſein ſeulement de m'attirer auprès d'elle par ſes charmes trompeurs. Elle ne pouvoit me retenir autrement. Elle me fit donc don-

ner un Bracelet, & ce Bracelet, disoit-elle, devoit me préserver de toutes sortes de malheurs tant que je l'aurois à mon bras; mais ce n'étoit en effet qu'un talisman qui inspiroit en peu de temps un amour violent pour celle qui l'avoit composé, & qui empêchoit qu'on ne découvrît ses défauts. J'en ressentis bien-tôt les effets, puisque je devins le plus passionné des hommes auprès de la Fée. Je vous oubliai malgré moi, & mis toute ma félicité à plaire à ma plus grande ennemie. Je ne m'imaginois pas qu'on pût trouver rien de si parfait qu'elle; j'aurois long-temps demeuré dans cette erreur sans ce qui m'arriva une nuit que je ne pouvois point dormir.

J'entendis dans les jardins un bruit de voix qui ne me parut point ordinaire, & je vis passer

devant les fenêtres de mon appartement une ſi grande quantité de flambeaux, que curieux de ſçavoir ce que ce pouvoit être, je me levai, & me mis à la fenêtre ſans ſonger aux défenſes que la Fée m'avoit faites.

Je ne l'eus pas plûtôt ouverte, que j'apperçus en l'air & dans les allées du Bois une infinité de monſtres affreux dont les uns portoient des lanternes, & les autres des flambeaux, & ils prenoient tous le chemin du Boſquet où j'avois vû Bonté la premiere fois.

Ce ſpectacle ſurprenant me fit prendre la réſolution de me gliſſer auprès de ce Cabinet pour voir ce que deviendroient ces figures affreuſes. Je ſortis donc doucement de ma chambre, & je traverſai le Bois par les endroits les plus ſombres. Je me

repentit bien-tôt d'avoir suivi ces routes épaisses, parce qu'en voulant déranger quelques branches d'arbres qui me fermoient le passage, elles accrocherent ce fatal Bracelet; il tomba, & je ne pus jamais le retrouver dans l'obscurité.

Cette perte que je croyois considerable m'affligea beaucoup, mais elle ne m'empêcha cependant pas de continuer mon chemin.

J'arrivai enfin auprès du Cabinet où je fus saisi d'effroi en voyant Vicieuse entourée de cette troupe de monstres.

C'étoit les Vices ses enfans. Mon premier mouvement fut de fuir; bien loin de le suivre, je pris le parti d'écouter les discours de cette horrible Compagnie. J'entendis Vicieuse qui racontoit à ses fils qu'il y avoit

long-temps qu'elle n'avoit vû tous les artifices dont elle s'étoit ſervie pour me tromper, & leur diſoit de quelle façon elle avoit compoſé le Bracelet myſterieux qui l'avoit fait paroître ſi belle à mes yeux. J'appris encore qu'elle ne m'avoit défendu d'ouvrir mes fenêtres pendant quatre heures de la nuit, que parce qu'elle craignoit que je ne viſſe arriver tous les Vices à l'Audience qu'elle étoit obligée de leur donner pendant ce temps. Enfin j'en entendis aſſez pour connoître combien j'avois été trompé, & quel étoit l'état malheureux où j'étois réduis. Je penſai pour lors à vous, belle Princeſſe. L'idée de vos charmes ſe preſenta à mon imagination, & me rendit le plus miſerable de tous les mortels. Accablé de mille penſées differentes, je

m'apperçus que l'assemblée alloit finir, & je revins dans mon appartement résolu de feindre que je n'avois rien découvert, afin de trouver occasion de m'échaper & de parcourir toute la terre pour vous chercher.

Comme le jour ne paroissoit point encore, je me remis au lit pour y rêver à mon aise; mais en me deshabillant, je retrouvai le Bracelet que j'avois perdu. Il étoit accroché à la boucle de diamans d'une de mes jarretieres. Je fus fort aise de l'avoir entre mes mains pour me convaincre de l'effet qu'il produisoit.

La nuit n'eut pas plûtôt fait place au jour, que je remis le Bracelet, & que je vis arriver la fausse Bonté accompagnée d'une suite aimable. Sa vûe alloit m'enflâmer comme à l'ordinaire, si je n'avois dans l'instant ôté le puissant

puiſſant charme qui me trompoit. A peine fut-il défait de mon bras, que toutes ces beautez diſparurent, & me laiſſerent voir à leur place la figure hideuſe de la cruelle Vicieuſe & de toutes ſes filles. Malgré les efforts que je fis pour me contraindre & pour faire des careſſes à la Fée, elle s'apperçut de mon changement; il lui donna du ſoupçon; elle me regarda fixement, & me voyant interdit, elle voulut voir ſi j'avois encore le Bracelet: ne l'ayant point trouvé, elle fremit & s'éleva trois fois en l'air de la hauteur de ſix pieds, après quoi me touchant de ſa baguette, elle me changea en Lion, & jura qu'elle alloit invoquer toutes les puiſſances infernales pour me haïr autant qu'elle m'avoit aimé. Elle ajoûta que je devois m'attendre à reſ-

ſentir les plus cruels effets de ſa haine; enſuite elle m'envoya au Roy Indolent ſon ami pour qu'il me fit combattre avec pluſieurs animaux de mon eſpece le jour de ſa naiſſance qu'il celebroit ordinairement par de ſemblables Fêtes.

Elle lui manda de me faire enfermer dans la Forêt noire après que j'aurois ſervi de ſpectacle à ſes Sujets: & j'appris avant mon départ que quand je ſerois dans cette Forêt, je reprendrois tous les jours pendant une heure ma figure naturelle, afin de n'être point en état de me défendre contre les animaux qui l'habitoient; que quelques bleſſures que je puſſe recevoir, je ne perdrois point la vie; que je ne pourrois me l'ôter à moi-même, parce qu'elle vouloit me faire vivre long-temps pour avoir le

plaisir de prolonger mes maux ; que pendant que je serois homme, je n'aurois pas la liberté de parler, & que je serois forcé de fuir à la vûe des personnes de l'un ou de l'autre sexe. L'Arrêt fut accompli. Je combattis douze Lions en presence de toute la Cour d'Indolent ; vous fûtes témoin, malgré vous, de cet affreux divertissement : j'eus le bonheur de vous voir, & le mortel déplaisir de ne pouvoir vous apprendre mes malheurs. Je fus conduis ensuite dans la Forêt noire, j'y découvris la Caverne qui vous a servi de retraite, & j'en fis mon habitation. Quelques jours après je vous rencontrai ; je sentis en vous voyant une joye incroyable, mais elle ne fut pas de longue durée, parce que je ne pouvois me faire connoître à vous, & que malgré

tous les ſoins que je prendroit pour vous faire éviter la mort, vous ſeriez expoſée à mille dangers. Ces penſées me cauſerent beaucoup de triſteſſe, & me firent répandre des larmes que vous avez ſouvent remarqué. J'ai pluſieurs fois entendu des diſcours qui me prouvoient que vous m'aimiez toujours. J'ai vû avec une extrême ſatisfaction la douleur que vous avez eu en me voyant bleſſé par le Sanglier. Je n'ai jamais ſi bien ſenti la méchanceté de Vicieuſe, que lorſque j'ai été forcé de m'éloigner de vous, dans le temps que vous m'offriez votre ſecours avec tant de bonté. Enfin juſqu'à preſent j'ai été le plus infortuné des hommes. C'eſt vous, divine Conſtance, qui pouvez me rendre le plus heureux. Ne differez donc pas, & laiſſez-moi lire dans vos yeux

que je poſſede encore votre cœur tout entier. Je me flatte que le Roi votre pere, touché de mes peines, ne vous déſaprouvera point.

Judicieux prenant auſſi-tôt la parole, l'aſſura qu'il ne tiendroit point à lui que ſa fille ne lui donnât ſon cœur & ſa main.

Conſtance voyant ſon Amant fidele, lui promit de l'aimer toute ſa vie. Cette aſſurance le dédommagea de tout ce qu'il avoit ſouffert. Vertu dit au Roi qu'il falloit unir inceſſamment ces aimables perſonnes, mais que le lieu où ils étoient ne convenoit pas à une ſi belle Fête; qu'elle alloit les conduire dans l'Iſle tranquille; que cette Iſle étoit mille fois plus charmante que celle des Roſes, & que rien n'y troubleroit leur félicité.

Comme elle achevoit ces

mots ; on vit paroître un char magnifique porté sur une nuée éclatante qui vint se poser à leurs pieds. Elle y fit monter les Princes & la Princesse, & s'y plaça avec eux. Ils furent tous portés au milieu des airs, & conduits dans l'Isle où ils devoient faire leur séjour.

Cette Isle étoit un pays de délices, rien n'y manquoit ; la beauté des jardins, des bosquets & des eaux surpassoit tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Des Palais de fleurs, de diamans, de cristal étoient bâtis en différens endroits. La fontaine de Jouvence couloit dans ce beau lieu. Vertu en fit boire à Judicieux, & ce Prince redevint tel qu'il avoit été dans sa premiere jeunesse.

Tendrebrun qui conservoit toujours pour son pere une vé-

ritable amitié, supplia cette aimable Souveraine de l'envoyer chercher pour qu'il pût boire aussi de cette eau merveilleuse. Elle ne voulut charger qu'elle-même de ce soin : elle partit donc aussi-tôt, & deux heures après elle fut de retour avec lui.

Ce bon Empereur benit cent fois le jour qui lui avoit fait retrouver son cher fils : il fit mille caresses à Constance aussi-bien qu'à son pere, & les pressa l'un & l'autre de rendre son fils heureux. Il but de l'eau de Jouvence, & reprit des forces & des traits que le grand nombre des années lui avoit ôtés.

Ces illustres personnes se reposerent deux ou trois jours des fatigues qu'ils avoient essuyées, après lesquels on conduisit ces deux Amans au Temple de l'Himen où ils se jurerent avec joye un amour éternel.

Vertu les rendit immortels, de même que les Princes leurs peres, & leur promit de demeurer toujours avec eux. Il y eut des Fêtes charmantes pendant un temps infini. Les Habitans de l'Isle étoient enchantés des Princes & de la Princesse que Vertu leur avoit donnés. Ils étoient tous Sujets de cette divine fille, & l'avoient toujours aimés ; c'est ce qui l'avoit porté à les rassembler dans ce beau séjour.

Après les premiers jours de cet heureux mariage, Vertu proposa aux deux Epoux de l'accompagner dans le voyage qu'elle vouloit faire dans le monde : ils y consentirent avec plaisir, & partirent montés chacun sur un Aigle blanc.

Ils furent d'abord à l'Isle des Roses où Vicieuse avoit fait sa demeure, mais ils ne l'y trouverent

verent plus. Elle étoit retournée ſur ſa montagne. Ils en prirent donc le chemin, & la trouverent qui faiſoit bouillir dans un grand chaudron une quantité d'araignées & de viperes avec du vif argent pour faire un ſort dont elle vouloit ſe ſervir le ſoir même. Elle fit un cri affreux quand elle apperçut Conſtance & Tendrebrun, & trembla en voyant celle qui les accompagnoit. Son deſſein fut alors de s'enfuir & de ſe cacher, mais Vertu lui dit : demeure attachée à cette montagne juſqu'à la fin des ſiecles, & reſte-y ſans qu'il te ſois permis de faire le moindre mal : c'eſt là ce que je t'ordonne pour te punir de tous les crimes que tu as commis, mais je veux que tu me donne la petite boëte que tu conſerve dans ta poche.

La méchante Fée ſe trouvant ſans pouvoir devant ſon ennemie, fut obligée d'obéir; elle donna donc la boëte, & demeura enchaînée auprès de ſon chaudron ſans pouvoir remuer.

Vertu la renverſa, déchira tous ſes Livres magiques, & la laiſſa dans cet horrible lieu faire des hurlemens qu'on entendoit tout au moins d'une lieue à la ronde. Elle ouvrit enſuite la boëte, & fit voir au Prince & à la Princeſſe le petit Magicien de l'*Iſle de* Tintarinos que la méchante Vicieuſe avoit renfermé depuis ce temps.

Bienfaiſant charmé de ſe retrouver avec ſes amis, leur fit mille amitié, & pria Vertu de permettre qu'il les ſuivit par tout. Elle y conſentit avec plaiſir, & voyagea avec cette aimable compagnie dans pluſieurs

Royaumes qu'elle trouva gouvernés par les Vices. Elle auroit pu les chaſſer ſi elle avoit voulu, mais les hommes dont ils s'étoient rendus les maîtres étoient ſi mauvais & ſi corrompus, qu'elle réſolut pour les punir de ne l'avoir point ſuivis, de les laiſſer toujours ſous la domination de ces monſtres.

Elle renonça dès lors à l'empire qu'elle avoit eue autrefois ſur la terre, & forma ſeulement le deſſein d'y faire de temps en temps quelque voyage pour enlever le petit nombre de ceux ou de celles qui auroient une extrême averſion pour les Vices, afin de les tranſporter dans ſon Iſle; ce qu'elle a executé juſqu'à preſent, & c'eſt ce qui fait qu'on trouve ſi peu de gens vertueux dans le monde.

Après avoir parcouru toute la

terre, elle revint dans l'Isle tranquille avec le Prince, la Princesse & Bienfaisant. Leur retour causa une joie extrême à l'Empereur, au Roi, & à tous les Habitans de ce beau pays.

Constance l'augmenta peu de temps après en mettant au monde un Prince & une Princesse charmante qui furent dans la suite aussi parfaits que ceux dont ils tenoient la vie.

Le bonheur de toutes ces personnes n'a point été alteré depuis, ils vivent tous contens dans cette terre inconnue, parce qu'ils en refusent l'entrée aux enfans de Vicieuse. La seule Vertu fait leur félicité, ils l'aiment & la respectent, & ne cessent de dire, qu'heureux sont ceux qu'elle protege & qu'elle n'abandonne pas.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit qui a pour titre, *Contes nouveaux*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 29. Decembre 1734. MAUNOIR.

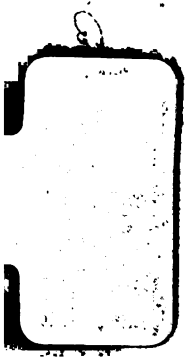
PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand'Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public plusieurs Ouvrages, qui ont pour titre, *Le Songe d'Alcibiade, Trois nouveaux Contes des Fées, le Doyen de Killerine, Histoire morale composée sur les Memoires d'une illustre Maison d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut*

rendre une lecture utile & agreable, par M...
*** s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages cy-deſſus ſpecifiés en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſixannées conſécutives, à compter du jour de la date deſd. Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Ouvrages cy-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changemens de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'au-

tre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle. Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sr. Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou

Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir: Donné à Paris le dixiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept cens trente-quatre, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. Signé, LOUIS. Collationné. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 9. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 70. fol. 60. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris, le onze Mars 1735. Signé, G. MARTIN.

75760998